

Écriture post-monolingue et émancipation identitaire

Séléna Roy

Mémoire

présenté

au

Département d'études allemandes

comme exigence partielle au grade de

maîtrise ès Arts

Université de Montréal

Montréal, Québec, Canada

Décembre 2022

© Séléna Roy, 2022

Université de Montréal

Département de littératures et de langues du monde, Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé

Écriture post-monolingue et émancipation

Présenté par

Séléna Roy

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes

Manuel Meune
Président-rapporteur

Nicola von Merveldt
Directeur de recherche

Regine Strätling
Membre du jury

RÉSUMÉ

Écriture post-monolingue et émancipation identitaire

Séléna Roy

Notre langue maternelle est le fruit du hasard, un coup de dé qui détermine notre avenir et la façon dont on exprimera les choses, les gens, la réalité. De façon imperceptible, cette langue est empreinte de traditions, de restrictions, voire d'interdits qui contraignent le locuteur natif.

Qu'arrive-t-il alors lorsqu'on sort de la langue maternelle, lorsqu'on est confronté à d'autres systèmes de pensées et de valeurs ? Ce mémoire de recherche-crédation explore le potentiel émancipatoire de l'écriture post-monolingue, soit l'écriture en dehors de la langue maternelle, en se penchant sur le parcours et les œuvres des autrices Nancy Huston et Yoko Tawada. On découvre à travers leurs témoignages que cette pratique peut être le théâtre d'une formidable libération et le moyen d'exprimer une identité complexe se situant souvent par-delà les délimitations établies par nos sociétés.

Pour mettre à l'épreuve mes hypothèses théoriques, je présente dans la partie création quatre nouvelles en langue allemande et un chapitre rétrospectif, où je questionne mon rapport aux langues et l'influence qu'exerce l'écriture post-monolingue sur l'expression de mon identité.

Mots clés : Émancipation, exophonie, écriture post-monolingue.

ABSTRACT

Post-monolingual writing and emancipation of identity

Séléna Roy

Our mother tongue is arbitrary and determines our future, like the way we will express things, people, and reality. In an imperceptible way, this language is marked by traditions, restrictions and taboos that constrain the native speaker.

What happens then when one leaves their mother tongue, when one is confronted with other systems of thought and values? This master's thesis explores the emancipatory potential of post-monolingual writing (writing outside one's mother tongue) by examining the careers and works of authors Nancy Huston and Yoko Tawada. Through their experiences, we discover that this practice can lead to a fantastic liberation and a way of expressing a complex identity that is often beyond the boundaries established by our societies.

To test my theoretical hypotheses, I included in the second part of this thesis four short stories in German and a retrospective chapter, where I question my relationship to languages and the influence of post-monolingual writing on the expression of my identity.

Key words: Emancipation, exophony, post-monolingual writing.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	1
Chapitre 1	« Exophone » vs « post-monolingue ».....3
Chapitre 2	Des autrices.....10
Chapitre 3	Similitudes et distinctions entre Huston et Tawada.....13
Chapitre 4	Nancy Huston, une place en tant qu'autrice.....23
Chapitre 5	Yoko Tawada, un plaidoyer pour l'étrangeté.....32
Création littéraire.....	46
Nouvelle 1	J'apprends l'allemand.....46
Nouvelle 2	Dents de sagesse.....53
Nouvelle 3	Équanimité.....64
Nouvelle 4	J'y vais.....74
Retour sur mon expérience.....	84
En guise de conclusion.....	93
Bibliographie.....	9

INTRODUCTION

Ce projet de maîtrise est né d'une volonté de parler des effets que produit sur soi l'apprentissage d'une nouvelle langue dans un contexte de production littéraire. Mes études en littérature sont venues se marier à mes études de la langue allemande dans ce projet exploratoire, où il sera question d'expérimenter l'écriture post-monolingue, c'est-à-dire l'écriture en dehors de la langue maternelle.

Je me suis intéressée à plusieurs autrices bilingues ou plurilingues et j'ai découvert dans leurs témoignages que sortir de la langue maternelle peut être l'expérience d'une formidable libération et le moyen d'accéder à de nouveaux systèmes de pensées et de valeurs¹. Ce peut être un moteur poussant à la prise de parole et à l'écriture.

C'est le cas notamment de Nancy Huston et de Yoko Tawada qui mènent toutes deux une carrière essentiellement axée sur l'exploration du potentiel créatif que représente le multilinguisme en littérature, bien qu'elles soient aux antipodes l'une de l'autre. Huston vient de Calgary et a choisi la France comme terre d'accueil, alors que Tawada vient de Tokyo et vit depuis 1982 en Allemagne.

Grâce à leur seconde langue, elles ont en commun d'avoir pu investir le domaine littéraire et s'affranchir de conventions familiales oppressantes, surmonter des traumatismes qui ont eu lieu dans leur langue maternelle ou encore résister à des stéréotypes genrés et culturels².

C'est pourquoi au cours de mes lectures, l'impression naissante s'est transformée en question concrète : est-ce que la création littéraire post-monolingue permettrait une émancipation identitaire, et si oui, quelles formes prend cette émancipation ?

C'est en explorant des entrevues menées auprès de Huston et de Tawada que j'ai développé cette question. Au micro d'Aleksandra Kroh ou de Bettina Brandt par exemple, ces autrices s'expriment sans détour sur l'acte d'écrire, sur le rôle de leur langue seconde, en détaillant ce

¹ Kroh, Aleksandra. *L'aventure du bilinguisme*. 22 p.

² Koiran, Linda. *Jeux de mots et de regards croisés entre Orient et Occident*.

qu'elles ressentent à travers le processus créateur. Ce point de vue est précieux. Peu de romans parlent aussi explicitement de ces aspects. Quelques extraits de nouvelles ou de romans évoquent bien sûr certains sentiments ou mécanismes liés à l'écriture postmonolingue. Je pense à certains passages de *Plainsong* de l'autrice Nancy Huston qu'il faut absolument prendre en compte, puisqu'à mes yeux ce roman est l'aboutissement, après plusieurs années, d'une lente émancipation. Il me fallait aussi choisir *Das Bad* de Yoko Tawada puisque l'œuvre est fondatrice et annonce l'axe de travail qu'adoptera l'autrice pour les décennies à venir. Ce tout premier livre de Tawada fait contraste au travail de Huston, car d'entrée de jeu, il se positionne clairement, mettant en lumière l'entreprise de résistance et d'émancipation vis-à-vis d'une identité linguistique unique.³ Toutefois, comme les œuvres littéraires peuvent être interprétées et réinterprétées, je préférerai quand même accorder dans ce mémoire une plus grande attention aux témoignages provenant d'interviews, car ils ont la qualité d'être transparents et évidents.

Parmi ces témoignages, on entend Huston dire que le français est une «possibilité de vivre»⁴, tandis que Tawada donne à l'allemand le titre de « mère-langue »⁵. On pourrait croire que pour une écrivaine qui ne possède pas l'aisance du locuteur natif, l'écriture dans une seconde langue prendrait la forme d'une tâche herculéenne. Pourtant, cette croyance voulant que seule la langue maternelle permette d'écrire une œuvre littéraire de qualité, n'est en fait qu'une supposition qui s'est construite au fil du temps, qui a été encouragée notamment par les philosophes allemands de la fin du 18^e siècle comme Johann Gottfried Herder, Wilhelm von Humboldt et Friedrich Schleiermacher afin d'édifier les nations et d'unifier les peuples.⁶

L'essai de Yasemin Yildiz, *Beyond the Mother Tongue*, remet heureusement en perspective cette supposition et donne l'heure juste sur l'importance démesurée que nous accordons à la langue maternelle. À l'époque actuelle, par le biais de la mondialisation, de l'immigration ou encore de l'internet, on prend de plus en plus conscience que cette conception voulant que la langue maternelle constitue un trait décisif de l'identité de chaque individu n'est pas seulement arbitraire, mais aussi erronée. Le *Courrier International* du 23 mai

³ Rigault, Tom. *L'original n'existe pas*.

⁴ Kroh, Aleksandra. *L'aventure du bilinguisme*. 33 p.

⁵ Tawada, Yoko. *Talisman*. 13 p.

⁶ Yildiz, Yasemin. *Beyond the Mother Tongue*. 7 p.

2017 écrivait que « sur la planète, plus de la moitié de la population – les estimations oscillent entre 60 et 75 % – est au moins bilingue. »⁷

Comme la littérature est une fenêtre ouverte sur le monde, monde appelé à devenir de plus en plus plurilingue, nous verrons donc comment les œuvres de Huston et de Tawada reflètent ces sociétés qui se meuvent et ces individus qui se construisent justement par hasard, au gré des rencontres et des expériences, sans être définitifs, pouvant se sentir « chez soi » finalement dans d'autres langues.

« EXOPHONE » VS « POST-MONOLINGUE »

J'aimerais dans un premier temps proposer une définition du terme « exophonie » pour préciser plus exactement le rôle qu'il tient dans ce travail-ci. L'exophonie désigne d'abord l'écriture dans une langue étrangère, soit une langue qui n'est pas maternelle et dont on doit faire l'apprentissage. Si la pratique est ancienne, le terme est toutefois nouveau, car il a été introduit dans le monde littéraire en 2007 grâce au recueil d'essais *Exophonie, Anders-Sprachigkeit (in) der Literatur*, un ouvrage né d'une collaboration interdisciplinaire entre divers spécialistes du milieu littéraire et linguistique fondée dans le but de réfléchir à la relation entre les individus et les langues dans un contexte de création littéraire. Chaque contribution participe au but commun de situer l'auteur.rice. bilingue ou plurilingue dans l'univers littéraire et par rapport à l'épineuse question de l'identité nationale.

La terminologie jusque-là employée pour définir la littérature produite en dehors de la langue maternelle comporte des résistances ; elle est « intéressante, mais disparate et inapte à couvrir l'ensemble des phénomènes à prendre en compte »⁸. Littérature migrante, étrangère, transnationale, bilingue ? Certaines propositions réduisent bien souvent le sujet à une simple étiquette qui manque de nuance, ou qui peut être connotée. C'est pourquoi parler d'exophonie serait plus neutre, le terme pouvant englober toutes sortes de réalités bien distinctes.⁹

⁷ Courrier international. *Bilinguisme*.

⁸ Cuq, Jean-Pierre. *Français langue seconde*.

⁹ Arndt, Susan, Dirk Naguschewski, Robert Stockhammer et al. *Exophonie*. p. 8.

La notion d'exophonie développée par Robert Stockhammer, Susan Arndt et Dirk Naguschewski, met l'accent sur le fait que l'auteur.rice exophone n'écrit pas dans sa première langue : « *dass Autoren nicht –oder nicht ausschließlich– in der Sprache schreiben, die sie als erste gelernt haben* »¹⁰. Il s'agit d'être en terrain inconnu, dans un univers linguistique autre. L'autrice Yoko Tawada parle à cet effet d'un « voyage » en dehors de la langue maternelle¹¹. De cette façon, elle insiste sur le caractère dépaysant que crée le déplacement entre les langues. La personne sort de l'habitude, du « pris pour acquis ». Il faut partir de zéro et faire l'apprentissage de la langue, se placer en situation de vulnérabilité.

Toutefois, des débats subsistent. On peut prendre l'exemple du poète roumain Paul Celan, dont les œuvres écrites en allemand soulèvent des questions. Celan est né dans une famille juive allemande dans la ville multiethnique de Cernăuți en Roumanie et a évolué tout au long de sa vie entre trois langues d'expression : l'allemand, le roumain et le français.¹² On peut dire aussi qu'il a toujours travaillé entre les langues, lui qui a traduit en allemand les œuvres de plusieurs autres poètes et écrivains d'expression russe, anglaise, italienne, hébraïque ou portugaise¹³.

Les écrits de Celan reflètent cette pluralité et cet enchevêtrement linguistiques. C'est-à-dire qu'il a toujours eu la capacité de faire émerger différentes langues dans ses textes, bien que ceux-ci demeuraient essentiellement rédigés en allemand, soit son idiome maternel. Son style se démarque ainsi par un travail intra- et interlinguistique, soit un travail de l'allemand, dans l'allemand, le tout confronté à d'autres langues, notamment le français, l'anglais, l'italien et l'hébreu¹⁴. Evelyn Dueck donne l'exemple du mot « neige » que Celan utilise volontiers, parce qu'il lui permet de faire surgir simultanément deux sens, celui en français « neige » et celui en allemand [Neige], qui signifie ici « la lie d'un verre » ou « le fond »¹⁵. Cette polyphonie offre au poète un outillage plein de richesse, de nuances et d'originalité, mais peut-on dire que le résultat est exophone, dans la mesure où il n'est pas complètement en dehors de la langue maternelle ?

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Tawada Yoko. *Ekusofonī, bogo no soto he deru tabi*. Tokyo, Iwanami shoten, 2003. Il s'agit du titre lui-même : *Exophonie, voyage hors de la langue maternelle*.

¹² Signon, Florence. *Paul Celan, le poète aux vraies mains*.

¹³ Weissmann, Dirk. *Monolinguisme, plurilinguisme et translinguisme chez Paul Celan*.

¹⁴ Marteau, Frédéric. *Contra-diction*.

¹⁵ Dueck, Evelyn. *L'étranger intime*. 323 p.

Selon une définition beaucoup plus large de l'exophonie, lorsqu'on se concentre sur l'étymologie du mot, on pourrait argumenter que le travail de Celan est exophone, puisqu'on réalise que le terme engloberait finalement toute forme de littérature. Le mot est composé du préfixe exo-(en dehors¹⁶) et du suffixe – phonie (voix, son¹⁷), signifiant « en dehors de la voix », ce qui concerne directement l'écriture¹⁸. Stockhammer précise qu'effectivement, personne n'écrit comme il parle¹⁹ et à cet effet, l'exemple le plus probant de l'exophonie demeure la poésie.

Pour appuyer cette idée, le recueil d'essais porte le sous-titre *Anderssprachigkeit (in) der Literatur*, que je traduirais par « l'altérité linguistique (dans) de la littérature ». Le recueil d'essais traite de l'altérité *de la* littérature, car la littérature est « autre », et puisqu'elle est écrite, elle offrirait effectivement un autre type de voix. La stratégie de cette dernière proposition est d'engager une réflexion sur les conventions langagières, soit sur les différents niveaux de langue et de registre qu'une personne peut employer entre la parole et l'écrit et c'est pourquoi l'angle de recherche du recueil se concentre sur la création littéraire et non le plurilinguisme à l'oral.²⁰

À cette définition beaucoup trop large, le recueil propose de considérer l'altérité linguistique *dans* la littérature, c'est-à-dire une littérature qui n'est pas strictement monolingue. Ainsi, Paul Celan serait donc bel et bien un poète exophone, dans la mesure où plusieurs de ses poèmes s'inscrivent dans une transversalité entre les langues, créant un espace interlinguistique à plusieurs dimensions.²¹

Mon problème avec cette définition demeure le strict « en dehors de la langue maternelle », que pour être exophone, il faut sortir du familier, la langue maternelle, vers un espace linguistique étranger. Or, j'ai découvert chez les autrices Nancy Huston et Yoko Tawada qu'il est possible de devenir tellement à l'aise dans la langue d'accueil, qu'elle devient presque une langue maternelle et que la stratégie de défamiliarisation perd de son efficacité, voire qu'elle ne fonctionne plus.

Dans ce travail, j'aimerais prendre en compte l'expérience exophone des écrivains.e.s et le fait qu'il est possible de sortir suffisamment de sa langue maternelle pour mieux y revenir. C'est-à-

¹⁶ Robert, Rey-Debove, et Rey, *Le petit Robert*, 978 p.

¹⁷ *Ibid.* 1887 p.

¹⁸ Arndt, Susan, Dirk Naguschewski, Robert Stockhammer et al. *Exophonie*. 21 p.

¹⁹ *Ibid.* 14 p.

²⁰ *Ibid.* 21 p.

²¹ Weissmann, Dirk. *Monolinguisme, plurilinguisme et translinguisme chez Paul Celan*.

dire que le contact avec d'autres systèmes linguistiques change le rapport à la langue maternelle et qu'il est possible de vivre et de travailler suffisamment avec d'autres langues pour être à même d'utiliser leur influence dans le réinvestissement de la langue maternelle. Nous le verrons avec Huston et Tawada, qu'après plusieurs années d'exil et d'immersion totale, l'idiome acquit pendant l'enfance peut devenir suffisamment étranger qu'il réveille l'inspiration, qu'il est abordé autrement. Le procédé de défamiliarisation passerait finalement après toutes ces années par une sortie de la langue seconde, devenue trop familière, à un retour à la langue maternelle, devenue à son tour étrangère.

Mais comment appeler une œuvre écrite dans l'idiome maternel lorsqu'elle est à la fois le fruit d'une expérience exophone ? C'est-à-dire que, par exemple, le roman en anglais *Plainsong* de Nancy Huston existe justement parce qu'il y a eu préalablement des romans écrits en dehors de l'anglais. L'écrivaine dit que sans le français, il n'y aurait pas eu d'œuvres.²² Il est essentiel de rapporter ce fait, puisque de cette façon, *Plainsong* se distingue des romans d'auteur.rice.s strictement monolingues.

Pour parler de ce roman, je devrais plutôt employer le terme « post-monolingue », comme le fait le professeur de culture et de littérature allemande Dirk Weissmann lorsqu'il définit le travail de Paul Celan. « Post-monolingue », contrairement à « exophone », n'implique pas nécessairement que l'œuvre soit en dehors de la langue maternelle, mais plutôt qu'il est tributaire d'une expérience plurilingue. Weissmann explique le choix de cette terminologie en disant que Celan, « sans avoir laissé une œuvre en plusieurs langues, n'est pas non plus un écrivain purement monolingue, dans la mesure où il ne correspond pas à "l'idéal monolingue" tel qu'il a été forgé dans la tradition allemande.²³ » Effectivement, les penseurs allemands de la fin du 18^e siècle tels que Herder, von Humboldt ou encore Schleiermacher, auraient introduit la croyance voulant qu'il soit impossible qu'un texte écrit dans une langue seconde puisse posséder des qualités semblables à celui écrit dans une langue dite « naturelle », ce qui fait qu'encore aujourd'hui, on aurait tendance à désavouer qu'il soit possible d'écrire une œuvre sincère et originale dans une langue seconde.²⁴

²² Kroh, Aleksandra. *L'aventure du bilinguisme*, 94 p.

²³ Weissmann, Dirk. *Monolinguisme, plurilinguisme et translinguisme chez Paul Celan*.

²⁴ Yildiz, Yasemin. *Beyond the Mother Tongue*. 9 p.

Yasemin Yildiz dans son essai *Beyond the Mother Tongue* crée le terme « post-monolingue » pour décrire ce qui tend à sortir du paradigme monolinguisque, un paradigme dans lequel chacun possède une seule « vraie » langue, la langue maternelle, qui fixe l'individu dans une communauté nationale particulière.²⁵ Dans le paradigme monolinguisque, il y a une véritable conjonction entre langue et nation, un lien indéfectible qui ancre l'individu à ses origines et sa culture. Yildiz n'est d'ailleurs pas la seule à relever ce fait. L'historien Daniel Baggioni ironise : « s'il fallait choisir un “marqueur de nationalité” prioritaire pour repérer le ressortissant d'un État européen, [...], on désignerait sans doute la langue qu'il est sensé parler »²⁶. La norme naturelle veut que chaque individu soit unilingue ; le bilinguisme ou le plurilinguisme ne sont pas valorisés et peuvent être perçus comme une trahison ou une menace pour la cohésion des individus et des sociétés.²⁷

Nous le verrons, plusieurs croient qu'une motivation politique se cache encore derrière cette conception, qui veut que seuls les locuteurs natifs [native speaker] puissent contribuer à la littérature nationale²⁸. L'historien Daniel Baggioni dit qu'au XVe — XVIe siècles, les États territoriaux ont fait place à des États-nations, c'est-à-dire qu'il y a eu une « transformation de l'État territorial en espace où le « peuple » s'est mobilisé politiquement et culturellement pour faire du territoire un espace de communication homogène [...] »²⁹. Baggioni s'intéresse ici à la formation des Nations européennes que nous connaissons aujourd'hui. Il explique que les langues nationales se sont construites et se construisent toujours contre l'ensemble des autres États ou contre un voisin particulier, dans le but de se distinguer³⁰. Plus précisément, le « développement des identités linguistiques-nationales se fait en rivalité et par imitation mutuelle, en compétition et par émulation, en complète interactivité »³¹.

La professeure Pascale Casanova dans *La République Mondiale des Lettres*, s'appuie sur le travail de Baggioni et vient mettre ici l'accent sur le rôle de la littérature : « langue et littérature ont été utilisées l'une et l'autre comme fondements de la “raison politique”, l'une contribuant à

²⁵ *Ibid.* 2 p.

²⁶ Baggioni, Daniel. *Langues et nations en Europe*, 19 p.

²⁷ Yildiz, Yasemin. *Beyond the Mother Tongue*. 6 p.

²⁸ Baggioni, Daniel. *Langues et nations en Europe*, 70 p.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.* 69 p.

³¹ *Ibid.*

ennoblir l'autre »³². Il y a des rivalités et des oppositions explicites aux traits reconnus de la culture nationale prédominante ; l'Allemagne et l'Angleterre ont lutté par exemple face à l'empire culturel de la France³³. Dans cet esprit de compétition, motivé par une volonté de se démarquer, on sent l'importance d'enraciner la langue dans le terreau de la nation et on célèbre qu'une œuvre authentique rejaillisse sur tout le peuple affilié, comme une performance économique qui rapporte du capital³⁴. Chaque pays brandit fièrement son Cervantès, son Molière, son Goethe pour prouver toute sa valeur linguistico-littéraire. Ainsi, la littérature est liée à la langue au point que l'on tend à identifier la langue de la littérature (la « langue de Racine » ou la « langue de Shakespeare ») à la littérature elle-même³⁵.

On comprend alors que l'imaginaire collectif a imprégné « l'authenticité » littéraire du lait maternel de la patrie, pour ainsi dire, car elle fonctionne à la fois dans le sens d'une autorisation d'accéder au statut d'auteur par la communauté linguistique « naturelle », ou, dans le cas contraire, comme un déni du statut d'auteur et de son sentiment d'appartenance linguistique³⁶. Le monde des lettres est encore teinté de ce nationalisme et les œuvres sont donc soumises aux contraintes, aux hiérarchies et aux inégalités qui y sont intrinsèques. Casanova dit que chaque auteur n'hérite pas de la même façon de son passé littéraire et se voit constamment ramené à son origine nationale.

C'est un constat que soulève aussi l'ouvrage *Ex (tra) territorial : les territoires littéraires, culturels et linguistiques en question*. L'auteur étranger rencontre parfois des problèmes de reconnaissances ou des difficultés à s'inscrire dans la continuité du patrimoine littéraire de sa langue d'accueil :

Les critiques qui, tels des maîtres d'école croient pouvoir donner une note à n'importe quel ouvrage littéraire sont incapables de ne pas noter un texte. Ce qu'ils ne peuvent pas immédiatement juger, ils ne le tolèrent pas dans leur espace de pensée bien rangé et monoculturel. Si le travail n'atterrit pas dans la corbeille sans être noté, il est expulsé vers un lieu lointain, vers « l'origine ». S'ils se fient aveuglément à leur goût

³² Casanova, Pascale. *La république mondiale des lettres*. 56 p.

³³ *Ibid.* 58 p.

³⁴ *Ibid.* 32 p.

³⁵ *Ibid.* 32 p.

³⁶ Arndt, Susan, Dirk Naguschewski, Robert Stockhammer et al. *Exophonie*. 168 p.

bourgeois, ils sont pratiquement incapables de percevoir ce qui est étranger autrement que comme quelque chose d'inférieur. Cela permet tantôt d'évaluer négativement l'étranger, tantôt de le renvoyer à son « origine étrangère » afin de l'exclure de son présent « à soi ». ³⁷

Ce rejet vient du fait que chacun devrait contribuer à sa propre culture et à sa propre langue, selon ses racines, selon ses origines, selon la norme de ce que Yasemin Yildiz appelle le « paradigme monolinguisque ». La fondation des États-nations aura vu naître cette conception du langage, où la distinction entre les langues est de mise et où chacun doit une allégeance exclusive à sa langue maternelle. ³⁸

D'ailleurs, la formulation « langue maternelle » est tout indiquée pour renforcer cette idée. « Maternelle » met l'accent sur l'origine biologique, qui provient d'une mère unique. Cette mère transmet à l'enfant une langue, à la manière de l'ADN, soit un constitutif de l'identité qu'il portera toute sa vie. Le terme « maternelle », nous dit Yildiz, maintient une aura de singularité et d'exclusivité, tout comme il entretient la conviction que seule la langue maternelle permet à l'écrivain de produire une œuvre originale. « Langue maternelle », avec son caractère unique et biologique, confère à l'auteur l'autorité d'une esthétique de l'originalité et de l'authenticité. ³⁹ Dans cette optique, l'écrivain devient l'origine des œuvres créatives, puisqu'il puise dans l'origine de sa langue maternelle, elle-même imaginée comme une origine maternelle ⁴⁰. L'étranger, privé de cette origine, est privé par la même occasion de l'authenticité, parce qu'il n'a pas eu accès à une enfance dans la langue.

Or, plusieurs comme Tawada ont prouvé que ce principe est fallacieux, qu'en fait, il est possible lorsqu'on a une nouvelle « mère-langue » [Sprach-Mutter], de faire l'expérience d'une seconde enfance. ⁴¹ Avec son néologisme qui fait contre-pied à la formulation « langue maternelle », l'autrice propose ici dans la nouvelle *Von der Muttersprache zur Sprachmutter* (de la langue maternelle à la mère-langue) de déconstruire le préjugé voulant qu'une personne soit

³⁷ Lassalle, Didier, Dirk Weissmann, Abdelfattah Kilito et al. *Ex(Tra)Territorial*. 44 p.

³⁸ Yildiz, Yasemin. *Beyond the Mother Tongue*. 7 p.

³⁹ *Ibid.* 9 p.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ Tawada, Yoko. *Talisman*. 13 p.

désavantagée en littérature si elle use d'une langue seconde. En fait, comme nous le verrons, cette singularité peut s'avérer un réel avantage sur l'auteur monolingue.⁴²

En ce sens, si j'ai à choisir entre les adjectifs « exophone » ou « post-monolingue » pour qualifier le travail de Tawada, je préfère me tourner vers le second, bien que l'un n'exclue pas l'autre. Seulement, l'avantage avec l'adjectif « post-monolingue » est qu'il comporte vraisemblablement une dimension émancipatoire, soit l'affranchissement d'une autorité, de servitudes ou de préjugés, ici vis-à-vis du paradigme monolinguisque.⁴³ L'identité nationale d'une personne serait en fait une construction sociale et travailler entre les langues permettrait de se défaire de cette exclusivité envers la langue maternelle et envers l'origine à laquelle elle renvoie son locuteur.

Comme l'examine Stephanie Bird dans son essai *Women Writers and National Identity* en s'appuyant sur des autrices bilingues, la manière dont l'identité nationale se manifeste au niveau individuel entre inmanquablement en interaction avec l'identité féminine.⁴⁴ C'est pourquoi j'aimerais aussi examiner dans le cadre de ce travail le potentiel émancipatoire de l'écriture post-monolingue par rapport à l'identité de genre. Puisque l'identité de genre est également considérée comme une construction sociale⁴⁵, l'écriture post-monolingue peut être investie de façon à déconstruire et redéfinir la catégorisation stricte du masculin et du féminin.

DES AUTRICES

Dans un premier temps, je suis allée à la découverte d'auteurs et d'autrices ayant percé le monde littéraire en écrivant dans une seconde langue. Le spectre était large. Il y avait ceux que le climat politique ou la guerre avait poussés à l'exil, comme Vladimir Nabokov ou Agota Kristof, puis ceux motivés par un choix délibéré, par un désir de traverser les frontières. Parmi eux figurent

⁴² Yildiz, Yasemin. *Beyond the Mother Tongue*, 131 p.

⁴³ Robert, Rey-Debove, et al. *Le petit Robert*, 841 p.

⁴⁴ Bird, Stephanie. *Women Writers and National Identity*. 2 p.

⁴⁵ Revillard, Anne, et Laure de Verdalle. *Dynamiques du genre*.

notamment Samuel Beckett, Paul Celan ou encore Akira Mizubayashi. La dimension intentionnelle de leur exil me semblait cruciale et j'approfondis mes recherches.

Leur histoire personnelle révèle énormément de courage et de persévérance, mais elle témoigne aussi d'une certaine forme d'affranchissement, d'une libération, d'une volonté de sortir du cadre traditionnel. Beckett, par exemple, arrive en novembre 1928 à Paris. On peut lire qu'après le conformisme et le puritanisme de Dublin, la capitale française ne manque pas de le séduire⁴⁶. Il choisit quelques années plus tard d'œuvrer en français, car il lui est plus facile d'écrire sans style dans cette langue qui lui est toujours étrangère⁴⁷. L'anglais lui fait peur, dit-il, et dans cette langue, il ne peut s'empêcher d'écrire de la poésie⁴⁸, c'est-à-dire d'avoir des tics d'écriture.

Mizubayashi, quant à lui, ne mâche pas ses mots lorsqu'il dit dans son roman *Une Langue Venue D'ailleurs* qu'il souffre de « maux de langue », que son idiome natal est paralysé par le conservatisme.⁴⁹ Le français joue alors un rôle déterminant, celui de nouvel outil de pensée. Mizubayashi décrit son entrée dans l'univers francophone comme une « renaissance »⁵⁰.

La métaphore de la renaissance revient couramment, voir systématiquement chez les écrivains qui œuvrent en dehors de leur langue maternelle. Parler de renaissance sert à délimiter un avant et un après. C'est un événement. La naissance d'un nouvel être littéraire, dont la perspective devient progressivement si différente, qu'on a affaire à un « Autre ».

Nancy Huston par exemple, qui a quitté de façon volontaire son anglais maternel pour apprendre le français et ensuite œuvrer dans cet idiome, dit qu'elle avait l'illusion de s'être engendrée elle-même⁵¹ ou encore de s'inventer elle-même⁵². De cette façon, elle insiste sur son autonomie et son indépendance. On ne choisit pas sa langue maternelle, qui est arbitraire et imposée, alors qu'une nouvelle langue, on l'acquiert au prix de beaucoup d'efforts et de volonté.

Lori Saint-Martin, une Canadienne anglaise naturalisée québécoise, abonde dans ce sens et écrit à ce sujet :

⁴⁶ Cordingley, Anthony. *Beckett and the Masters' Language*.

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ Mizubayashi, Akira. *Une langue venue d'ailleurs*. 33 p.

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ Kroh, Aleksandra. *L'aventure du bilinguisme*, 36 p.

⁵² *Ibid.*, 34.

Comme ça, le français n'est pas ta langue, disait-on, fier d'avoir détecté l'imposture. *Comment ça, pas ma langue ?* Comment répondre que je l'aimais au moins autant qu'eux, « leur » langue, que je lui avais consacrée, à coup sûr, plus d'heures de travail qu'eux, que c'était un choix chargé d'amour et non un accident de la naissance ? Seule la naissance comptait à leurs yeux.⁵³

Je constate donc rapidement la valeur accordée au temps investi dans l'apprentissage et que cet exercice, lorsqu'il est volontaire, est synonyme d'épanouissement. Les témoignages foisonnent : « Jamais je ne pourrai dire tout le bonheur que j'ai eu, que j'ai, à apprendre, à utiliser, à vivre la langue française. Combien elle m'a comblée, logée, nourrie. »⁵⁴

Avec Huston et Saint-Martin, j'ai compris toutefois qu'il me fallait prendre en compte une autre dimension, celle de la perspective féminine. Puisque je m'intéresse au caractère émancipatoire de l'écriture, il me semblait soudainement primordial d'aller voir du côté des autrices, puisque le milieu littéraire, bien que changeant, est connu pour sa tradition masculiniste⁵⁵.

Virginia Woolf écrivait en 1929 : « Avez-vous quelque idée du nombre de livres consacrés aux femmes dans le courant d'une année ? Avez-vous quelque idée du nombre de livres qui sont écrits par des hommes ? Savez-vous que vous êtes peut-être de tous les animaux de la création celui dont on discute le plus ? »⁵⁶ Ces habitudes semblent encore perdurer dans les différents milieux littéraires occidentaux, pourtant soucieux de l'équité entre les sexes.

Par exemple, un rapport de l'Union des écrivaines et écrivains québécois daté de 2019 nous informe que les hommes sont encore aujourd'hui avantagés, plus souvent publiés ou profitent d'une meilleure couverture médiatique que les femmes⁵⁷. Rosi Cima dans l'article *Bias, She Wrote* s'appuie sur la liste des bestsellers du *New York Time* pour rendre compte d'une meilleure parité dans l'univers de l'édition anglophone, mais dénote encore des insuffisances. Cima évoque notamment une étude de Vida : *Women In Literary Arts*: « Selon leur étude la plus récente, en 2015, les livres écrits par des femmes représentaient moins de 20 % des livres recensés dans la *New York Review of Books*, 30 % dans le *Harper's*, 29 % dans l'*Atlantic* et 22 % dans la

⁵³ Saint-Martin, Lori. *Pour qui je me prends*. 57 p.

⁵⁴ *Ibid.* 55 p.

⁵⁵ Planté, Christine. *La place des femmes dans l'histoire littéraire*.

⁵⁶ Woolf, Virginia. *Une chambre à soi*. 26 p.

⁵⁷ UNEQ. *Littérature québécoise : où en est l'égalité hommes-femmes ?*

London Review of Books. »⁵⁸ Bien qu'il n'y ait jamais eu une aussi bonne visibilité pour les femmes en littérature, on ressent encore les effets d'un héritage littéraire légué essentiellement par des hommes.

C'est pourquoi je me suis détournée des auteurs hommes, bien que leur expérience soit pertinente, pour regarder plutôt du côté des femmes. Les œuvres de Nancy Huston et de Yoko Tawada m'interpellaient davantage, car ils révélaient des insécurités et des questionnements de différentes natures, c'est-à-dire qu'il était autant question de leur rôle en tant qu'actrice culturelle, en tant que Canadienne anglaise naturalisée française ou en tant que Japonaise naturalisée allemande, que de leur rôle en tant que femme. Il y avait en quelque sorte plus de matière à l'émancipation.

SIMILITUDES ET DISTINCTIONS ENTRE HUSTON ET TAWADA

Bien qu'elles viennent de milieux complètement aux antipodes l'une de l'autre, Nancy Huston et Yoko Tawada fournissent de nombreux témoignages qui se recourent. Toutes deux se disent habitées par le sentiment d'être double, ou encore que l'étrangeté de leur nouvelle langue donne accès à une perspective transformée du monde. Nous verrons que, même si elles ont une approche très différente par rapport à leur bilinguisme, elles profitent à leur manière de ce sentiment de dédoublement qui se cristallise notamment dans leur utilisation de différents pronoms personnels à la première personne du singulier. Entre *je* et *I* ou entre *ich* et *watashi* un écart se creuse et c'est précisément cet écart qui participe à une écriture plus libérée pour ces écrivaines.

Huston, Canadienne d'expression anglaise née en 1953 à Calgary, a vécu au Canada, en Allemagne et aux États-Unis où elle a étudié au collège Sarah Lawrence, juste avant de quitter pour l'École des Hautes Études à Paris.⁵⁹ Elle a plus tard publié son tout premier livre en 1979, *Jouer au papa et à l'amant*, rédigé en français et, comme elle l'explique en entrevue, cet idiome

⁵⁸ Cima, Rosie. *The Gender Balance of The New York Times Best Seller List*.

⁵⁹ Britannica. *Nancy Huston*.

lui permet d'écrire de façon plus décomplexée sur des sujets intimes ou délicats.⁶⁰ Dans son premier essai par exemple, elle aborde le thème de la sexualité et des rôles genrés, soit du « comportement des filles à l'égard des hommes, de la première enfance à l'adolescence »⁶¹. Huston assume son sujet, puisqu'elle dit que le français lui permettait à l'époque de ne pas être comprise de sa famille, du moins métaphoriquement :

Le *je* que j'employais dans mes essais, totalement nu et intime, sans protection aucune, était par ailleurs l'un des effets du *savoir déraciné* : en effet, cette impudeur était facilitée par l'emploi de la langue étrangère, en partie parce que celle-ci n'était pas (fantastiquement, du moins) comprise de mes parents, mais surtout parce qu'elle n'était pas, pour moi, de l'ordre de l'intime. Je pouvais écrire avec tranquillité, voir indifférence, des choses qu'il m'eût été impossible de révéler dans ma langue maternelle.⁶²

Les mêmes conclusions s'observent chez Yoko Tawada, pourtant née en 1960 à 8000 kilomètres de là, à Tokyo. L'autrice affirme, comme Huston, que lorsqu'elle sort de sa langue maternelle, la pudeur s'envole.

Il est alors possible, d'une façon surprenante, de parler de certains aspects de l'enfance que l'on a complètement oubliés, parce qu'ils étaient trop embarrassants ou douloureux, ou encore pour d'autres raisons inconnues.⁶³

Tawada a grandi dans la capitale japonaise, où elle a fait ses études à l'université de Waseda jusqu'à ce qu'elle parte s'installer en Allemagne en 1982.⁶⁴ Dans l'entrevue *Writing whitout borders*, on apprend que dès son arrivée en Allemagne, Tawada a envie d'écrire en allemand : « C'est une question de volonté, plus que de capacité »⁶⁵. Elle explore les possibilités qui

⁶⁰ Kroh, Aleksandra. *L'aventure du bilinguisme*, 36 p.

⁶¹ Huston, Nancy. *Jouer au papa et à l'amant*. Quatrième de couverture.

⁶² Rinne, Noelle. *La tierce langue de Nancy Huston*. 15 p.

⁶³ Brandt, Bettina, et Yoko Tawada. *Ein Wort, ein Ort, or How Words Create Places*. 8 p.

« You can, surprisingly enough, talk about aspects from your childhood that you had completely forgotten, because they were either too embarrassing or too painful, or because unknow other reason. » (traduction par moi)

⁶⁴ Brandt, Bettina, et Yoko Tawada. *Ein Wort, ein Ort, or How Words Create Places*, 4 p.

⁶⁵ Louisiana Chanel. *Yoko Tawada Interview*.

«Das war die Frade des Wollens, als des Könnens.» (traduction pas moi)

s'offrent à elle, dont le fait que « dans une langue étrangère, tous les tabous disparaissent soudainement. »⁶⁶

La deuxième langue correspond chez les deux autrices à un espace où il n'y a pas d'éléments extérieurs qui provoquent la réprobation, la gêne ou la honte. Ces extraits me rappellent le passage dans *Une Chambre à Soi* de Virginia Woolf, où « [i]l est indispensable qu'une femme possède quelque argent et une chambre à soi si elle veut écrire une œuvre de fiction. »⁶⁷

Ici, j'imagine la langue étrangère devenir un lieu intime, cette espèce de « chambre à soi » que proposait Virginia Woolf, où la femme peut écrire tranquillement à l'abri des regards. C'est une chambre intérieure, où des murs imaginaires se dressent, protègent l'autrice contre la tradition et le familier. Les réflexes d'autocensure tombent. En se retirant dans cet espace linguistique, elle peut assumer son propos, sans se soucier de décevoir ou de créer un choc.

Le Je

Cette aisance viendrait du fait que les mots employés ne sont pas encore chargés émotionnellement, comme le *Je* de Huston, « totalement nu et intime », mais qui, parce qu'il est en français, n'est pas encore investi. Paradoxalement il n'est donc pas encore de l'ordre de l'intime.

Le *Je* ici correspond à un autre soi, un soi qui profite d'un recul. Sortir de la langue maternelle permettrait un détachement entre la personne qui écrit l'histoire, et celle qui l'a vit. Dans l'exemple de Tawada, parler depuis la langue allemande de ses souvenirs vécus en japonais crée une distinction entre l'autrice et l'enfant. Les événements sont moins collés à soi puisqu'ils ont lieu dans une vie linguistique dissociée. Pour Adina Balint-Babos dans l'article Nancy Huston : penser l'identité multiple, cette dissociation passe par une duplicité des voix narratives, c'est-à-dire l'alternance d'un moi issu du nouveau-monde et d'un moi conscient des enjeux de l'expatriation⁶⁸.

⁶⁶ Brandt, Bettina, et Yoko Tawada. *Ein Wort, ein Ort, or How Words Create Places*, 8 p.

« Also, when you talk in a foreign language, all taboos have suddenly disappeared. » (traduction par moi)

⁶⁷ Woolf, Virginia. *Une chambre à soi*. 5 p.

⁶⁸ Balint-Babos, Adina. *Nancy Huston : penser l'identité multiple*.

Pour Tawada toutefois l'écart entre ses deux voix narratives va au-delà de l'investissement émotionnel. Elle explique en entrevue pour le Goethe Institut qu'à travers l'allemand, elle a découvert que la langue japonaise est très singulière puisqu'elle possède différentes formes de « je », tous déclinés selon la situation dans laquelle se trouve le locuteur, s'il est une femme, un homme, s'il est dans un contexte officiel ou privé, etc.⁶⁹ Par exemple, *Watashi* est un « je » en japonais réservé aux filles et *Boku*, un « je » réservé aux garçons. Pourtant en allemand, une seule option s'offre à tous : *ich*.

Selon Karen Kelsky dans *Women on the Verge*, la langue japonaise peut être un obstacle fondamental à la libre expression des femmes, puisque le japonais est marqué par des règles et des codes de hiérarchie du discours qui tendent à creuser le fossé entre les sexes⁷⁰.

Tawada déplore ce conformisme suffoquant et écrira dans *Überseetzungen* que le pronom *ich* devient son mot préféré, car il lui permet de s'exprimer plus librement⁷¹ :

Le « Je » est devenu mon mot préféré. Je voulais me sentir aussi légère et vide que ce mot. Je voulais parler, c'est-à-dire par ma voix porter des vibrations dans l'air, sans me décider à quel genre appartenir.⁷²

Il faut relever que l'auteur n'aurait jamais réalisé à quel point la langue japonaise est imprégnée de divisions sociales si elle n'avait pas eu l'occasion d'apprendre un autre idiome.

Tawada dit que lorsqu'elle a appris l'allemand, elle se retrouva soudainement en dehors du japonais et pouvait commencer à véritablement y penser, comme on pense à un animal, avec ses traits distincts et ses particularités.⁷³ La langue seconde devient un point de comparaison qui crée un espace, une distance indispensable pour observer. De trop près, de l'intérieur, on ne peut pas voir. C'est pourquoi Yoko Tawada compare sa langue maternelle à une peau :

⁶⁹ Goethe Institut Toronto. *Yoko Tawada Interview*.

⁷⁰ *Ibid.* 101 p.

⁷¹ Tawada, Yoko. *Überseetzungen*, 57 p.

⁷² Tawada, Yoko. *Überseetzungen*, 57 p. « "Ich" wurde zu meinem Lieblingswort. So leicht und leer wie dieses Wort wollte ich mich fühlen. Ich wollte sprechen, das heißt, durch meine Stimme Schwingungen in die Luft bringen, ohne mich entscheiden zu müssen, welchem Geschlecht ich angehöre. » (Traduction par Linda Koiran)

⁷³ Louisiana Chanel. *Yoko Tawada Interview*.

Pensez-y bien, nous ne pouvons même pas tenir notre peau dans nos mains et la contempler. Non, notre peau est si proche de nous, qu'elle nous est souvent invisible.⁷⁴

Effectivement, la langue étrangère offre l'occasion de sortir de cette vision réduite, d'élargir sa perspective sur le monde et c'est probablement pourquoi la métaphore de la renaissance est si précisée par les auteur.rice.s exophones. Il s'agit d'une renaissance, car cette expérience contribue à voir le monde « anew »⁷⁵. Tawada parle, elle, d'une seconde enfance [zweite Kindheit]⁷⁶ : « Vous pouvez soudainement voir à nouveau, avec des yeux neufs, pour ainsi dire, comment les enfants perçoivent et entendent une langue. »⁷⁷ Il s'agit de saisir le monde, de le réapprendre sous de nouveaux concepts, selon une autre représentation, éveillant une curiosité semblable à celle de l'enfant.

Deux autrices, deux approches

Pour Huston, il semble que la renaissance se tourne moins vers le monde extérieur que sur sa propre personne. Elle dit : « J'ai connu la même euphorie à me découvrir Autre grâce à la langue étrangère »⁷⁸ ou encore « [...] j'avais l'impression de m'inventer moi-même. »⁷⁹ Ces témoignages évoquent la naissance d'une identité francophone à part entière.

Son identité serait en fait « linguistiquement scindée »⁸⁰ entre son moi francophone et son moi anglophone, c'est-à-dire « deux moitiés de personnalité qui se regardent en chiens de faïence ».⁸¹

J'aimerais souligner ici que Huston s'éloigne nettement de Tawada, puisqu'elle place ses langues en opposition plutôt que de les envisager comme des éléments complémentaires. Huston souffre

⁷⁴ Brandt, Bettina, et Yoko Tawada. *Ein Wort, ein Ort, or How Words Create Places*. 4 p.

«Think about it: we cannot even hold our skin in our hands and look at it, contemplate it. No, our skin is very close to us and because of that, it is also invisible to us.» (traduction par moi)

⁷⁵ Yildiz, Yasemin. *Beyond the Mother Tongue*, 118 p.

⁷⁶ Tawada, Yoko. *Talisman*, 13 p.

⁷⁷ Brandt, Bettina, et Yoko Tawada. *Ein Wort, ein Ort, or How Words Create Places*, 8 p.

« You can suddenly see again, with fresh eyes, so to speak, how children perceive and hear a language.» (Traduction par moi)

⁷⁸ Kroh, Aleksandra. *L'aventure du bilinguisme*, 34 p.

⁷⁹ *Ibid*, 34 p.

⁸⁰ Wilhelm, Jane Elisabeth. *Autour de Limbes/Limbo*.

⁸¹ *Ibid*.

de son identité brouillée, de « cette sensation de flottement entre l'anglais et le français, sans véritable ancrage dans l'un ou l'autre »⁸².

Dans *Pour un patriotisme de l'ambiguïté*, Huston met en lumière le caractère irréconciliable de sa personnalité compartimentée selon les langues :

[...] je me dis que c'est cette coexistence inconfortable, en moi, de deux langues et de deux façons d'être qui me rend le plus profondément canadienne. Elles ne veulent surtout pas se réunir ; elles ne veulent même pas forcément se serrer la main, se parler entre elles ; elles tiennent à se critiquer, à ironiser, à faire des blagues l'une aux dépens de l'autre ; en somme, elles revendiquent toute l'ambiguïté de leur situation.⁸³

Christine Klein-Lataud suggère dans son article *Les voix parallèles de Nancy Huston*, qu'il s'agit peut-être d'une réaction aux préjugés dirigés vers les personnes bilingues, puisqu'on leur rappelle constamment leur caractère marginal et le fait qu'elles détonent par rapport à la norme unilingue. Certains voudraient que Huston ait une identité culturelle unique et claire, comme Nathalie Petrowsky qui lui reprochait par exemple en 1993 d'être « une Albertaine défroquée, une Anglaise récalcitrante qui a renié sa langue maternelle pour épouser le français [...] »⁸⁴. Huston est renvoyée à ses origines, selon la vision étroite imposée par le paradigme monolinguisque, dont elle n'est d'ailleurs pas la seule à supporter les critiques. Klein-Lataud cite à cet effet un passage éloquent d'Elsa Triolet :

On dirait une maladie : je suis atteinte de bilinguisme. Ou encore : je suis bigame. Un crime devant la loi. Des amants, tant qu'on veut : deux maris enregistrés, non. On me regarde de travers : à qui suis-je ?⁸⁵

Yasemin Yildiz dans *Beyond the Mother Tongue* dit qu'il s'agit d'un blâme courant, qu'on imagine que le bilinguisme divise l'esprit, pouvant conduire à un dédoublement de la personnalité et, au pire, à la schizophrénie.⁸⁶ Yildiz s'appuie sur le travail d'Elizabeth Klosty

⁸² Huston, Nancy et Leïla Sebbar. *Lettres parisiennes: autopsie de l'exil*. 77 p.

⁸³ Huston, Nancy. *Pour un patriotisme de l'ambiguïté*, 38 p.

⁸⁴ Nathalie Petrowski, citée par Klein-Lataud, Christine. *Les voix parallèles de Nancy Huston*.

⁸⁵ Elsa Triolet, citée par Klein-Lataud, Christine. *Ibid.*

⁸⁶ Yildiz, Yasemin. *Beyond the Mother Tongue*. 118 p.

Beaujour, une sommité dans les études littéraires bilingues, pour expliquer le raisonnement à l'origine de ce préjugé :

Le bilinguisme confère un avantage continu pour les tâches impliquant la conscience métalinguistique [...]. Les sujets bilingues, en d'autres termes, sont continuellement rappelés à la relation contingente entre le son et le sens, le signifiant et le signifié. C'est cette impression non naturelle de la contingence entre le son et le sens qui apparaît menaçant à certains monolingues et les amène à considérer le bilinguisme comme une pathologie.⁸⁷

En contraste avec ce préjugé qui associe bilinguisme et problèmes de santé mentale, Yoko Tawada démontre que la conscience métalinguistique peut être une ressource poétique formidable. C'est un avantage, puisqu'elle voit des modèles de sons et des significations potentielles dans les mots, contrairement au locuteur natif et unilingue, dont la perception est émoussée par la familiarité⁸⁸.

« Schmatzen, schnaufen, schluchzen, schlürfen: plusieurs mots allemands sonnent comme des onomatopées poétiques. »⁸⁹ Tawada exprime dans *Talisman* le plaisir qu'elle a à prononcer certains sons, à jouer avec leur sens. Elle regrette que finalement, dans notre langue maternelle, on voit seulement le sens des mots et on ne porte plus attention à leurs caractéristiques visuelles et acoustiques, comme la façon dont certains mots sont particulièrement drôles et nous font rire.⁹⁰

Huston aussi reconnaît jouer d'un regard différent sur le français qui n'est pas encore voilé d'une couche de familier et d'habitude. Elle trouve que cette langue n'est « ni plus belle ni plus expressive que la langue anglaise, mais étrangère, elle est suffisamment étrange pour stimuler [sa] curiosité »⁹¹.

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ Yildiz, Yasemin. *Beyond the Mother Tongue*. 119 p.

⁸⁹ Tawada, Yoko. *Talisman*. 110 p. « Schmatzen, schnaufen, schluchzen, schlürfen: Viele deutsche Wörter klingen wie Onomatopoesie. » (traduction par moi)

⁹⁰ Brandt, Bettina, et Yoko Tawada. *Ein Wort, ein Ort, or How Words Create Places*, 8 p. « In your mother tongue, in the end, you see only the meaning of a word and you no longer pay much attention to the visual and acoustic characteristics, or to the way in which certain words really are funny and make us laugh. » (traduction par moi)

⁹¹ Huston, Nancy et Leïla Sebbar. *Lettres parisiennes: autopsie de l'exil*. 16 p.

Comme mentionné plus tôt, l'écriture en dehors de la langue maternelle fait partie d'une stratégie de « défamiliarisation »⁹². Chez Tawada, cette stratégie est poussée à son paroxysme et le passage d'une langue à l'autre entraîne d'intéressants jeux avec les signes linguistiques (oral ou visuel), où le signifiant et le signifié peuvent être court-circuités⁹³. Par exemple, dans *Akzentfrei*, elle se questionne sur la signification qui se cache derrière le fait qu'un cadre allemand [Rahmen] partage étonnamment le même visage qu'une soupe japonaise [Ramen]⁹⁴. Peut-on parler de hasard ?

Ce genre de jeu montre comment Tawada, contrairement à Huston, tente de faire interagir les langues entre elles plutôt que de les opposer. Ses œuvres multilingues contribuent à déconstruire le mythe de l'identité monolithique. Elle s'envisage comme un être hybride, dont l'identité se modifie et fluctue selon les milieux, les mœurs, les cultures et bien entendu les langues :

Je voulais toujours que ce soit le *Je* qui soit au centre, mais ce *Je* est un *Je* qui est comme de l'eau. Pas un *Je* solide, pas d'identité, mais un corps mobile, fluide, qui n'a pas de forme ; qui est au centre et qui en accueillant le monde se transforme.

Tawada explore et conteste les limites des frontières qui se dressent entre les cultures, à savoir si elles sont aussi solides et étanches qu'on pourrait le croire. Par exemple, Bernard Banoun, traducteur des œuvres tawadiennes, observe dans son article *Notes sur l'oreiller occidental-oriental* que l'autrice déjoue l'éloignement entre les systèmes linguistiques allemand et japonais en y décelant ou imaginant des similitudes⁹⁵:

Dans mon écriture, j'ai souvent été inspirée par des mots allemands comme Stern-kunde (astronomie), Schrift-steller (écrivain) ou Fern-seher (téléviseur). J'avais l'impression qu'on avait relié deux très vieux idéogrammes germaniques pour former un mot nouveau. [...] Les pierres dont sont construits les mots allemands comportent pour moi un caractère d'idéogrammes qui semble être fondamental pour mon écriture.⁹⁶

⁹² Yildiz, Yasemin. *Beyond the Mother Tongue*. 119 p.

⁹³ Rigault, Tom. *L'original n'existe pas*.

⁹⁴ Tawada, Yoko. *Akzentfrei*, 29 p.

⁹⁵ Banoun, Bernard. *Notes sur l'oreiller occidental-oriental de Yoko Tawada*.

⁹⁶ Tawada, Yoko. *Magische Schrift*. 88 p.

« In meinem Schreiben wurde ich immer wieder von den deutschen Wörtern wie "Stern-kunde", "Schrift-steller" oder "Fern-seher" inspiriert. Sie kamen mir vor, als hätte man zwei uralte germanische Ideogramme miteinander

Lorsque Tawada écrit, elle s'approprie l'allemand, mais en fonctionnant simultanément selon le système japonais, ouvrant un espace littéraire hybride, sans hiérarchie, c'est-à-dire sans chercher à élever une langue ou une culture au-dessus d'une autre.

Pour Huston, il en va autrement :

Depuis longtemps, je rêve, pense, fais l'amour, fantasme et pleure dans les deux langues tour à tour, et parfois dans un mélange ahurissant des deux. Pourtant, elles sont loin d'occuper dans mon esprit des places comparables : comme tous les faux bilingues sans doute, j'ai souvent l'impression qu'elles font chambre à part dans mon cerveau [...] elles sont distinctes, hiérarchisées, d'abord l'une ensuite l'autre dans ma vie, d'abord l'autre ensuite l'une dans mon travail.⁹⁷

L'autrice a signifié à plusieurs occasions que le français représentait pour elle « une possibilité de sauvetage »⁹⁸, une possibilité de fuir ses racines et « les platitudes de son enfance dans les prairies »⁹⁹. Huston est allée chercher refuge dans le français qui jouait le rôle de « bouée de sauvetage »¹⁰⁰. Ces témoignages en disent long. Des années durant, elle n'aura pas grand estime pour l'anglais. Même en 2000, après avoir publié *Plainsong*, son premier roman en anglais, la relation reste houleuse : « Je peux dire que j'ai un rapport d'amour-haine avec la langue anglaise, surtout avec ce que les Américains en font. »¹⁰¹ Donc chaque langue occupe une place différente dans son estime.

Tawada, quant à elle, tend plutôt à mettre l'allemand et le japonais sur le même pied d'égalité. Yasemin Yildiz souligne qu'elle ne cherche pas à remplacer sa langue maternelle ; l'allemand fonctionne comme un supplément.¹⁰² Elle gagne un idiome ou, comme elle le met en scène dans *Von Muttersprache zur Sprachmutter*, elle est adoptée par une « mère-langue » [*Sprachmutter*], faisant avec ce néologisme un contre-pied au terme « langue maternelle » [*Muttersprache*]¹⁰³. De cette façon, elle rend légitime sa relation avec l'allemand. L'adoption n'implique pas forcément

verbunden, um ein neues Wort zu bilden [...] [D]ie Bausteine der deutschen Wörter enthalten für mich einen ideographischen Charakter, der für mein Schreiben elementar zu sein scheint» (traduction par Bernard Banoun)

⁹⁷ Huston, Nancy. *Nord perdu*. 35 p.

⁹⁸ Ploquin, Françoise. *Entretien avec Nancy Huston*. 6 p.

⁹⁹ Huston, Nancy et Leïla Sebbar. *Lettres parisiennes: autopsie de l'exil*. 26 p.

¹⁰⁰ Kroh, Aleksandra. *L'aventure du bilinguisme*. 33 p.

¹⁰¹ *Ibid*, 95 p.

¹⁰² Yildiz, Yasemin. *Beyond the Mother Tongue*. 129 p.

¹⁰³ *Ibid*. 128 p.

un lien de sang, mais offre une filiation tout aussi importante¹⁰⁴. Tawada écrit : « Son offre ne changerait rien au fait que l'allemand n'est pas ma langue maternelle, mais j'y gagnais une nouvelle mère-langue. »¹⁰⁵ L'allemand ne peut pas prendre le rôle déjà occupé par le japonais, mais dans l'imagination de Tawada, il peut gagner un titre équivalent.

Yildiz croit que Tawada « [...] ne cherche pas à établir la nouvelle langue comme une langue maternelle de substitution, mais l'utilise comme un moyen de se détacher des restrictions et des enfermements auxquels la langue maternelle donne lieu. »¹⁰⁶ Comme on a pu le voir plus tôt avec Beckett, cette stratégie vise à gagner une plus grande liberté vis-à-vis des attentes inhérentes à la langue maternelle.

Donc, une grande distinction entre les deux autrices tient au fait que Tawada se voit comme issue de ses deux langues (maternelle et adoptive), alors que Huston ne se voit appartenir intégralement à aucune. Cette dernière, probablement sensible à la norme monolinguisque, déplore souvent le fait d'être ni tout à fait une chose, ni tout à fait une autre : « Je suis une fausse Française, une fausse Canadienne »¹⁰⁷.

Malgré cette nuance et bien que Huston déplore son manque d'appartenance, ça n'enlève rien au fait qu'elle profite de cette situation. Être une fausse Française influence directement son style, dans la mesure où la pression de maîtriser la langue est évacuée : « Quand on arrive d'ailleurs, on a droit à l'erreur, on peut refuser d'écrire au passé simple, malmener la langue, faire des fautes d'orthographe, et c'est un grand avantage. »¹⁰⁸ N'ayant pas connu la sévérité de l'école française, elle n'a pas « à céder à cette obsession de correction qui étouffe les élèves »¹⁰⁹. Au contraire. On s'accorde le droit d'adopter une forme plus simple, plus directe, voire plus franche. Le simple fait de jouer avec le langage suffit. En travaillant directement les expressions, les

¹⁰⁴ *Ibid.* 129 p.

¹⁰⁵ Tawada, Yoko. *Talisman*. 13 p.

« Ihr Angebot änderte zwar nichts an der Tatsache, dass Deutsch nicht meine Muttersprache ist, aber dafür bekam ich eine neue Sprachmutter. » (traduction par moi)

¹⁰⁶ Yildiz, Yasemin *Beyond the Mother Tongue*. 120 p. « She does not seek to establish the new language as substitute mother tongue, but uses it as a means of detachment from the restrictions and enclosures to which the mother tongue gives rise. » (traduction par moi)

¹⁰⁷ Huston, Nancy et Leïla Sebbar. *Lettres parisiennes: autopsie de l'exil*. 101 p.

¹⁰⁸ Kroh, Aleksandra. *L'aventure du bilinguisme*. 96 p.

¹⁰⁹ *Ibid.*

clichés, les formules toutes bêtes, c'est-à-dire « d'une manière qui serait impensable pour un Français »¹¹⁰, on atteint des résultats originaux, en dehors des pratiques habituelles.

Ouverture vers l'autre

Enfin, si l'autrice post-monolingue profite de l'étrangeté d'une nouvelle langue pour oser plus de choses quant aux thèmes et au style, ce serait parce qu'elle s'adresse à un autre public. Comme le souligne Huston, le français n'est pas « compris par ses parents » et les deux autrices n'utiliseraient jamais leur seconde langue pour communiquer avec leur famille. Leur message est donc dirigé vers un autre destinataire. Elles cherchent à entrer en dialogue avec des interlocuteurs soit plus neutres ou ayant d'autres valeurs. Karen Kelsky dans *Women on the Verge* affirme que les langues sont des portes ouvertes sur des systèmes alternatifs de pensée et de valeurs.¹¹¹

Les chapitres suivants se consacrent donc aux nouvelles perspectives idéologiques qu'ont rencontrées Nancy Huston et Yoko Tawada dans leur culture d'accueil respective. Qu'il soit question du milieu féministe français à Paris pour Huston, ou des conventions sociales occidentales plus égalitaires pour Tawada, nous verrons comment une nouvelle affiliation participe à la reconfiguration de la subjectivité.

NANCY HUSTON, UNE PLACE EN TANT QU'AUTRICE

Michèle Rivard écrivait dans la revue *Sens-Dessous* que « [l']expression "une chambre à soi" métaphorise aussi la place qu'une femme peut, difficilement et à ses risques et périls, se tailler comme romancière sur les rayons de la National Library, et sa place de sujet féminin a priori exclu de ce cénacle. »¹¹² Or, cette impression du temps de Virginia Woolf, soit que les thèmes

¹¹⁰ *Ibid.* 97 p.

¹¹¹ *Ibid.* 100 p.

¹¹² Rivoire, Michèle. *Virginia Woolf*.

dits plus féminins n'intéressent pas ou possèdent une valeur moindre, traverse le temps et l'espace.

Dans une entrevue accordée à Aleksandra Kroh dans les années 2000, Huston décrit son passé ainsi :

J'ai toujours vécu dans les régions sans guerre, sans bombes, sans drames, je n'ai connu ni la faim ni la répression politique. Mon terrain d'aventure, ce sont des drames intimes, intérieurs. À New York où je faisais mes études, j'ai été très malheureuse, très dépressive, et je détestais tout ce que je faisais, les ateliers d'écriture entre autres.¹¹³

On sent un véritable malaise, même un mépris pour son expérience. Elle n'écrira pas de grands récits de guerre et ses aspirations littéraires teintées par des modèles masculins s'en voient forcément déçues et frustrées. Son travail, comme elle le dit, s'axe davantage sur l'intime, mais quelle réception accorde-t-on à l'intime ? C'est-à-dire au récit du quotidien, où la place est laissée au corps, aux sentiments, où il questionne de grossesse, de sexualité, ou de mariage¹¹⁴.

Bien que la littérature a la prétention d'être apolitique et d'être le reflet de vérités universelles libérées de tout filtre subjectif, Moana Ladouceur dans *Limites de la déconstruction* nous explique qu'elle a pourtant une très grande influence sur la femme-lectrice, puisqu'elle lui impose ses paradigmes, qui d'ailleurs sont d'autant plus puissants qu'ils sont impalpables.¹¹⁵

En s'appuyant sur l'essai de 1978 de Judith Fetterley, *The Resisting Reader : A Feminist Approach to American Fiction*, Ladouceur insiste sur le fait que la littérature à cette époque était dominée presque exclusivement par des voix d'hommes et que la perspective féminine se voyait donc absorbée d'une façon fallacieuse dans un point de vue masculin générique.¹¹⁶ Cette intériorisation de l'optique masculine comporte de graves conséquences. Pour devenir érudite, la femme doit s'identifier à ce qui l'oppose, doit s'opposer à ce qu'elle est¹¹⁷, ce qui entraîne à la fois la haine de soi et le doute en ses propres capacités.¹¹⁸

¹¹³ Kroh, Aleksandra. *L'aventure du bilinguisme*, 35 p.

¹¹⁴ Thébaud, Françoise. *Le privé est politique*.

¹¹⁵ Saint-Martin et al. *Les pensées « post- »*. 22 p.

¹¹⁶ *Ibid.* 23 p.

¹¹⁷ *Ibid.* 24 p.

¹¹⁸ *Ibid.* 24 p.

Pour expliquer cette opposition, elle cite Fetterley :

Être exclue d'une littérature qui prétend définir son identité, c'est faire l'expérience d'une forme toute particulière d'impuissance qui découle du fait de ne pas voir son expérience articulée, précisée et légitimée par l'art, mais, ce qui est plus significatif, l'impuissance qui résulte de la division continuelle de soi contre soi, la conséquence d'une invitation à s'identifier au sexe masculin, tout en se faisant inculquer qu'être homme (qu'être universel, qu'être Américain), c'est de n'être pas femme. Non seulement l'impuissance caractérise-t-elle l'expérience féminine de la lecture, elle décrit également le contenu de ce qui est lu.¹¹⁹

Lors de ses études à New York, Nancy Huston a souffert du climat andocentrique qui règne dans la littérature et elle dénoncera cette problématique du rôle féminin toujours passif :

Les femmes, même lorsqu'elles désirent ardemment devenir des auteurs, sont moins convaincues de leur droit et de leur capacité à le faire. Pour la bonne raison que, dans toutes les histoires qui racontent la création, elles se trouvent non pas du côté de l'*auctor* (auteur/autorité), mais du côté de la *mater* (mère/matière).¹²⁰

Heureusement, comme elle l'expliquera plus tard, l'intime possède sa valeur et, bien qu'il lui faille du temps pour le reconnaître, sa démarche sera finalement cautionnée par le féminisme. L'année où Huston s'installe à Paris, en 1970, coïncide avec la naissance du Mouvement de Libération de la Femme.¹²¹

Un des principes essentiels du mouvement est d'associer le privé au politique¹²²; soit le fait que les détails de la vie quotidienne des femmes ont un sens collectif et qu'il faut porter ce sens politiquement sur la scène publique¹²³. C'est pourquoi, le nouveau féminisme des années 1970, produit ses propres écrivaines et ses propres artistes, dont l'art est en partie motivé par une nécessité de réévaluer les pratiques féminines traditionnellement mineures : journaux intimes,

¹¹⁹ Fetterley, Judith. *The resisting reader*. 13 p. (Traduction par Moana Ladouceur)

¹²⁰ Huston, Nancy. *Journal de la création*, 29 p.

¹²¹ Moghaddam, Fiona. 26 août 1970.

¹²² Turbiau, Aurore. «Le privé est politique» comme paradoxe littéraire.

¹²³ *Ibid.*

broderies, couture, cuisine, etc.¹²⁴ De cette façon, le « féminin » dans la culture perd peu à peu sa connotation négative et gagne plutôt une aura de dynamisme, voire d'innovation.¹²⁵

Pour Hutson, l'affranchissement de sa vision stéréotypée de la littérature passe donc par un exil en France, puisqu'il lui permet de baigner dans un milieu culturel féministe, propice à son épanouissement littéraire¹²⁶. Elle raconte que le milieu du Mouvement des Femmes lui a apporté le soutien, l'amitié et l'assurance lors de ses premiers pas dans l'écriture.¹²⁷ Des éléments essentiels, dont elle aurait été privée en restant en Amérique dans les milieux qu'elle fréquentait.

Partir pour mieux revenir

Nancy Huston accordait donc peu de valeur à sa culture et son expérience féminine.

Heureusement, en baignant dans un environnement propice qui reflétait et encourageait le développement de son identité, elle a pu naître au monde littéraire et est arrivée même à faire la paix avec son passé, ses origines et sa langue. Grâce à son exil volontaire, elle a pu se construire ailleurs, autrement et indépendamment de l'anglais, ce qui lui a donné l'assurance d'y revenir et de produire un roman dans son idiome natal, *Plainsong*, un ouvrage inspiré par ses racines canadiennes.

Mais d'abord, pour comprendre ce phénomène, j'aimerais regarder du côté de chez Beckett. J'introduis ici cet auteur, dans un premier temps pour justifier mon choix de me concentrer sur des autrices plutôt que des auteurs, dans la mesure où, en plus des difficultés liées à l'arbitraire appartenance à la culture d'origine, s'ajoutent des difficultés liées à la tout aussi arbitraire appartenance au genre. Dans un deuxième temps, me tourner vers Beckett me permet de souligner que l'expérience de Nancy Huston n'est pas unique en son genre. C'est-à-dire que l'on observe un cheminement typique, commençant par l'exil, suivi d'une émancipation par l'étranger et finalement d'un retour vers la culture d'origine. Le but derrière cette comparaison entre Beckett et Huston est donc d'observer comment se répètent certains schèmes chez les

¹²⁴ Moghaddam, Fiona. *26 août 1970*.

¹²⁵ Thébaud, Françoise. *Le privé est politique*.

¹²⁶ Kroh, Aleksandra. *L'aventure du bilinguisme*, 35 p.

¹²⁷ *Ibid.* 35 p.

auteur.rice.s postmonolingues, tout en notant en quoi l'expérience d'une femme donne en fait lieu à un double exil.

Samuel Beckett est un Irlandais né en 1906 à Foxrock, dans la banlieue de Dublin. Il est particulièrement connu pour son style absurde, notamment pour sa pièce de théâtre *En attendant Godot*.¹²⁸ Beckett a dû, comme n'importe quel écrivain, composer avec son héritage littéraire national. Pascale Casanova dans *La république mondiale des lettres* explique que l'héritage littéraire est un point d'ancrage où chaque écrivain est situé par rapport à l'espace mondial¹²⁹ :

Le patrimoine littéraire et linguistique national est une sorte de définition première, a priori et presque inévitable de l'écrivain, définition qu'il transformera (au besoin en la refusant ou, comme Beckett, en se constituant contre elle) par son œuvre et sa trajectoire.¹³⁰

La littérature irlandaise, nous rappelle Casanova, était dans ce contexte-ci un espace fortement politisé. Elle était en construction, cherchant à se développer, divisée entre les auteurs assimilés à la littérature anglaise de Londres ou encore ceux qui s'associaient au mouvement de la Renaissance irlandaise qui, comme « le dit [James Joyce] dans *Ulysse*, menaçait de devenir "beaucoup trop irlandais" »¹³¹. James Joyce, justement, s'est démarqué par rapport aux conventions de l'époque, inscrivant son œuvre dans la sphère mondiale, au-dessus des pôles de « l'émancipation nationale ou la soumission à la puissance londonienne. »¹³²

Beckett a donc hérité de ce passé difficile, mais aussi d'un blocage face au génie de Joyce. Il sera « [p]aralysé par son admiration éperdue pour Joyce qui représente alors pour lui le plus haut degré de liberté à l'égard des normes imposées par le nationalisme »¹³³. La tâche de l'écrivain irlandais moderne demande donc de contribuer à la littérature nationale, donc à la langue nationale, tout en évitant le folklorisme et en tentant de se hisser aux côtés de James Joyce.

Elizabeth Klosty Beaujour dans son essai *Alien Tongues* explique qu'à cet effet l'apprentissage du français, mais aussi de l'italien et de l'allemand, permet à Beckett de s'épanouir en dehors des

¹²⁸ Larousse. *Samuel Beckett*

¹²⁹ Casanova, Pascale. *La république mondiale des lettres*. 65 p.

¹³⁰ *Ibid.*

¹³¹ *Ibid.* 426 p.

¹³² *Ibid.* 428 p.

¹³³ *Ibid.* 432 p.

limites étroites de la terre patrie [Fatherland] et de la langue maternelle [Mothertongue], ce qui constitue là, le premier pas vers une libération psychique.¹³⁴ Beckett n'a pas d'origines en France et en langue française, donc aucune attente particulière ne pèse sur lui quant à son inclusion au sein de la culture française [Beckett is not expected to belong completely].¹³⁵ Beckett laisse l'anglais derrière lui pour adopter la langue d'un groupe auquel il n'appartient pas ; c'est pourquoi il se sent en France davantage « chez lui » qu'ailleurs.¹³⁶ De cette façon, parfaitement détaché, il peut revenir à sa première langue, l'anglais, sans être accompagné de ce sentiment de servitude originelle.¹³⁷

Chez Nancy Huston, on reconnaît sensiblement les mêmes mécanismes. Comme on a pu le constater, ses origines lui sont douloureuses et lui font honte. Elle dit par exemple de la langue anglaise :

Tout en elle m'étouffe, toutes les nuances de niaiserie depuis les prévisions météorologiques à la radio jusqu'aux conversations dans la rue. Je comprends trop bien, ça me colle à la peau : c'est moi — le moi que j'ai fui —, ce sont toutes les platitudes de mon enfance dans les Prairies plates, les mêmes inanités religieuses, les mêmes chansons débiles.¹³⁸

Elle dit que sans le français, il n'y aurait pas eu d'œuvres.¹³⁹ Son écriture se bloquait en anglais, car elle se butait vraisemblablement sur ses attentes, sur une conception de ce que doit être la littérature nationale canadienne, sur le fait que sa culture et la place accordée au récit masculin américain ne corroboraient pas avec ses aspirations intellectuelles. Adopter une autre langue permet à ce moment-là d'échapper aux pesanteurs de son passé linguistique, et en français, Huston se libère du devoir de filiation¹⁴⁰. Elle n'appartient pas à ce groupe et peut donc oser plus de choses, notamment écrire sur l'intime.

C'est ce qu'elle fera d'ailleurs avec son premier roman en français publié en 1981, *Les variations Goldberg*, très bien accueilli et qui viendra confirmer sa place dans l'espace littéraire. Au moyen de monologues intérieurs, Huston réfléchit à l'idéologie de la subordination et de la culture de

¹³⁴ Beaujour, Elizabeth Klosty. *Alien Tongues: Bilingual Russian Writers of the « First » Emigration*. 165 p.

¹³⁵ *Ibid.*

¹³⁶ *Ibid.*

¹³⁷ *Ibid.*

¹³⁸ Huston, Nancy et Leïla Sebbar. *Lettres parisiennes: autopsie de l'exil*. 26 p.

¹³⁹ Kroh, Aleksandra. *L'aventure du bilinguisme*, 94 p.

¹⁴⁰ Klein-Lataud, Christine. *Les voix parallèles de Nancy Huston*.

l'effacement de soi en musique classique. Le roman contribue par sa dimension féministe au projet de désacralisation de l'œuvre musicale, en intégrant par exemple le vécu et l'expérience des femmes.¹⁴¹ Huston formule de cette façon une critique des mécanismes qui poussent les auditeurs à se persuader de leur infériorité par rapport au génie du maître.¹⁴²

Les variations Goldberg semblent en ce sens annoncer le propre cheminement de l'autrice vis-à-vis de sa carrière et de son identité tant culturelle que féminine.

Quelques années plus tard, en 1993, on assiste à un revirement important, puisqu'un roman en langue anglaise signé Nancy Huston et portant le titre *Plainson* voit le jour. Contre toutes attentes, elle revient vers sa langue maternelle pour parler de ses racines. Il s'agit d'une double surprise, tant par les thèmes qu'elle aborde que par le choix de l'idiome. Ce projet très personnel, Huston croit qu'« il fallait que ce soit en anglais »¹⁴³.

Avec ce livre [*Plainson*], mes racines ont pris de l'intérêt pour moi. J'avais toujours dit à tout le monde que je venais d'un pays plat, avec une histoire inexistante, une culture zéro. Et peu à peu, je me suis aperçue qu'il pouvait y avoir de la passion, de la magie et de la matière littéraire dans mes racines. Et ça m'est venu en anglais. J'entendais la musique de l'anglais. Des cantiques, des chansons de cow-boy, et de travailleurs des chemins de fer.¹⁴⁴

Selon Jacinthe Gillet-Gelly, Huston offre avec *Cantique des Plaines* une déconstruction du métarécit historique. L'autrice fait émerger dans le roman une multiplication de voix narratives, tant féminines qu'issues des premières nations, afin de démontrer que l'Histoire n'est ni figée ni objective ; « [Huston] pose ainsi la question du pouvoir et de la subjectivité à travers le langage. Qui écrit l'Histoire ? Pour qui l'écrit-on ? Et de quel droit ? »¹⁴⁵

Par exemple dans *Plainson*, on trouve une discussion animée entre le personnage de Paddon, un Canadien anglais de Calgary, et sa maîtresse Miranda, une femme métisse. Miranda demande à Paddon qui a découvert le pôle Nord, ce à quoi il répond : Robert Peary.

¹⁴¹ Arroyas, Frédérique. *Les variations Goldberg de Nancy Huston ou la désacralisation de l'œuvre musicale*.

¹⁴² *Ibid.*

¹⁴³ Laurin, Danielle. *Nancy Huston, Source Sûre*.

¹⁴⁴ *Ibid.*

¹⁴⁵ Saint-Martin et al. *Les pensées « post- »*. 73 p.

He was accompanied by his Negro aide Matthew Henson and four Eskimo guides. Four What? Four Eskimo guides. You mean they were there before?¹⁴⁶

Ici, Miranda force son amant, et par extension le lecteur, à faire face aux faits et à réenvisager l'Histoire par les yeux de l'altérité. Bien que « quatre Eskimo » aient servi de guides et donc qu'ils ont techniquement découvert le Pôle Nord en premier, l'Histoire qu'on enseigne s'entête à donner tout le crédit à l'homme blanc qu'est Robert Peary.

Huston dénonce dans son roman le fait que ces « quatre Eskimo » ont véritablement existé, qu'ils ont fait partie de l'Histoire, mais que n'étant pas des hommes blancs, ils n'ont pas eu droit au souvenir. Ils passent sous silence, comme tant d'autres autochtones, noirs et femmes blanches.

Effectivement, les femmes, bien qu'elles soient mariées à ces explorateurs, à ces colons dans les plaines canadiennes, qu'elles aient un rôle clef dans la fondation des nations et la prospérité des sociétés, elles n'ont guère d'espace dans les récits historiques de leur propre époque.

Huston met en scène cet oubli, lorsque le personnage principal de *Plainsong*, la narratrice Paula, parcourt le journal de son grand-père Paddon. Puisque le journal ne lui apprend rien, elle se demande qui devait bien être son arrière-grand-mère Mildred. En examinant quelques photos, elle dit:

I stare at the photographs, losing my gaze in the bony girth of these women's hips as they go about their girdled business, and wonder how the song of the intricate folds of flesh between their thighs could have been so effectively silenced.

What was it like to have a mother like that, Paddon?¹⁴⁷

Elle ne veut pas seulement savoir qui était son arrière-grand-mère, mais elle veut savoir comment elle était personnellement, intimement. « The song of intricate folds of flesh between

¹⁴⁶ Huston, Nancy. *Plainsong*. 98-99 p.

« Avec son aide de camp noir Matthew Henson, et quatre guides esquimaux. Quatre quoi ? Quatre guides esquimaux. Si c'étaient des guides, c'est qu'ils y étaient déjà allés ? » (Nancy Huston. *Cantique des plaines*)

¹⁴⁷ Huston, Nancy. *Plainsong*. 98-99 p.

« Je scrute ces photos, mon regard se perd dans l'ossature solide de ces hanches féminines vaquant à leurs affaires quotidiennes, et je me demande comment elles ont fait pour étouffer si efficacement le chant des délicats plis et replis entre leurs cuisses.

Comment était-ce d'avoir une mère comme ça, Paddon ? » (Nancy Huston. *Cantique des plaines*)

their thighs » est une formulation ambiguë qui révèle simultanément deux thèmes très chers à Huston: le plaisir féminin et la maternité. Devant l'absence de détails que pourrait fournir le journal de Paddon, miroir des grands récits historiques, le personnage principal est bien obligé de combler le vide avec son imagination. Paula fait une lecture moderne du journal de son grand-père et prête sa voix à ces femmes qui ont gravité autour de lui. En raisonnant selon l'idéologie féministe qui veut que le personnel soit politique, elle nous dévoile ici une réalité historique, du point de vue des femmes, telles que Miranda la métisse ou encore Karen, l'épouse.

C'est pourquoi Moana Ladouceur dans *Les pensées « post »* croit qu'avec cette fiction, Huston se réapproprie un genre littéraire essentiellement masculin et le resitue dans les théories féministes, postcolonialistes et postmodernes de la littérature¹⁴⁸.

Finalement, la distinction avec Beckett résiderait donc précisément ici, dans ce détachement qui lui a non seulement permis de se positionner par rapport à son héritage littéraire national, mais aussi d'assumer son rôle d'autrice s'intéressant à des sujets dits plus « féminins ». Huston n'éprouve plus le devoir de contribuer à cette vision stéréotypée de la littérature androcentrique, et au contraire elle trouve maintenant le courage de la reconquérir.

Une fois épanouie à travers sa carrière française, Huston s'est attaquée à l'univers littéraire anglophone, elle a renoué avec l'anglais, ce qui au départ n'a pas été si bien accueilli. Le roman *Plainsong* a dû attendre pendant au moins deux ans qu'un des nombreux éditeurs l'accepte, sous prétexte que l'œuvre « [...] jurait trop avec l'image de Nancy Huston qu'ils avaient forgée »¹⁴⁹. Parler du Canada dans un « livre généreux sur le plan verbal »¹⁵⁰ détonnait. Finalement, Actes Sud s'est enthousiasmé pour le projet qui avait une version en anglais et en français ; la maison d'édition les a fait apparaître simultanément sur marché, établissant par la même occasion le statut de Huston comme écrivaine bilingue.¹⁵¹

À la grande joie de Huston, *Plainsong* et *Cantique des plaines* ont marqué un saut qualitatif dans le nombre de lecteurs.¹⁵² Cet épisode aura pour effet de complètement modifier le regard négatif qu'elle portait sur son identité double. Le roman suivant, *La Virevolte*, est essentiellement écrit

¹⁴⁸ *Ibid.* 7 *Les pensées « post- »*. 73 p.

¹⁴⁹ Kroh, Aleksandra. *L'aventure du bilinguisme*. 154 p.

¹⁵⁰ *Ibid.* 156 p.

¹⁵¹ *Ibid.*

¹⁵² *Ibid.*

en anglais, mais avec quelques passages en français, puis dans *Instruments des ténèbres*, Huston décide de jouer carrément avec les deux langues. Il n'est plus question d'écrire dans une seule langue. Huston dit : « Et dans *Instruments des ténèbres* j'ai décidé de jouer sur le bilinguisme plutôt que de le vivre comme un choix ou une tare ou un handicap »¹⁵³. Elle s'émancipe donc de sa perception modelée par le paradigme monolingue, qui comme nous l'avons vu se méfie du bilinguisme, lui donnait l'impression d'être anormale, voir schizophrène. Son roman réunifie ses deux langues, utilise cette « tare » comme une force, et célèbre la complexité de sa personnalité multilingue.

L'exil pour Huston a donc permis d'amorcer une émancipation progressive vis-à-vis différentes facettes de son identité, phénomène que l'on peut suivre tout au long de son œuvre post-monolingue. Qu'il soit question de sa place en tant que femme en littérature ou de son attachement à la langue maternelle comme à sa langue d'accueil, Nancy Huston demeure un exemple probant des possibilités intrinsèques de l'écriture entre les langues.

YOKO TAWADA, UN PLAIDOYER POUR L'ÉTRANGETÉ

Yoko Tawada disait lors d'une entrevue en 2005 pour la University of Nebraska Press : « Enfant, je ne savais même pas qu'il existait d'autres langues ! »¹⁵⁴ Cette déclaration est tout à fait surprenante lorsqu'on sait qu'elle a étudié la littérature russe à l'université de Waseda et qu'elle mène depuis les années 90 une carrière littéraire florissante en langue allemande. Dans l'interview, Tawada justifie cette méconnaissance par le fait d'être née à Tokyo au Japon, c'est-à-dire sur une île essentiellement unilingue : « J'avais l'impression de vivre dans un monde réduit, parce que chaque enfant parle japonais, parce que chaque enfant est japonais. C'est quelque chose de normal au Japon, mais ce n'est pas normal à Berlin, par exemple. »¹⁵⁵

¹⁵³ *Ibid.*

¹⁵⁴ Brandt, Bettina, et Yoko Tawada. *Ein Wort, ein Ort, or How Words Create Places*. 8 p.

« As a child, I did not even know that other languages existed! »

¹⁵⁵ Louisiana Chanel. *Yoko Tawada Interview*.

« I felt living in a small world, because all children talk just Japanese, they are all Japanese. It's normal for Japan, but it's not normal for today in Berlin, for exemple. » (traduction par moi)

Effectivement, il y a peu de diversité au Japon, dans la mesure où la population est constituée à 98 % de Japonais ethniques (2020).¹⁵⁶ La professeure Yasemin Yildiz dit à cet effet que le Japon est connu pour sa volonté d'être une nation homogène, unilingue et monolithique.¹⁵⁷ Inutile de remonter à la politique isolationniste [sakoku] instaurée lors de la période Edo, Yildiz donne des exemples relativement récents, comme l'émergence après 1945 du genre littéraire [Nihonjiron] (littéralement : écrire à propos du Japon) qui sert à manifester combien l'homogénéité de la nation japonaise ou de sa langue est unique.¹⁵⁸ De nombreux faits illustrent combien ce pays est orienté vers ce que Yildiz appelle le paradigme monolingustique, où il y a une véritable conjonction entre langue et nation, un lien indéfectible qui ancre l'individu à ses origines et sa culture.¹⁵⁹

Depuis longtemps, le Japon ne cache pas sa fierté quant à la « pureté » de son peuple, reconnu comme un des plus homogènes au monde d'un point de vue linguistique.¹⁶⁰ Cette uniformité est attribuable à un long travail de valorisation et d'imposition du dialecte de Tokyo sur l'ensemble du territoire nippon ; le ministère de l'éducation fondé en 1871 a décrété l'école obligatoire pour tous, où l'emploi d'autres dialectes était formellement interdit¹⁶¹. Ce système fonctionnait si bien que les langues indigènes telles que l'Ainu ou l'Hokkaido ont frôlé la disparition¹⁶². Après avoir remporté la guerre sino-japonaise (1894-1895), la politique linguistique du Japon impérial s'est intensifiée et a introduit la notion de « langue nationale » [hyôjungo], langue qui devait former et édifier la nation.¹⁶³ Cette idée découle du concept d'État-nation qui a été importé d'Europe par l'influent linguiste japonais Ueda Kazutoshi.¹⁶⁴ Après avoir étudié en France et en Allemagne, Kazutoshi donna une conférence intitulée « Langue nationale et État » [Kokugo to kokka to], dans le but de promouvoir une identité linguistique nationale qui refléterait la modernité et l'unité du pays.¹⁶⁵ L'idée s'est implantée avec succès. On la retrouva au centre des visées

¹⁵⁶ Université Laval. *Japon : situation générale*

¹⁵⁷ Yildiz, Yasemin. *Beyond the Mother Tongue*. 114 p.

¹⁵⁸ *Ibid.* 114 p.

¹⁵⁹ *Ibid.* 2 p.

¹⁶⁰ Université Laval. *Japon: situation générale*.

¹⁶¹ Yildiz, Yasemin. *Beyond the Mother Tongue*. 114 p.

¹⁶² *Ibid.* 114 p.

¹⁶³ Université Laval. *Japon: données historiques sur la langue*.

¹⁶⁴ Université Laval. *Japon: données historiques sur la langue*.

¹⁶⁵ *Ibid.*

colonialistes du Japon, alors que le japonais, présenté comme une langue « divine » au-dessus de toutes les autres, était imposé pour faire des vaincus de fidèles et loyaux sujets¹⁶⁶.

Comme le dit le sociolinguiste Jacques Leclerc : « Ce n'est pas seulement la langue que les Japonais voulaient transmettre, mais ils désiraient aussi supprimer l'identité des peuples vaincus et leur inculquer la leur [...] »¹⁶⁷. On remarquera la formulation « supprimer l'identité », comme quoi langue et culture font partie intégrante de l'être. Tout pays colonialiste a probablement fantasmé la langue comme un logiciel que l'on installe pour formater la personnalité et forcer le sentiment d'appartenance. Cette idée provient du fait que la langue reflète le lien du locuteur à un certain pays, ce qui signifie dans une visée coloniale que lorsqu'on implante la langue ailleurs les frontières du pays s'élargissent.

Ré-envisager les frontières

C'est probablement pourquoi l'autrice Yoko Tawada, qui a grandi dans cet esprit d'homogénéité japonaise, met au centre de son œuvre l'hybridation des cultures, des langues et même des genres. Pour y arriver, elle joue directement avec le matériau de la langue. Tawada ratisse large et dépasse les limites du japonais et de l'allemand, fait apparaître dans ses textes, un peu à la manière de Paul Celan, une quantité d'autres langues et de cette manière son ouvrage fait contrepoids au genre [nihonjiron]. L'autrice propose des récits réflexifs qui remettent en question ou contestent les idées reçues par rapport à l'origine, entre le « là-bas » et le « ici », entre le « eux » et le « nous », cherchant plutôt à adopter une perspective des espaces et de l'histoire du monde « globalisé »¹⁶⁸. Elle réfléchit notamment au sens que l'on donne à « Europe » par exemple. Le traducteur Bernard Banoun soutient qu'elle s'en prend à la dissolution des frontières internes, critiquée comme une illusion menaçante, en adoptant une approche souvent ironique afin de contourner une argumentation ouvertement politique.¹⁶⁹

Dans *Où commence l'Europe*, titre révélateur, Tawada met en scène une Japonaise qui voyage avec le transsibérien vers l'Europe et qui se demande, quel endroit coïncide avec son « arrivée » en Europe. L'Europe ne possède pas les mêmes dimensions ou les mêmes balises dépendamment

¹⁶⁶ *Ibid.*

¹⁶⁷ *Ibid.*

¹⁶⁸ Banoun, Bernard. *Notes sur l'oreiller occidental-oriental de Yoko Tawada.*

¹⁶⁹ *Ibid.*

de la personne à qui l'on s'adresse, ou comme le formule Linda Koiran dans *Jeux de mots et regards croisés entre Occident et Orient*, « selon la perception de l'individu, dont le point de vue dépend de la position géographique ». ¹⁷⁰ Koiran nous dit que Tawada confronte ainsi les frontières définies historiquement et acceptées comme un savoir commun de l'Occident. ¹⁷¹

Un des personnages, une femme russe, affirme à un certain moment : « Oui, l'Europe c'est tout ce qui se trouve derrière les montagnes de l'Oural. » ¹⁷² Plus tard, on peut lire qu'un Français se moque de cette idée en disant que Moscou, qui se trouve derrière l'Oural, n'est pas l'Europe. ¹⁷³

Le but de Tawada est de souligner le fait que les frontières politiques demeurent pour la plupart des constructions immatérielles qui prennent forme dans l'esprit des gens et tiennent à peu de choses surtout lorsqu'on réalise que leur emplacement varie par exemple du point de vue d'un Japonais, d'un Russe ou d'un Français, selon leur passé historique ou selon l'emplacement où il se trouve sur le globe.

C'est-à-dire que personne n'hérite des mêmes notions de géographie. Par exemple, on expliquerait à un Japonais que Pékin se situe à l'ouest, tandis que l'Amérique se trouve à l'est, ce qui est contraire à ce qu'on expliquerait à un Européen. ¹⁷⁴

Tous ces points de vue pourtant se valent et dans *Où commence l'Europe* une perspective élargie est proposée, une perspective hybride, ou encore, comme le soutient Kari van Dijk dans l'essai *Arriving in Eurasia : Yoko Tawada Re-writing Europe*, une « relativisation » ¹⁷⁵. Il y voit « une invitation à repenser l'Europe, à “arriver” à de nouvelles conceptions de ce qu'est ou devrait être l'Europe. » ¹⁷⁶ Il s'agit de penser à une Europe qui comporte des interstices.

Selon le site des Nations Unies, « en 2020, le nombre de migrants dans le monde était d'environ 281 millions de personnes, soit 51 millions de plus qu'en 2010, 128 millions de plus qu'en 1990 et plus de trois fois plus qu'en 1970. » ¹⁷⁷ Linda Koiran croit comme Kari van Dijk que Tawada

¹⁷⁰ Koiran, Linda. *Jeux de mots et de regards croisés entre Orient et Occident*.

¹⁷¹ *Ibid.*

¹⁷² Tawada, Yoko, Susan Bernofsky, et Yumi Selden. *Where Europe Begins*. 86 p.

¹⁷³ *Ibid.* 87 p.

¹⁷⁴ *Ibid.* 85 p.

¹⁷⁵ Bemong, Truwant, et Vermeulen, *Re-Thinking Europe*, 164 p.

¹⁷⁶ Bemong, Truwant, et Vermeulen, 164 p. (traduction par moi)

¹⁷⁷ Nations, « Migrations | Nations Unies ».

créée avec *Où commence l'Europe* cet interstice, un « entre-deux » qui correspond à cette nouvelle réalité façonnée par « l'influence essentielle qu'exercent les migrations massives actuelles sur les sociétés, leurs cultures et les configurations possibles des relations humaines en Occident »¹⁷⁸.

Tawada offrirait donc un plaidoyer poétique qui permet à elle, mais aussi à ses lecteurs, d'envisager un futur au-delà des divisions organisées par le nationalisme, en mettant en scène les contradictions qui naissent d'une confrontation des points de vue entre l'orient et l'occident.

Les langues : frontière intérieure

Puisque les langues sont à la base de la fondation des États-nations qui constituent l'Europe, c'est également par les langues que la réorganisation de l'Europe doit s'opérer. Pascal Casanova dit dans *La République mondiale des lettres* que :

À travers son lien constitutif avec la langue – toujours nationale puisque nécessairement « nationalisée », c'est-à-dire appropriée par les instances nationales comme symbole d'identité —, le patrimoine littéraire est lié aux instances nationales. La langue étant à la fois affaire d'État (langue nationale, donc objet politique) et « matériau » littéraire, la concentration de ressources littéraires se produit nécessairement, au moins dans la phase de fondation, dans la clôture nationale : langue et littérature ont été utilisées l'une et l'autre comme fondement de la « raison politique », l'une contribuant à ennoblir l'autre.

Or à l'ère moderne, le champ littéraire offre une visibilité toujours plus large aux œuvres post-monolingues. La traductologue Sandra Vlasta note qu'il y a eu en Allemagne vers 1980 une production littéraire beaucoup plus importante de la part d'écrivains migrants et que du côté de l'Autriche, un phénomène similaire est à observer, bien que seulement à partir de 1990.¹⁷⁹ En France, on peut observer à partir de 1983 un phénomène littéraire particulier portant le nom de « littérature beure » et qui se caractérise par la publication de nombreux textes écrits par des enfants d'immigrés d'origine magrébine, majoritairement d'Algérie.¹⁸⁰ Au Québec, l'écriture

¹⁷⁸ Koiran, Linda. *Jeux de mots et de regards croisés entre Orient et Occident*.

¹⁷⁹ Vlasta, Sandra. *Littérature migrante en Autriche*.

¹⁸⁰ Albert, Chritiane. 2. *Émergence des littératures de l'immigration à partir des années 1980*. 47 p.

post-monolingue, qui n'apparaissait que de façon sporadique, devient à partir de 1980 beaucoup plus fréquente, au point de légitimer le statut de courant littéraire.¹⁸¹

Les voix de ces différents auteurs viennent chambouler le système qui tend à faire correspondre identité nationale, langue maternelle et littérature. La migration introduit sur un espace donné une quantité de nouvelles langues. Elles bouleversent forcément l'unité que cherche à maintenir l'État-nation.

À cet effet, Paul-Louis Thomas professeur à la Sorbonne, souligne que « les politiques linguistiques actuelles visent à faire coïncider de force frontières linguistiques et frontières politiques »¹⁸², mais c'est ignorer la porosité et la mouvance des frontières linguistiques.

Tawada s'interroge sur l'efficacité de cette approche et élabore une philosophie de l'hybridité culturelle en exploitant notamment la symbolique de l'eau :

Quand j'étais petite, je n'ai jamais cru que l'eau étrangère existait, car j'avais toujours imaginé que le globe terrestre était une sphère d'eau sur laquelle nageaient toutes sortes de petites et grandes îles. [...] La frontière qui entourait l'île était également faite d'eau qui battait sans cesse le rivage en vagues. Comment peut-on dire où commence le lieu de l'eau étrangère quand la frontière elle-même est faite d'eau ?¹⁸³

En mettant en scène dans *Où commence l'Europe* une Japonaise qui traverse la Sibérie, elle la présente un peu comme cette eau étrangère, mouvante, impossible à fixer, cette eau étrangère qui se mélange avec de l'eau européenne, s'euro péanise en approchant de sa destination.

Koiran dit que le personnage traverse les eaux et est traversée par l'eau qu'elle boit, exprimant le fait que « l'Europe commence dans l'espace de son corps qui est en échange permanent avec l'espace dans lequel il vit. »¹⁸⁴

Cette « osmose entre l'espace de la vie et l'espace du corps »¹⁸⁵ entraîne une transformation. Pour pointer l'ampleur de cette transformation, Tawada la fait aboutir à une naissance, ou,

¹⁸¹ Piccione, Marie-Lyne, Marc Arino et al. 1985-2005.

¹⁸² Thomas, Paul-Louis. *Frontières linguistiques, frontières politiques*.

¹⁸³ Tawada, Yoko, Susan Bernofsky, et Yumi Selden. *Where Europe Begins*. 77 p.

¹⁸⁴ Koiran, Linda. *Jeux de mots et de regards croisés entre Orient et Occident*.

¹⁸⁵ *Ibid.*

comme on a pu le voir dans le premier chapitre de ce mémoire, à une « re-naissance » de l'individu, fruit d'une nouvelle filiation :

J'ai vu un étang au milieu de la station et j'ai découvert que j'avais une soif insupportable. Lorsque j'ai bu l'eau de l'étang, mon ventre a commencé à me faire mal et je me suis immédiatement allongé sur le sol. L'eau que j'avais bue grandissait et grandissait dans mon ventre et bientôt elle était devenue une énorme sphère d'eau avec les noms de milliers de villes écrits dessus. C'est parmi elles que je l'ai trouvée. Mais déjà la sphère commençait à tourner et les noms coulaient ensemble, devenant complètement illisibles. [...]

Au sommet de cette tour trônait l'Oiseau de feu, qui crachait des lettres enflammées : M, O, S, K, V, A, puis ces lettres se transformèrent : M devint une mère et me donna naissance dans mon ventre.¹⁸⁶

L'eau qu'elle boit dans cet étang moscovite pénètre sa chair et la féconde. Pour Koiran, cette eau représente l'expérience de l'étranger.¹⁸⁷ Il devient constitutif de son être et la métaphore de la renaissance réclame que l'on reconnaisse sa légitimité. La mise au monde d'un nouvel être revendique le fait qu'elle ne sera plus jamais la même. Bien que la naissance ait lieu en elle-même, donc à l'insu de tous, c'est un appel à voir au-delà de son visage aux traits japonais ou de sa langue maternelle qui la renvoient directement à ses origines. Ce souhait s'inscrit dans un multilinguisme critique qui, selon Yasemin Yildiz, contribuerait à ouvrir de « nouvelles voies affectives » par le biais de pratiques linguistiques non liées à provenance et à l'identité ethnique.¹⁸⁸

Tawada décrit dans une entrevue avec Bettina Brandt le rôle substantiel des langues :

Les mots dans une langue étrangère sont, pour moi, d'une manière particulière, des mots que je consomme. Ces mots sont en dehors de mon corps et je les mange, je les mange consciemment. Je peux les mettre dans ma bouche et ils entrent alors dans mon corps [...]

Mais ces mots étrangers peuvent aussi se transformer lentement et devenir de la viande, puis, finalement, ils peuvent devenir ma chair.¹⁸⁹

¹⁸⁶ Tawada, Yoko, Susan Bernofsky, et Yumi Selden. *Where Europe Begins*. 89 p.

¹⁸⁷ Koiran, Linda. *Jeux de mots et de regards croisés entre Orient et Occident*.

¹⁸⁸ Yildiz, Yasemin. *Beyond the Mother Tongue*. 29 p.

¹⁸⁹ Brandt, Bettina, et Yoko Tawada. *Ein Wort, ein Ort, or How Words Create Places*. 6 p.

Le fait de parler une langue, donc de mettre des mots dans sa bouche, est aussi nourricier que le fait de manger. Les mots étrangers, russes dans ce cas-ci, viennent s'accrocher à la mémoire pour faire partie finalement de la chair, du corps. Ils se mélangent à la chair japonaise sans distinction claire.

De la même façon, le titre *Où commence l'Europe* remet en question non seulement les frontières politiques, mais aussi les frontières intérieures, celles qui déterminent le lien établi entre une personne et un pays ou une langue. À quel moment une personne n'est plus un étranger par exemple. Est-ce même envisageable ?

Comme on a pu le voir plus tôt, Tawada propose de sortir des pôles étranger-natif et d'envisager plutôt l'identité comme quelque chose qui demeure en perpétuelle interaction avec son environnement :

Je voulais toujours que ce soit le Je qui soit au centre, mais ce Je est un Je qui est comme de l'eau. Pas un Je solide, pas d'identité, mais un corps mobile, fluide, qui n'a pas de forme ; qui est au centre et qui en accueillant le monde se transforme.¹⁹⁰

Paradigme du genre

En fait, Tawada revendique la possibilité d'une identité qui peut naviguer entre ou au-delà des différents pôles établis par la société et qui sont par ailleurs construits et renforcés par le langage. L'usage de la langue est intimement lié à la construction de l'identité.¹⁹¹ De façon parfois imperceptible, la langue maternelle influence notre rapport au monde et le développement de notre personnalité. Depuis 1960, la sociolinguistique s'intéresse activement au fait que le langage est un puissant outil de socialisation qui organise la société. Pierre Bourdieu disait à cet effet : « [qu'il] faut examiner la part qui revient aux mots dans la construction des choses sociales [...] »¹⁹², car son efficacité proprement symbolique de construction de la réalité est parfaitement fondée.¹⁹³

Si on se penche sur le japonais, Kittredge Cherry dans *Womanswords* relève par exemple une corrélation entre les mots japonais et le fait que les femmes occupent un rang inférieur dans la

¹⁹⁰ Tawada, Yoko. *Überseetzungen*, 57 p.

¹⁹¹ Peirce, Bonny Norton. *Social Identity, Investment, and Language Learning*.

¹⁹² Bourdieu, Pierre. *Ce que parler veut dire*, 99 p.

¹⁹³ *Ibid.*

société nipponne¹⁹⁴. Cette infériorité s'est cristallisée dans la langue ; le discours des femmes japonaises diffère par leur vocabulaire, leur intonation et l'emploi plus fréquent de formules de politesse.¹⁹⁵

Karen Kelsky qui s'intéresse à l'émancipation des femmes japonaises par le biais de l'apprentissage de nouvelles langues, explique dans *Women on the Verge* qu'il y a au Japon entre 1980 et 1990 une vague d'émigration composée majoritairement de femmes de la classe moyenne. Elles cherchaient alors une existence différente, en dehors des rôles habituels, et une alliance avec l'Ouest leur semblait un bon moyen de résister à la hiérarchie sociale et à la division traditionnelle des sexes¹⁹⁶. Tawada, qui s'est installée en 1982 à Hambourg, fait justement partie de cette vague d'immigration dont parle Kelsky.

Le langage joue dans ce phénomène un rôle crucial. Le multilinguisme permet à ces femmes d'investir le marché du travail en tant qu'interprète, traductrice ou agente de relations dans différentes sphères commerciales, médiatiques ou culturelles du Japon avec le monde extérieur¹⁹⁷. Il s'agit à l'époque d'une véritable révolution, puisque la femme pouvait enfin exercer un travail valorisant, mais surtout gagner une autonomie financière, ce qui la rendait indépendante des hommes, du mariage ou du fait d'avoir des enfants.

Tawada en fait justement un élément clé de la nouvelle *Das Bad*, où est présentée l'histoire d'une interprète japonaise qui travaille pour une firme allemande :

Lorsqu'à la fin de ma phrase, j'ai relevé la tête, j'ai croisé le regard perçant d'un Japonais aux montures de lunettes dorées. Une interprète est comme une prostituée, qui s'est vendue aux troupes ennemies ; elle est détestée par les hommes de sa nation. Apparemment, ils pensent que les mots allemands qui se déversent dans mes oreilles sont une sorte de sperme. ¹⁹⁸

¹⁹⁴ Kittredge, Cherry. *What Japanese Words say about Women*, 10 p.

¹⁹⁵ *Ibid.*

¹⁹⁶ Kelsky, Karen. *Women on the Verge*, 100 p.

¹⁹⁷ *Ibid.* 3 p.

¹⁹⁸ Tawada, Yōko, et Peter Pörtner. *Das Bad*. 15-16 p.

«Als ich am Ende des Satzes den Kopf wieder hob, traf mich aus einer Goldrandbrille der scharfe Blick eines Japaners. Eine Dolmetscherin ist wie eine Prostituierte, die sich an Besatzungssoldaten verkauft; von den einheimischen Männern wird sie gehaßt. Offenbar glauben sie, daß die deutschen worte, die sich in meine Ohren ergießen, eine Art Sperma seien.» (traduction de moi)

Le choix de Tawada de comparer la traductrice à une « prostituée » est fort de sens, puisque ce mot a toujours été pourvu d'une connotation péjorative, où est sous-entendue une perte d'intégrité, dans le but de discréditer ce métier¹⁹⁹. En utilisant ce terme, elle met à nu ces mécanismes de domination masculine. Puisque l'interprète fait fi de l'attitude méprisante des hommes d'affaires japonais, pour plutôt se moquer d'eux, elle participe à la déstigmatisation de son métier et met l'accent sur le fait qu'il s'agit d'un choix personnel, lui donnant accès à différentes formes d'indépendance. Elle n'a pas à adopter une attitude passive et laisser passer l'occasion d'améliorer son sort au nom de quelque honneur. Le personnage lance : « Le proverbe dit qu'il n'y a pas de rencontres fortuites. Pourtant, c'est à nous de faire quelque chose de nos rencontres. »²⁰⁰

Comme on a pu le voir plus tôt avec Karen Kelsky, les langues sont des portes ouvertes sur des systèmes alternatifs de pensée et de valeurs.²⁰¹ Dans l'œuvre de Yoko Tawada, il semble justement qu'apprendre de nouveaux idiomes participe à un éveil par rapport aux fameux mécanismes d'organisation sociale qui truffent les langues. On peut reprendre l'exemple des pronoms personnels japonais. Dans la nouvelle *Das Bad*, le personnage principal décrit depuis sa seconde langue, l'allemand, comment le *je* japonais se modifie au fur et à mesure que les années passent. La transition, en particulier pour son caractère obligatoire, inévitable et forcé, bouleverse profondément le personnage.

Jusqu'à mon entrée à l'école primaire, je n'avais jamais parlé de moi que par mon propre nom. Cela n'a rien d'inhabituel au Japon. Puis, à l'école primaire, les enseignants disaient aux filles et aux garçons qu'il fallait s'appeler soi-même « je ».

[...] Mais dans les situations où je ne pouvais plus éviter le mot « je », j'ai commencé à bégayer. Le moi se brisait en morceaux avec de grandes distances entre eux.²⁰²

¹⁹⁹ Bard, Christine. *Le féminisme est pour l'abolition de la prostitution*.

²⁰⁰ Tawada, Yōko, et Peter Pörtner. *Das Bad*. 16 p.

«Das Sprichwort sagt, es gibt keine Zufälligen Begegnungen. Dennoch liegt es an uns, aus unsere Begegnungen etwas zu machen.» (traduction de moi)

²⁰¹ *Ibid.* 100 p.

²⁰² *Ibid.* 22 p. «Bis ich in die Grundschule eintrat, hatte ich von mir selbst immer nur mit meinem eigenen Namen gesprochen. Das ist in Japan nichts Ungewöhnliches. In der Grundschule sagten die Lehrer den Mädchen und Jungen, dass man sich selbst Ich nennt. [...] In Situationen, in denen ich das Wort Ich aber nicht mehr vermeiden konnte, began ich zu stottern. Das Ich zerbrach mir in Teile mit grossen Abständen dazwischen.» (traduction par moi)

Le *je* japonais, nous dit Tawada, revient à parler de soi comme d'une troisième personne qui s'adapte au milieu dans lequel elle interagit²⁰³. Le personnage vit une espèce de morcellement de soi le fait de devoir quitter son nom propre, c'est-à-dire un nom neutre, pour un *je* porteur d'une charge symbolique, classé et divisé selon le contexte social, le genre ou encore l'âge du locuteur.²⁰⁴ L'adaptation à ce système se fait au prix d'une atteinte à son identité.

En s'approchant de l'âge adulte, le personnage de *Das Bad* est forcé de s'adapter aux normes, où la représentation des genres est binaire et où chaque pronom personnel force une prise de position. Pourtant son [gefühltes Geschlecht] (genre qu'elle éprouve) n'est pas aussi clairement défini, puisqu'elle ne se sent appartenir ni à l'un ni à l'autre.²⁰⁵ Son identité est beaucoup plus floue. Ce sentiment n'est pas sans rappeler l'émergence toujours plus accrue depuis quelques décennies de personnes exprimant une énonciation identitaire non-binaire qui dépasse le cadre rigide « homme-femme ».²⁰⁶ De plus en plus, les conceptions traditionnelles de l'expression du genre sont bouleversées et laissent de la place à une pluralité de réalités subjectives :

[...] ni (exclusivement) homme, ni (exclusivement) femme. Ces énonciations peuvent se situer sur un continuum entre masculin et féminin — de temps en temps homme, de temps en temps femme (genderfluid), homme et femme (bigenre), ou encore tendant vers le neutre (demi-boy/demi-girl) — ou en-dehors du genre (agenre, xénogenre, etc.).²⁰⁷

C'est pourquoi, dans le cas de Tawada, l'exil dans une autre langue peut alors constituer un soulagement. L'allemand n'offre qu'un seul Je, c'est-à-dire [ich], un pronom unisexe et égalitaire ; un haut cadre de chez Siemens emploi le même [ich] que l'étudiante au baccalauréat ou que le retraité qui se balade au parc. Le mot est léger et vide²⁰⁸, dit-elle dans *Überseetzungen*, ce qui signifie qu'il est possible de le charger de sa propre subjectivité.

Kelsky affirme que :

²⁰³ Goethe Institut Toronto. *Yoko Tawada Interview*.

²⁰⁴ *Ibid.*

²⁰⁵ Slaymaker, Douglas. *Yoko Tawada: Voices from Everywhere*. 81 p.

²⁰⁶ Poirier, Fanny. *Applications binaires des savoirs et réalités plurielles*.

²⁰⁷ *Ibid.*

²⁰⁸ Tawada, Yoko. *Überseetzungen*, 57 p.

Les discours féminins sur l'internationalisme préconisent l'absorption de l'Occident dans le moi féminin, ce qui donne lieu à un « nouveau moi » (atarashii jibun) qui représente un détachement de la subjectivité féminine de l'État-nation japonais. La subjectivité est ainsi identifiée comme un site où l'appartenance à la nation et au genre est potentiellement reconfigurée de manière nouvelle par un processus de détachement.²⁰⁹

C'est précisément ce qu'expose Tawada dans ces œuvres, en créant un univers poétique capable d'exprimer cette arrivée vers un « nouveau soi » qui négocie un espace entre l'origine et la nouvelle filiation et qui investit par la même occasion une zone flottant entre les pôles conventionnels du genre. Comme on a pu le voir, il ne s'agit pas de faire une substitution d'une culture pour une autre, mais de mettre de l'avant la possibilité d'envisager l'hybridation, d'offrir des spectres de l'identité plus nuancés, et ce, sur tous les plans possibles. Le philosophe transsexuel, Paul B. Preciado, va même plus loin et dit : « Il n'y a pas de langue naturelle unique, comme il n'y a pas un genre ou une sexualité naturels et uniques. Nous pouvons apprendre toujours d'autres langues, comme nous pouvons toujours apprendre des nouveaux genres ou des nouvelles sexualités. »²¹⁰

Tawada, dont la question du genre est un véritable cheval de bataille, met ainsi à nu les mécanismes de la langue qui entraîne des catégorisations rigides pour finalement proposer des alternatives, pour revendiquer une perspective autre, un « entre-deux » qui se matérialise dans son emploi de l'allemand pour répondre aux besoins identitaires actuels. Tawada présente de nouveaux paramètres qui demandent de réfléchir aux individus individuellement.

Jusqu'à présent, on a pu observer le rôle de la création littéraire post-monolingue en survolant le travail des autrices Nancy Huston et Yoko Tawada, où il semble sans contredit que travailler avec une langue seconde mène à une émancipation identitaire, autant sur un plan personnel que par rapport à l'univers littéraire, soit par rapport à la littérature nationale, et donc sur un plan politique et culturel. Qu'il soit question de surmonter la tradition andocentrique de la littérature pour s'y inscrire en tant que femme ou de proposer par le biais d'une poétique de l'hybridité un

²⁰⁹ Kelsky. *Women on the Verge*, 121 p. «Women's narratives of internationalism advocate the absorption of the West into the female self, yielding a "new self" (atarashii jibun) that represents a detachment of women's subjectivity from the Japanese nation-state. Subjectivity is thus identified as a site where belonging to nation and gender are potentially reconfigured in new ways through a process of detachment.» (traduction de moi)

²¹⁰ Preciado, Paul B. *L'assemblée des traducteurs*.

spectre plus large d'identité culturelle ou d'identité de genre, on réalise que l'écriture post-monolingue offre différentes avenues d'émancipation.

Maintenant, pour confronter ces conclusions, j'aimerais introduire la partie création de mon mémoire, cette fois axée sur la pratique, où j'ai eu l'occasion de me prendre pour sujet d'étude durant la rédaction de quatre courtes nouvelles en allemand. J'ai choisi de donner à mon mémoire une forme de type « recherche-crédation » parce que, comme le professeur Louis Claude Paquin de l'école des médias à l'UQAM, je suis persuadée que « l'activité artistique produit des connaissances au même titre que la recherche universitaire. »²¹¹

Ici, la création m'engage dans une introspection rétroactive orientée vers la question « est-ce que la création littéraire post-monolingue permettrait une émancipation identitaire ? » La pratique ici n'est pas purement esthétique, puisqu'il s'agit d'un pendant expérimental de la partie théorique, afin de mettre à l'épreuve les hypothèses théoriques.

Effectivement, comme l'explique Louis-Claude Paquin, la recherche-crédation vise à dépasser la simple création d'une œuvre pour étudier ce qu'elle renferme sur un plan personnel, c'est-à-dire d'un point de vue réflexif, ce qui s'avère particulièrement pertinent dans le cadre de ce mémoire :

[...] sur le plan personnel, cet exercice, lorsqu'effectué sérieusement et honnêtement, par la distanciation réflexive par rapport à l'agir du faire œuvre, constitue un révélateur qui, d'une part, permet au chercheur-crédateur de comprendre son parcours et de donner sens à sa pratique et qui, d'autre part, participe de la construction identitaire, ramenant la question existentielle du « qui suis-je ? » [...].²¹²

Le cheminement est ainsi tout aussi révélateur que les textes ou les sujets qu'ils renferment.

J'ai donc inscrit mes observations et mes conclusions dans un dernier chapitre, *Retour sur mon expérience*, où je confronte mes attentes avec la réalité, où je réfléchis au contexte dans lequel j'ai écrit mes quatre nouvelles et où je questionne mon rapport à la langue allemande.

²¹¹ Paquin, Louis-Claude. *Méthodologie de la recherche-crédation*.

²¹² *Ibid.*

Tout au long de cette expérience, je suis restée attentive aux effets que provoquait chez moi, en tant que francophone, le fait d'écrire en allemand. Entre la sensation d'impunité, de pouvoir tout dire, et le sentiment d'être bloquée, de manquer de vocabulaire, j'ai voulu rapporter toutes les nuances de cette expérience. C'est pourquoi j'ai même puisé dans le passé pour tracer le parcours qui m'avait menée jusqu'à l'allemand, m'amenant à envisager également mon rapport à ma langue maternelle, le français, mais aussi à l'anglais, cette langue toujours omniprésente dans ma vie de Nord-Américaine.

Mais, avant d'approfondir sur la façon dont ma relation avec les langues s'est réorganisée, voici quatre nouvelles en allemand.

CRÉATION LITTÉRAIRE

J'apprends l'allemand

Ich bin Selena. Ich komme aus Kanada. Ich spreche Französisch.

Das Lehrbuch konzentriert sich am Anfang auf die Vorstellung der eigenen Person – die Nationalität, das Alter, die Hauptbeschäftigung. Stück für Stück fängt man an, über das Essen und die Hobbys zu sprechen. Caroline spielte gern Tennis und besaß die CD-Sammlung von Celine Dion. Kevin aß morgens Toast mit Erdnusscreme.

Die kleinsten Sätze erfordern die ganze Energie der Schüler. Deshalb erweist sich: „Ich bin müde“, als sein Lieblingssatz. Es scheint mir, dass niemand fit bleibt, wenn man Deutsch lernt. Die Lehrpersonen versuchten damals noch uns zu schonen, denn sie warteten so lange wie möglich, um uns komplizierte Grammatikregeln zu erklären. Dann waren wir in ein Räderwerk der Deutschkenntnisse geraten, in dem jeder Zahn der Grammatik unser Gehirn zerquetschte. „Welcher Kasus ist bei den Wörtern im Spiel? Ich lade er ein? Ich lade ihn ein? Moment, ist das Verb wirklich trennbar? Ich einlade ihm? Und wo? Wo lade ich ihn ein? Moment, wohin? Oder Woher?“

Die erste echte Überraschung trat ein, als wir entdeckten, dass die Wörter ein neues Geschlecht besaßen. Aus Gewohnheit im Französischen denken wir nicht mehr an das getrenntgeschlechtliche Leben der Dinge. Es war ein altes Nachtgespenst, das man leicht ignorieren konnte.

Le soleil/Die Sonne. Meine männliche Sonne spielte plötzlich auf Deutsch die Lolita. Ich habe früher nie wirklich an ihre Männlichkeit gedacht. In diesem Moment dagegen ergriff ich eine Partei, als ich das Brennen seines frisch rasierten Halses auf meiner Haut spürte.

Die Sonne, die vielleicht rund wie der Bauch einer schwangeren Frau ist, wird jedoch nie Kinder gebären, denn für mich wird sie immer zu heiß und tödlich sein. Unfruchtbar wie eine dicke Kugel aus Lava-Spermizid.

Manche würden sagen, dass der Mond, der dagegen fast einen echten Menstruationszyklus hat und bei Vollmond die Sensibelsten verrückt macht, definitiv weiblicher ist als die Sonne. Auf

Deutsch versteckt „la lune“ jedoch ihre üppige Brust unter einem dicken Hemd und zeichnet einen Schnurrbart auf ihre Lippe.

Diese Vorstellung drängte sich mir auf. In der Tat haben die Wörter viel Glück : Sie sammeln Identitäten und Gesichter, bewirken eine Metamorphose zwischen den Sprachen, was sie fast ungeschlechtlich macht.

Doch zu dieser Zeit dachte man nicht daran. Wir lernten eher das, was maskulin war, wird feminin und umgekehrt. Nach der Überraschung folgte die Enttäuschung. „Das bedeutet, dass wir das Geschlecht von Wörtern wieder neu lernen müssen?!“, sagte Fred, den die Nachricht natürlich ermüdet hatte. In den nächsten Tagen gingen wir Wortlisten durch und schrieben, ob es sich um ein Maskulinum, ein Femininum oder ein Neutrum handelte. Der/Die/Das. „Moment, was?!? Es gibt drei Artikel?“

„Das“ und das Prinzip eines neutralen Artikels haben mir besonders gefallen. Das Buch, das Zeugnis, das Baby. Was ist neutraler als ein Baby, das in seinen Decken und mit seinem kleinen Mützchen wie alle anderen Babys aussieht?

Das Auto, das Publikum, das Kino. „Das“ für sächliche Wörter. Ich fragte mich, warum wir kein „Das“ auf Französisch haben. Ich liebte die Idee so sehr, vielleicht zu sehr, dass ich für alle Gegenstände, Möbel oder Schulsachen, „das“ sagte. Tatsächlich sagte ich außerhalb von Menschen fast immer „das“. „Das“ thronte in meinem Kopf; darum ist nichts wirklich weiblich oder männlich. Es wäre logischer, einen Tisch neutral zu betrachten, wiederholte ich mir leise. „Das Tisch“. Fünf Jahre später mache ich wegen dieses Glaubens immer noch Fehler. Das Computer, das Pflanze, das Straße.

Sehr früh entdeckte ich auch „das Mädchen“. Die Lehrerin erklärte, dass „-chen“ eine Endung für „klein“ sei, wie in „Häuschen“ oder „Hündchen“. Mit dieser Endung wird das Wort automatisch neutral.

„Frau Starke, warum schreibt man ‚der Junge‘ und nicht ‚das Jungchen‘? Niemand sagt Jungchen, oder?“

Pierre-Alexis erklärte die Situation für unfair, dass der Junge bereits weiß, dass er zu einem männlichen Wesen gehört, aber das Mädchen sich entwickeln muss, bis es sich in eine Frau verwandelt. Diese Beobachtung ist mir auch durch die Jahre gefolgt.

Am Anfang meiner Reise in Deutschland las ich, dass die Mädchen und zukünftige Frauen zwangsläufig diesen Unterschied und diese Verbindung zur Kleinheit verinnerlichen müssen. Die als Übersetzerin arbeitende Autorin des Buches, Barbara Johnson, fühlte sich von dem Status des Mädchens immer gestört. Er muss eine Rolle in der Sozialisierung, dem Selbstbewusstsein und der Selbstdarstellung spielen. Das Mädchen, eine unbestimmte Entität. Weiß der komische Schmetterling, dass er noch keine Flügel hat?

Schließlich scheint es vielleicht schlimmer, als es tatsächlich ist. Vielleicht finden die Deutschen die Hypersexualisierung, mit der sich die armen Frauen ihr ganzes Leben auseinandersetzen müssen, so schlimm, dass sie sie während der Kindheit in Ruhe lassen. Als Gegenleistung müssen sich die Jungen so früh wie möglich mit den Schwierigkeiten der toxischen Männlichkeit konfrontiert sehen.

Keine Sprache ist perfekt.

In der Klasse hat mich die Lehrerin gefragt, was ich beruflich machen möchte. Wir lernten die Berufe. „Ich weiß noch nicht. Vielleicht Schauspielerin?“ Seit vier Jahren sparte ich Geld, um so schnell wie möglich in den Vorruhestand zu gehen. Meine schlecht bezahlte Arbeit als Kellnerin verlängerte mein Projekt, das nicht wirklich mein Projekt war. Ich hatte kein echtes Ziel, aber es war nicht mein Traum, als ich ehrlich antwortete, Bier bis 3:00 Uhr morgens zu servieren. „Ja, ich möchte eine Schauspielerin werden.“

Zu meinem Papa oder meinem Bruder hätte ich nie sagen können, dass ich Schauspielerin werden möchte oder dass ihre Konversation beim Abendessen über die Zukunft der kolonialistischen Firma La Baie D'Hudson in Québec mir schwer im Magen lag.

Oft hatte ich das Gefühl, nicht ehrlich zu sein oder dass das, was ich von meiner Meinung erkennen ließ, immer ein bisschen daneben lag. Ich habe nie wirklich darüber nachgedacht, weil es ein Reflex war. Ich wusste innerlich, dass mein Leben einfacher würde, wenn ich meine Sätze blank polierte, wenn ich das sagte, was die Leute hören wollten.

Lügen, meine Meinung verzerrt wiedergeben, Interesse mimen, sich dumm stellen. Die Verfahren und Methoden sind zahlreich und existieren, um Zeit zu gewinnen, um Konflikte zu vermeiden oder einfach, um den anderen zu gefallen.

Zum Beispiel habe ich immer hinsichtlich meines Orgasmus gelogen. So einfach ist das.

Es ist so viel einfacher. Durch Lügen konnte ich meinem Partner nicht nur ersparen, die Gebrauchsanweisung meiner Mechanik zu lesen, sondern auch sein Selbstvertrauen stärken.

Sie hätten auf meinen Bauch geniest, ich hätte genauso viel Lust ausgedrückt. „Ahhhh!“ Ein Seufzer, dann zog ich meine Vagina zusammen – ein unwiderlegbarer Beweis. Das Ergebnis meines Spielchens war immer positiv. Schließlich legten sie ihre Köpfe auf das Kissen, streichelten meinen Schoß und schlossen die Augen. Eine stille Komplizenschaft herrschte zwischen uns. Sanfte Illusion, wir verstanden einander.

Am Ende hat niemand wirklich die Wahrheit gesucht. Ich werfe das niemandem vor. Ich war stumm und die Kultur erhält diese Utopie aufrecht. Ich wollte ebenfalls glauben, dass mein Körper so gebaut war, dass ich durch eine Penetration kommen konnte. Meine Anatomie lässt mich glauben, dass ein Penis und eine Vagina füreinander bestimmt sind, dass sie sich ergänzen. Ich bin eine Scheide, die auf ihr Schwert wartet, nicht wahr?

Ich hielt es für wahr, sogar logisch, wenn die Hauptfiguren in Filmen, immer eine Frau und ein Mann, zum ersten Mal miteinander schlafen und gleichzeitig einen Orgasmus erreichen. „Das will ich auch“, dachte ich im Kino. Diese Symbiose, die ich überall finde, zwischen den attraktivsten Schauspielern.

In dem Augenblick, als Demi Moore berührt wird, gerät sie in Ekstase, als ob sie MDMA geschnupft hätte. Der Mund ist geöffnet, der Kopf nach hinten gekippt. Patrick Swayze fährt Demi Moors Motor mit vollen Touren. „RRRRRRRR“.

Ein Schiff segelt mit Höchstgeschwindigkeit. Eine Großaufnahme der Hand Kate Blanchetts, die sich vor Lust wie ein Scheibenwischer bewegt. Ihre Liebe ist so heiß, dass sie wie zwei Dampfmaschinen zittern und schwitzen.

In *Top Gun* beugt sich Tom Cruise über Kelly McGillis. *Ready to take off*. Dann fliegen sie in die Nacht, die Finger gespreizt.

Jedes Mal sieht es so aus, als ob sie sich im Bett vergnügen, dass alles einfach ist. Kein Wort wird gesprochen, weil sie wissen, was der andere wünscht. Es tut nie weh. Niemand stinkt. Das Tempo stimmt.

Die Hände der Schauspielerinnen bleiben immer auf dem Rücken ihres Partners, was bedeutet, dass sie keine andere Erregung brauchen. Die Brüste, die Klitoris oder der Anus werden zur Seite geschoben.

Inzwischen belegen mehrere Untersuchungen, dass all diese Körperteile eine Schlüsselrolle bei der weiblichen Lust spielen. Eine alte Studie der Universität Chicago weist darauf hin, dass nur ein Drittel der Frauen bei der Penetration zum Orgasmus kommt. Nur jede dritte Frau.

Die Menschheit hat die Nachricht nie erhalten, und viele Frauen suchen immer weiter nach ihrem G-Punkt. Man redet so viel über Sex. Redet man wirklich über Sex? Wegen all der Tabus, der Angst davor, nicht normal zu sein, und all der Dinge, die wir nicht entschärfen können, frage ich mich, wann unsere Kommunikationsfähigkeiten so jämmerlich gescheitert sind.

Internet, Fernsehen, Werbung sind so viele Plattformen, auf denen Sex eine Hauptrolle spielt. Aber die Rede bleibt darüber immer dieselbe in einem solchen Maße, dass ich dachte, dass ich nicht normal war. Warum Kate Blanchett und nicht ich? Mein gutes Funktionieren sollte kaputt sein. Welche gute Seele sollte meine Funktionsstörung reparieren?

Das Problem musste natürlich aus mir kommen. Der Gedanke, Alternativen aufzuzeigen, war mir nie in den Sinn gekommen.

Ich litt heimlich an einem heftigen Schwanz-Paradigma. Ein dumpfer Schmerz. Ich war blind. Ich konnte die Mechanismen nicht wirklich sehen. Ich hatte nur das innere Gefühl, dass der Penis auf der Sexbühne seine Oper sang, während die Klitoris die Ton-Technikerin spielte, und wenn man seine Rolle so gut kennt, hebt man den Blick nicht mehr von der Schalttafel. *The show must go on.*

Wie viel sind wir in dieser Situation? Ich erinnere mich an meine Mitbewohnerin, die laut schrie. Ein Hilferuf? Wusste sie, warum sie schrie? Schrie sie während der Selbstbefriedigung? Vielleicht spukte der Geist eines alten Pornofilms in jedem Sexualverkehr.

Als ich meine erste Erfahrung mit einer Frau hatte, die wie ich ahnungslos war, konnten die alten Techniken der Simulation uns nicht betrügen. Wir mussten uns die Zeit nehmen und reden, was sehr ungewohnt und einschüchternd war. Niemand hatte uns gezeigt, wie wir über unser Verlangen und unsere Wünsche sprechen sollten. Wir beobachteten die Regeln und Figuren in diesem komplizierten Gesellschaftsspiel, ohne einen Zug zu machen. „Bin ich jetzt dran?“ Es war schwierig, zu schummeln.

Das Paradigma verschont jedoch auch nicht die Männer. Es herrscht die Angst vor einem vorzeitigen Samenerguss, vor der Größe und Steifheit des männlichen Glieds, um nur einige Nachteile zu nennen.

Ich habe die Angst in ihren Augen erkannt. Versteinert vor Verlegenheit wussten sie nicht mehr, was sie tun sollten. Nichts konnte sie beruhigen, dann füllte sich das ganze Zimmer mit Demütigung.

Wann fand der Umsturz statt? Das Datum findet sich nicht im Kalender. Wir sprechen hier von einem langen Prozess. Komischerweise fällt er bei mit dem Erlernen der deutschen Sprache zusammen. Manchmal kommen alte Gewohnheiten wieder zum Vorschein, aber meistens löst eine ehrliche Kommunikation die giftigen Klischees auf, die eine Beziehung ungenießbar machen.

Also, habe ich wieder gelernt, mich ehrlich auszudrücken, ehrlich wie ein Kind. Auf Deutsch fehlt mir nicht nur die Zeit, sondern auch die Kenntnis der Sprache, um heuchlerische Nuancen vorzubereiten. Ich liebe oder ich hasse. Ich bin traurig oder glücklich. Es gibt wenig Platz für Ambivalenz und deswegen ist meine Position auf Deutsch klarer als je zuvor.

Alles wird ernst genommen und meine Meinung springt von Weiß zu Schwarz. Bei einer Frage wie „Magst du Bananen?“, würde ich auf Französisch darüber nachdenken, ob ich die Person enttäuschen würde, wenn ich keine Banane mag, ob ich mich vielleicht ihrem Lieblingsobst gegenüber respektlos benehmen würde. Würde unsere Freundschaft dann an einem seidenen Faden hängen? Auf Deutsch klingt meine Stimme deutlich, doch mit einem naiven Ton: „Ich hasse Bananen.“

Wenn ich keinen Einblick in etwas gewinnen kann, sage ich einfach, dass ich es nicht weiß. Die Schmeicheleien, die Komplimente, die Halbwahrheit oder in Andeutungen zu sprechen – alles

verschwindet. Deutsch gibt mir noch nicht genug Wörter, um mich anzuziehen. Ich bleibe da mit meiner nackten Meinung.

Früher ließ ich einem bestimmten Punkt der Lüge den ganzen Platz. Auf die Frage: „Das war so gut, nicht wahr?“, antwortete ich wie bei einem Gericht, das ich nicht mag und trotzdem esse: „Ja, doch. Ich würde sogar sagen, dass es perfekt war.“

In der Liebe wie am Tisch schluckte ich meinen zweiten riesigen Teller hinunter, während ich meinen Mund mit reichhaltigen Nettigkeiten ausspülte. Die Lüge ging ohne Übelkeit durch meinen Hals.

Ich schreibe „Lüge“, aber ich meine eher, die Illusion aufrechterhalten. Die Kommunikation war gestört. Eine alte Höflichkeit knebelte meine Gedanken, denn ich wollte nie unfreundlich sein. Diese Höflichkeit hat mich immer daran hindert, mehr Anstrengungen von meinem Verehrer zu fordern.

Ich kann nicht sagen, dass die deutsche Sprache die eigentlich Lösung war, aber sie hat eine Rolle gespielt. Ich hatte seit zwei Jahren mit dem Literaturstudium an der Universität aufgehört und arbeitete Vollzeit als Kellnerin in einer Bar. Für Spaß und um mein Gehirn zu stimulieren, habe ich mich zu einem Deutschkurs angemeldet. Ich prägte mir plötzlich nicht nur die Bestellungen der Kunden ein, sondern auch komplizierte Wörter, die sich so besonders anhörten.

Unbewusst fand ich die Tatsache sehr erfreulich, dass mein Mann mir nicht helfen konnte. Normalerweise ließ ich ihn meine literarischen Texte lesen und wartete auf seine wertvolle Meinung, um eine Art Anerkennung zu bekommen. In all meinen Arbeiten war eine Spur von ihm zu finden.

In Deutsch habe ich keine Hilfe. Meine Fehler gehören mir. Meine Erfolge gehören mir.

Ich habe immer großen Wert darauf gelegt, was andere denken. Auch wenn letztendlich das, was die Leute denken, manchmal falsch ist oder meinem wahren Denken widerspricht. Und ich bemühe mich, die Illusion zu bewahren, dass sie Recht haben. Ich habe mich bemüht...

Es ist erstaunlich, wie allein die Tatsache, dass man wieder lernt, „ich mag“ oder „ich hasse“ zu sagen, einen Menschen verändern kann.

„Ich mag lieber Oralverkehr.“

Mein Mann kann das Ende dieses Textes nicht ändern.

Dents de sagesse

Mein Weisheitszahn wächst im Mund. Oben, links, ganz hinten. Die Wange ist in den letzten Tagen angeschwollen, obwohl ich Eis an sie gehalten habe. Wahrscheinlich benutze ich die falsche Methode, weil ich genauso wie das Eichhörnchen in Parc Lafontaine aussehe, das seine Wintervorräte sammelt und nicht weiß, wo es sie verstecken soll. Es gibt so viele Möglichkeiten. Was mich anbelangt, würde ich gern meinen Weisheitszahn am Fuß des Mont-Royal vergraben und die Stelle vergessen.

Zwischen zwei Kaffees zerbeiße ich meine Nüsse, Ibuprofen und Aspirin. Manchmal lutsche ich Eiswürfel, aber es hilft mir nicht. Eine alte Nostalgie schmilzt langsam, tut anderen sensiblen Zähnen weh. Als Kind wollten wir immer, mein Bruder und ich, Eiszapfen essen, die sich an den Enden der Hausdächer formten. Sie schienen aus Bonbon zu sein. Große Stücke aus Zucker. Sie waren tatsächlich das Ergebnis der Kondensation und enthielten immer kleine schwarze Teilchen.

Mit 18 war plötzlich die Frage meiner Weisheitszähne sehr wichtig geworden. Zumindest für die Zahnärztin meines Bezirks. Machte sie sich wirklich Sorgen um meine Zahngesundheit oder wollte sie einfach ihre nächste Winterreise finanzieren? 4000 \$ insgesamt. „Hast du eine Versicherung?“ Gute Frage, aber ich dachte: „Warum siezte sie mich nicht?“

Sie flößte mir kein Vertrauen ein, da sie mir einen langen Vertrag und die Antworten hinsichtlich ihres chirurgischen Eingriffs vor meine Nase geschoben hatte. Ich habe alles verweigert, ihre Hilfe, ihre guten Ratschläge und ihre Voraussage, dass meine Weisheitszähne Komplikationen, Karies und Schmerzen bringen würden. Ich habe mich von der Vorbildung meines misstrauischen Vaters inspirieren gelassen und habe den Folterstuhl verlassen. Damals wusste ich nicht, als ich durch den eingeschneiten Park vor dem Haus meiner Eltern zurückging, dass diese Zähne kleine Bomben waren, die während eines Austauschs in Berlin explodieren würden. Und Berlin hatte schon genug Bomben gesehen.

Im Café in Prenzlauer Berg ruht sich die Zimt-Apfel-Schnecke im Teller aus, solange ich mit meinem Satz auf Deutsch kämpfe. Mein Tandempartner scheint sehr geduldig zu sein und schlägt Lösungen vor. Ich vergesse sie sofort, bin aber dankbar.

Wir treffen uns jede Woche mit immer tieferen Themen, die wir auf Französisch und auf Deutsch diskutieren. Das ist das Prinzip eines linguistischen Tandems.

Von Anfang an hat sich mein Eindruck nicht verändert; Simon sitzt vorne und fährt freundlich das Tandem. Ich sitze auf dem Rücksitz, trete kräftig in die Pedale und die Wortkette springt ab. Kleiner Kurs der Mechanik. Manchmal repariere ich selbst meinen Fehler, manchmal habe ich Muskelkater. Die Zunge und die Lippen weigern sich, am Gespräch teilzunehmen. „Wo man in Berlin Shit-Schü-läuft?“ Simon zieht die Augenbrauen hoch.

Egal, ich mag nicht gerne Schlittschuh laufen. Im letzten Winter gab es übrigens keinen Schnee. Zu warm. Man trank Glühwein und aß geröstete Nüsse oder Bratwürste unter dem Regen im Weihnachtsmarkt. Das reicht mir.

Simon, der Jurist ist, spricht mit Leidenschaft über die Relevanz der Terminologie. Als ich mein Gebäck zum Mund bringe, schlägt ein Blitz von Schmerzen ein. „Ayoye sacrament.“ Der stechende Schmerz kommt aus den Wurzeln des Zahns, tief im Zahnfleisch, so tief, dass ich Schwierigkeiten habe, den genauen Ursprung zu erkennen.

„Wenn du arbeitest, musst du eine Robe tragen?“ Ich habe aufgehört zu denken. Sorgfältig breche ich die Schnecke in Stückchen, um sie in meinen fast geschlossenen Mund einführen zu können.

Komischerweise kommt die Dringlichkeit in einer Mischung aus Französisch und Englisch zum Ausdruck. „Shit! What the fuck? Oh my God que ça fait mal!“, denke ich. Wenn etwas nicht geht, ist es mir ein dringendes Bedürfnis, mich wie in einem vulgären amerikanischen Drama auszudrücken. Die Wichtigkeit der Terminologie. Jedes Wort, mit drei oder vier kräftigen Buchstaben, stellt perfekt die Intensität des Schmerzes dar. Sie sind wie kleine Faustschläge, die man in das Universum versetzt. Eine kleine Welt stürzt mit jedem „Fuck“ irgendwo ein.

Allerdings füge ich, als gute Quebeckerin, die sich der sprachlichen Herausforderungen meiner Provinz bewusst ist, ein paar berühmte Flüche ein. „Tabarnak de criss.“ Meine Familie wäre sicherlich stolz auf mich.

Dieser ewige und langweilige nationale Konflikt. Er hat das Recht zu existieren. Trotzdem langweilt er mich.

In Quebec muss man die französische Sprache schützen. Der Schatz unserer Kultur, über den die Franzosen lachen, weil er, wie alle Schätze, ein altes Ding ist. Eine lustige Antiquität, die mehr als 400 Jahre lang auf einer amerikanischen Tafel alt geworden ist. An manchen Stellen hat sie Staub und Flecke aus englischem Rost.

Eine Quelle der Freude für einige aus Frankreich. „Wie witzig. Ihr konjugiert so viele englische Verben mit der französischen Endung.“ Wie witzig, wie lustig, wie komisch, wie seltsam. Wir sind der schwerfällige Cousin aus Amerika.

Zum Glück ist der Minderwertigkeitskomplex fast vergangen, dass wir das sprachliche Spielzeug des Jahres nicht besaßen. Es geht hin und her, aber dank der Nostalgiewelle ist unser Akzent im Moment ausreichend in Mode. Das klingt plötzlich romantisch, ein „char“ (ein Karren), statt ein Auto zu fahren. Man hat das Gefühl, dass ein Schloss am Ende des Wegs wartet. Oder ein Kartoffelfeld.

Man kann trotzdem nichts dagegen unternehmen, dass unsere Geschichte von einem Minderwertigkeitsgefühl geprägt wurde, besonders gegenüber der englischen Sprache. Seit die französische Kolonie gegen die englische Kolonie verloren hat, seit dem Untergang des neuen Frankreichs, seit allen Assimilationsversuchen. Der alte kolonialistische Geist spukt immer noch in unserer kollektiven Identität.

Mein Bruder sagt, was mein Vater sagt: „Englisch ist die Sprache der Bosse.“ Der Generaldirektor von Air Canada berichtet stolz, dass er nie ein Wort Französisch gelernt hat, obwohl er seit 14 Jahren in Montreal lebt. Inzwischen gehörten die Franko-Kanadier zu der Gesellschaft von Putzmännern und Handarbeitern. Es ist noch nicht so lange her, da bellte der englische Chef „Speak white“. Unsere Großeltern, die auf ihrer mageren Bildung saßen, warteten auf den Lohn, mit einem resilienten „Yes sir“.

Die verdammten Englischsprechenden. Ich hasste sie, ohne Fragen zu stellen. So wie man an Gott glaubt. Was kannte ich von der Geschichte Kanadas? Was kannte ich von meinen Vorfahren und ihrem Leiden? Tatsächlich würde ich lieber von einem Eindruck sprechen als von Kenntnissen. Einem Eindruck, zu dem mein Vater beigetragen hat. „Die verdammten Englischsprechenden.“ Um seinen Beifall zu finden, sprach ich nur auf Französisch zu den Kunden des Cafés, wo ich arbeitete, und gab ihm die Anekdoten von wütenden amerikanischen Touristen wieder. Er sah zufrieden aus, aber alle wussten, dass ich meine Abenteuer vergrößerte. Es gab nicht einen Touristen, der sich so tief in meine Heimatstadt wagte.

Es blieb trotzdem wie eine Pflicht, eine Pflicht zu hassen, aus Achtung vor meiner Familie. Nach der Vendetta. Meine Vater hatte so viel Respekt für seine eigene Mutter, die unter ihrer Herkunft gelitten hatte. Ein Leben aus Kerzenstummeln, Holzofen, Schlucken von Gin, zwischen Socken und Löchern, die sie seit jeher stopfen musste.

Die Johnstons trugen prächtige Pelzmäntel, wenn sie ihr "Roast Beef" kauften.

Wir vergaben die Beleidigung nicht, wir, die Enkel, aus Verpflichtung, aus Solidarität. Als ich ein kleines Mädchen war, habe ich oft meine Oma gehört, die unermüdlich diese Redewendung wiederholte: „On est né pour un petit pain.“ Man wird für ein Brötchen, also das Elend, geboren. Mutig hat sie sieben Kinder aufgezogen, trotz der Knappheit. Sie war eine sparsame Frau, aber großzügig, immer bereit, das Wenige, das sie besaß, zu verschenken und zu teilen.

Schließlich haben ihre Kinder Erfolg gehabt und Onkel Jacques wurde durch die Gründung von drei Megakinderhorten Millionär. Richard besitzt sein eigenes Sportartikelgeschäft und ein luxuriöses Chalet. Die Gesellschaft von Putzmännern und Handarbeitern.

Ich habe nicht wirklich die Armut und Schande meiner ursprünglichen Gesellschaft gekannt, aber ich ahmte meinen Nächsten nach, beginnend mit meinem Bruder.

Mein Bruder hatte immer den Mund voll mit korrosiven Wörtern, wenn er über die linguistische Situation in Quebec redete. Noch bis in die Gegenwart, ein endloser Wortschwall. Hydro-Québec sollte diese Gelegenheit nutzen und dort einen Staudamm aufbauen. Die Firma könnte gutes Geld verdienen. Bonus-Punkt: Mein Bruder hätte das Gefühl, dass er zu seiner Nation beitrüge. Vielleicht könnte er ein neues Referendum finanzieren.

Sich trennen, ein neues Land gründen, die Selbstverwaltung finden. Die Träume meiner Eltern wird mein Bruder immer in der Tiefe seines Herzens tragen. Sein Lieblingsthema nimmt die Form eines Fiebers an. Er spricht mit Leidenschaft, zeigt die Zähne. Man wagt es nicht, ihm näherzukommen, wie man den aggressiven Waschbären im Mont-Royal-Park misstraut.

Er bleibt dennoch ein recht charmanter und charismatischer Mensch.

2013 traf er seine Frau, die aus Japan kommt. Dank der englischen Sprache konnten sie miteinander kommunizieren. Er beschrieb ihr auf Englisch, wie sehr er die englische Sprache hasste. „Wir stehen unter einer englischen Hegemonie.“

Seine Frau, geduldig und freundlich, hat Französisch gelernt. Sie konnte erstaunlicherweise das Gejammer meines Bruder entschlüsseln, der ihr keine Chance ließ, da er sich keine Mühe gab, langsam zu sprechen. Wenn er zu leidenschaftlich und politisch war, tat sie so, als ob sie ihn nicht verstand. Eine perfekte Technik.

Sie erziehen heute ein Französisch und Japanisch sprechendes Kind, das wahrscheinlich die Sprache ihrer Liebe nicht lernen wird, auch wenn das Kind ohne sie nicht existieren würde. Das alles erschien mir sehr ironisch.

Ich versinke in diese Gedanken, die zu mir kommen, wie riesige Wellen, wie Schallwellen, die aus dem Weisheitszahn stammen. Ein negativer Radiosender im Knochen unter dem Zahnfleisch, der sich mit der Schmerzfrequenz verbindet, um komische Erinnerungen zu spielen. Keine Kontrolle. Ich habe sogar den Geschmack der Schnecke in meinem Mund verloren. Meine Geschmacksknospen konzentrieren sich auf andere Empfindungen, irgendwo anders, weit entfernt von den Stückchen aus Teig.

Meine Zähne pressen sich aufeinander, es fließen Erinnerungen ab.

„Ich muss los!“ Simons Anwesenheit setzt sich plötzlich durch. Wir geben uns Küsschen, was sich anfühlt, wie die Explosion eines brennenden Ballons unter meiner linken Backe. Mein Mund fängt mehr Speichel an zu produzieren, während meine Zunge flach, flach, flach wird. Ein verkrampfter englischer Gruß, „Bye, it was fun!“, der einer Übelkeit ähnelt, überrascht uns. Ich lächele ihn an, was mich meine Augen schließen lässt.

„Ok, ok, ich muss wirklich los. Wir sehen uns nächste Woche!“

Ich bleibe da, die Augen halb geschlossen, wie wenn ich meine Augen im Sturm vor schmerzhaften Schneeflocken schütze, und zeige meinen Daumen hoch, bewege meinen Kopf als positive Antwort. Mein Mund ist voll von Zähnen, die für ihren Platz, ihr Überleben miteinander kämpfen und der Krieg ist hässlich, wie immer.

Ich habe gelesen, dass die Weisheitszähne uns damals von Nutzen waren, wenn man an einem prähistorischen Tag zahnlos aufwachte, diese weißen Perlen wuchsen. „Fiouuuff.“ Man konnte wieder kauen und sich ernähren.

Allerdings wird das Erbe heute eine Problemquelle. Man verliert keinen kleinen weißen Zahn mehr. Das Lächeln bewahrt seine Frische auf, als ob niemand es abnutzt. Die Wörter erodieren keine dieser Steinchen und am Ende häufen sie sich am Ufer der Lippen. In Wirklichkeit sehen sie eher wie Bibliotheken voll mit ordentlich geordneten weißen Büchern aus.

Eigentlich ist es so. Das Gedächtnis der Zähne. Sie laden mit der Zeit Wissen auf.

Ich stelle mir vor, dass sie Wörter speichern. Jedes gesprochene Wort wird in einem der Zähne abgelegt. Zwischen sechs und zwölf verlieren wir unsere Milchzähne, weil sie zu klein sind. Sie enthalten nur die Grundlage des Gesprächsprogramms. Später, um mehr Wissen zu speichern, spitzen sich die Weisheitszähne zu. Der Name macht nun Sinn. Wie die neuen Festplatten, sind sie noch leer, und wenn man darauf achtet, sie zu füllen, gelangt man zur Weisheit.

Die Speicherkapazität verdoppelt sich durch die Teenagerzeit. Die Backenzähne wachsen und saugen die Informationen auf. Es tut ein bisschen weh, weil die Sprachkenntnisse in engste Räume eingezwängt werden. Die Zähne nehmen das Gute und das Schlechte an, und wie mit irgendetwas Dateiverwaltungstools wird man vor Programmfehlern stehen – Gedächtnislücken und Versprechern. Ich gebe Karies die Schuld.

In jedem Fall ist die Erweiterung des Zahngedächtnisses beachtlich. Am Ende der Grundschule zum Beispiel fing ich an, zweimal pro Woche Englisch zu lernen. Diese Sprache wurde langsam im Mund installiert. Sie hat meine Vorderzähne ein bisschen gekrümmt, sodass ich von einer britischen Spur profitiere. Ich hätte ihr mehr Platz in meinem Mund lassen sollen, aber wie gesagt, ich bemühte mich, so wenig Englisch wie möglich in mein Leben zu integrieren.

Das ist schade, wenn ich an alles denke, was ich verpasst habe, weil ich tatsächlich erst mit 16 Jahren die Wichtigkeit dieser Sprache entdeckt habe. In diesem Jahr habe ich mir an meiner alten Unwissenheit die Zähne ausgebissen. Meine Freundin Vicky hat mich mit auf eine Reise nach Ontario gerissen. Ich war total unfähig, zum Beispiel eine dumme *oat meal* zu bestellen. Mein Finger zeigte den Gegenstand meines Wunsches. „*Please, gruau, please.*“ Ich hatte mich in Misstrauen eingemauert, so zahlte ich den Preis und hätte verhungern können.

Schnell habe ich die Situation korrigiert. Übung macht den Meister, und es liegt immer ein Englischsprachiger herum, mit dem man sich unterhalten kann. Diesmal ging es nicht mehr darum, sich dem Druck zu beugen und die Sprache des Feindes zu lernen. Ich hatte mir ein Kommunikationsmittel geschenkt. Komischerweise knirschte ich zu dieser Zeit nachts regelmäßig mit den Zähnen. Ich machte ein kleines, schmerzloses Quietschen. Es ist, als würden meine Zähne aneinander kratzen. Die Neuordnung der Sprache kitzelte sie

Entgegen dem, was ich glaubte, meine kulturelle Identität blieb unverändert. Mein Französisch war nicht verschwunden. Meine ambivalente Beziehung zu Brian Adams war immer noch ambivalent. Die Schlacht auf der Abraham-Ebene rief immer noch Langweile hervor. Ich freute mich nicht mehr als vorher darüber, dass wir unter einer konstitutionellen Monarchie stehen. Elisabeth II. befindet sich auf den Zwanzig-Dollar-Scheinen, herzlichen Glückwunsch, aber sie wird nie meine Königin sein. Dasselbe gilt für Charles.

Man hat mich deutlich nicht assimiliert.

Andererseits war es aus zwischen mir und den Büchern, Filmen, der Musik, die durch eine Übersetzung machmal wie Zahnfleischentzündungen stanken. Eine Revolution. Wie schön, keine Reise durch Paris zu machen, wenn ich ein Buch von Raymond Carver lese. Kein Jetlag mehr! Wie schön, dass die Figuren nicht immer Vincent Cassels oder Jeanne Moreaus Gesicht haben. „*Du coup.*“ Der Sand in Texas roch endlich nach Gas und Pferdekot und nicht mehr nach einem Strand von Marseille.

Meine Zähne haben ihren Platz eingenommen, ohne dass ich es wirklich bemerkt habe. Eine langsame Metamorphose. Ohne es zu wissen, wurde ich zweisprachig, wie man nicht mehr darüber überrascht ist, Auto zu fahren und sich mehr als 100 km zu bewegen.

Wir schenken Leistungen wenig Beachtung.

Der Schmerz weckt mich plötzlich auf. Nun schluckt mein Hals mit Schwierigkeiten. Im Kühlschranks finde ich die Eiskübelschale fast leer. Die letzten drei Stücke gehen in Richtung Mund, schmelzen langsam, schmecken nach altem Kühlschranks. Ich ersticke fast an ihnen und spucke sie direkt auf den Boden.

Das bisschen Deutsch, das ich kenne, war auch echt schwierig zu schlucken. Es passte nicht hinein, lehnte sich auf. Oder gab es keinen Platz mehr? Die Wörter häuften sich tröpfchenweise an und ich hätte gerne gewusst, wo das Problem lag.

Der Schmerz zieht sich in einem unverständlichen Netz bis zu meinem linken Arm und der Mitte meiner Stirn. Ich glaube, dass sich mein Körper entwickelt. Wie eine Metropole, die sich vergrößert, voll von Baustellen. Es wird ein schnelles Transportmittel gebaut, das den Kopf und die linke Hand verbindet, damit die Schrift nicht mehr im Verkehr der rechten Hand stecken bleibt, die bereits mit Französisch besetzt ist.

Ich frage mich, ob das für alle gilt. Manche absorbieren Sprachen, wie man ein Glas Wasser austrinkt. *Et voilà.*

Leider bleibt mein Mund wortdicht. Die Jahre gehen vorbei, winken mir zu, aber die Zunge, so wie die Lippen, sprechen zum Beispiel noch kein „H“ aus. Diese Information schlägt keine Wurzeln, klebt nicht, lässt den Platz frei für andere typisch frankophone Talente. Ich kann mit Leidenschaft den Buchstaben „R“ wie eine Ordensschwester rollen, „RRRRRRRR“, aber die zwei Spitzen meines deutschen „H“ stürzen jedes Mal aufeinander ein, finden wieder eine Art Gleichgewicht und produzieren ein schiefes „A“. Warum?

Die Nacht geht zu Ende. Ich bekomme die Kiefer nicht auseinander und lasse den Speichel aus den Lippen ablaufen. Ein Fleischgeschmack macht mir Sorgen. Das Schlimmste ist, Informationen im Internet zu recherchieren, aber ohne eine Minute zu verlieren, setze ich mich mit dem weißen Bildschirm des Computers von Angesicht zu Angesicht. Meine Netzhaut brennt vor dem künstlichen Licht, aber ich hole mich heran, entziffere den Text von der zweifelhaften Internetseite, Doctissimo.

Zyste, Lähmung, Krebs. Der Tod ist nah.

Ich hoffte, dass ich während meiner Zeit in Berlin keinen Arzt besuchen muss, was unbedingt Bürokratie bedeutet. Die Tatsache, dass ich telefonieren muss, um mir einen Termin geben zu lassen, macht mich wahnsinnig. „Haben sie eine Versicherung?“ Keine Ahnung, wo sich mein Vertrag versteckt.

Um der Situation begegnen zu können, habe ich einen wichtigen Nachteil. Mein Zeug, das als Kommunikationsmittel dient, ist kaputt. Vielleicht war es immer schon kaputt. Meine Weisheitszähne, die sich weigern, die deutsche Sprache herunterzuladen. Ich habe gelesen, dass man sie mit etwa 17 bekommen sollte, also, weil ich sie erst mit 28 bekomme, zeigt das, dass sie nicht richtig funktionieren. Der Mechanismus des Wachstums hat sich blockiert, deswegen waren sie die ganze Zeit in ihrer Verpackung aus Fleisch. Wie ein Motor, der seit langem nicht gelaufen ist, haben sie Ladehemmungen.

Eindeutig hat sich einer von ihnen überhitzt. In Berlin wurden sie durch die vielen Informationen, die sie aufnehmen mussten, zur Explosion gebracht – in einem solchen Maße, dass der Mund brennt wie Feuer. Die Flammen breiten sich aus. Fieberschub.

Wird der Zahnarzt meine Zähne ziehen? Was bedeutet das? Dass ich kein Deutsch mehr lernen würde? Und sprechen würde? Ich stelle mir mich auf dem Stuhl vor, zwischen der Krankenschwester und den medizinischen Instrumenten. Man zieht mit meinen Zähnen das bisschen Deutsch heraus, das ich mir erworben habe. Die Wurzeln lösen sich und ich vergesse.

Werde ich einen Ersatz bekommen? Eine Ersatzlösung aus Keramik. In Bezug auf die Qualität hat die Keramik dieselbe Wortporosität wie das Elfenbein? Beherrscht der deutsche Zahnarzt die Feinheiten eines fremden Mundes, eines Mundes ohne "H"?

Ich bleibe auf dem Bürostuhl meiner Wohnung bis 8:00 Uhr sitzen, ein Handtuch tupft mein Kinn ab. Das Schicksal meines Mundes hängt von heute ab. Google schlägt mir einen guten Zahnarzt und dann den schnellsten Weg dorthin vor. Er schlägt mir sogar verschiedene Transportmittel vor, aber seine guten Ratschläge enden hier.

Als ich durch die Tür gehe, fange ich an, mir eine Form des Lächelns zusammenzusetzen. Ich habe Hunger, aber leide an meiner Unfähigkeit, irgendetwas zu essen. Mein Gesicht ist angeschwollen, also meine Backe ähnelt einem üppigen Knödel.

„Guten Tag, haben Sie einen Termin?“ Eine sehr freundliche Frau empfängt mich in ihrem kleinen Sekretärinnenbüro. Ihr Einfühlungsvermögen erkennt die Dringlichkeit sofort. Ihre perfekt weißen und leicht spitzen Zähne machen mir das Herz warm.

„Bitte, folgen Sie mir.“

Der Zahnarzt hat auch perfekte und gleichzeitig unperfekte Zähne. Zwei von ihnen, die sich vorne befinden, stehen übereinander. Sie lassen mich an gekreuzte Finger denken, die Glück rufen. Sein Assistent trägt schon eine Maske, aber ich bin mir sicher, dass er auch etwas mit seinen Zähne hat. Große Eckzähne vielleicht.

„Wäre es Ihr erstes Mal bei uns?“ Ich setze mich auf den Stuhl, dann beginnt der Zahnarzt, die Situation zu beurteilen. Seine riesigen Finger bewegen sich geschickt, obwohl ich ihm nur einen Schlitz zum Arbeiten lasse, spüre ich keinen Schmerz. Sein Assistent hält wie ein Meister mein Kinn trocken. Beide tragen Maske, aber lächeln. Mit den Augen, mit den Bewegungen, mit ihrer Stimme.

Eine Röntgenaufnahme dient zur Sicherung der Diagnose. Ich zahne. Hinter einer Hand und während ich versuche, meine reichhaltige Spucke zurückzuhalten, frage ich: „Wie schlimm ist es?“

Anscheinend wäre es normal und vorübergehend, dass das Wachstum der Weisheitszähne mit Schwellung und Schmerz verbunden ist. Zum Glück gehen sie gut hinaus, also sie sind gut platziert und werden keine Komplikationen nach sich ziehen.

„Soll ich sie herausnehmen?“ Er zieht seine Latex-Handschuhe und Maske aus, obwohl ich das Gefühl habe, dass Arbeit vor uns steht. „Das ist Ihre Entscheidung.“

Tatsächlich hat er, außer dem Weiß seiner Zähne, nicht das Lächeln eines Zahnarztes. Ich habe immer gefunden, dass man, um in der Zahnmedizin zu arbeiten, eine Sammlung aus viereckigen Zähnen besitzen muss. Also eine Sammlung von quadratischen Kaugummis, die regelmäßig sind und wie ein Gartenzaun des Mundes aussehen. Er schnalzt zufrieden mit der Zunge und fragt seinen Assistenten nach meinem Krankenblatt.

Er zeigt mit dem Bleistift auf das Blatt. „Wann waren Sie zuletzt beim Zahnarzt?“

Eine Zahnarztausrüstung steht neben Familienfotos. Ich möchte ihn fragen, was er an meiner Stelle tun würde, aber er lässt mir keine Zeit. „Fangen Sie einfach mit Antibiotikum an und machen Sie dreimal pro Tag eine Mundspülung.“ Ich muss selbst entscheiden. „Sie können warmes Salzwasser benutzen.“ Die Wahl liegt bei mir. „Das Salzwassergurgeln reduziert also die Bakterien im Mundraum.“

Ich werde morgen meine Versicherungen anrufen.

Auf dem Rückweg entscheide ich mich für einen Spaziergang. Es ist Sommer und ich sehe Menschen mit einem Morgenbier in der Hand und andere, die mit hoher Geschwindigkeit mit dem Fahrrad zur Arbeit fahren. Meine Aufmerksamkeit richtet sich auf ihre Münder.

Die Stadt ist voll von Lärm und Chaos und wie die Schläge meines Herzens spüre ich den Rhythmus auf der Rückseite meines Mund.

Eichhörnchen schreien sich einander an, während sie die Äste der Bäume zerbrechen. Jemand hat letzte Nacht versucht, eine Parkbank zu verbrennen, und jetzt steht da nur noch ein schwarzer Stumpf. Ich folge mit Abstand einigen überdrehten Touristen aus Südamerika, die diese Art Skulpturen kommentieren. Auf dem Rest der Rückenlehne lässt sich trotzdem „Fuck the Popo“ lesen.

Drei Straßen weiter hält das Fenster eines französischen Cafés durch ein Klebeband. Nicht für lange Zeit. Ein Pflasterstein wird lautstark dekonstruiert, was die Fassade des Gebäudes erschüttert. Der Vorarbeiter stößt Beleidigungen gegen ein Coupé-Auto aus. Einen Audi. Ich verstehe nichts von dem, was er sagt, aber glaube, dass ich „Pute“ gehört habe. Wahrscheinlich ist der Autofahrer zu schnell und zu nah an die Baustelle gefahren, was doch keine Straßendirnentechnik wäre. Der Geschmack von Staub dringt in meinen Mund. Der Geruch von Tabak und die Wut des Arbeiters auch.

Ein Krankenwagen, dicht gefolgt von der Polizei, dreht nach links. Alarmsirenen bringen den Verkehr durcheinander, sprengen die Herzen der Passanten. An der Ecke, wo sie verschwinden, steht eine andere Baustelle, größer, wo man die Erde ausgräbt. Die Grube sieht so aus wie ein schwarzes Loch im Gebiss der Stadt. Im Hintergrund hören wir die Arbeit der Dentalfräsmaschinen und Dentalzangen.

Was schweigt, ist diese alte Zahnspange aus Metall und Beton, die noch heute in einigen Teilen der Stadt steht. Die 4,2 Meter hohen Brackets auf einem imaginären Zahn von Berlin. Sie versuchten damals, eine bestimmte Richtung vorzugeben, etwas auszurichten oder zu begradigen.

Der Zahnapparat hat nicht durchgehalten. Wahrscheinlich ist Berlin deshalb zu einem kosmopolitischen Großmaul geworden.

Équanimité

Ich bin ein mit der Post geschickter Briefumschlag.

Ich trage eine Adresse auf mir und einen Empfängernamen: Strauß. Meine Briefmarke löst sich ab. „Welche nachlässige Person hat diesen Brief geschrieben?“ Ich werde mit anderen Papieren geordnet und warte auf einen aufgeweckten Briefträger, der im Gegensatz zu den anderen mein Ziel kennt.

Ich bin eine Botschaft, die aufs Meer aus fremden Händen segelt.

In einer dunkleren Tasche fahre ich weit draußen auf das Land. Eine Pizza-Bewerbung, eine Jahresabrechnung und ein Agrarkatalog leisten mir Gesellschaft. Wir liegen aufeinander und werden von den Steinen der Landstraße geschüttelt. Die Tasche öffnet sich, schließt sich. Wir reisen stillschweigend, als wären wir auf unser Ziel konzentriert, aber natürlich kann die sozialste von uns nicht anders, als ab und zu zu Wort zu kommen. „2-für-1 Angebot auf der voll belegten Pizza.“ Wir ignorieren sie.

Der Motor des Wagens stoppt und kurz danach fühle ich eine Hand. Sonne, Briefkasten, Dunkelheit.

Schnell werden sich unsere Wege trennen. In den Händen des Bauers, Herr Strauß, werden wir noch eingeordnet. Die Bewerbung findet ohne Zeremonie die Richtung der blaue Tonne und der Katalog wird zum neuen Klolesen befördert.

Nur die Rechnung und ich scheinen Herrn Strauß Aufmerksamkeit zu erregen. Er setzt sich an den Küchentisch und schiebt die alten Reste seines Frühstücks von sich weg. Seine dicken Finger öffnen meine Lasche und lassen Erdflecken auf das Weiß meines Papiers.

Ich leere mich.

Mein Inneres enthält das Versprechen einer besseren Zukunft. Ein neuer Traktor ist aus Kanada unterwegs. Herr Strauß ruft einen Nachbarn an und ich finde durch das Gespräch heraus, was mein Inneres trägt, dass ich ein Geschenk von der reichen exzentrischen Tante bin, die 1967 nach Amerika gezogen ist, um ihr Wissen im Bereich der deutschen Kartoffelwissenschaft zu teilen. Nach ihrem Herumziehen von Lac-Saint-Jean bis Sherbrooke hat sie einen Finanzpartner gefunden und seitdem kontrollieren sie den Kartoffelmarkt in Québec.

Die Dolbecs Gesellschaft heißen sie. Sie beliefert verschiedene Kunden, wie Hersteller von Tiefkühlpommesfrites oder von Chips, Supermärkte und Restaurantketten von Québec, Ontario und den USA. Jedes Jahr expandieren sie und werden größer in Hektar und Profit. Manche sagen, dass sie betrügerische Methoden anwenden, dass sie mit den Hell's Angels befreundet sind, dass sie eine Knolle statt eines Herzens haben.

Doch ist ein Traktor aus Kanada unterwegs.

Wie das Kruzifix an der Wand werde ich mit seitlich ausgestreckten Armen auf der Tür des Kühlschranks von einem Magneten festgeklemmt. Jedes Mal, wenn er vorbeikommt, sieht Herr Strauß mich an. Er macht mir am Anfang schöne Augen, dann Stück für Stück beginnt er, mich anzuschauen, als ob ich ein Witz wäre. Nach zwei Wochen treffe ich mich schließlich wieder mit der Bewerbung. „Long time no see.“

Ich bin ein Traktor.

Meine Räder können sehr wohl in die Erde beißen. Trotz meiner kleinen Größe, benutzt man mich meistens, um Baumstämme aus dem Wald zu holen. Zuverlässiger als ein Pferd bin ich nie meiner Pflicht nachgekommen, sowohl bei gutem oder schlechtem Wetter.

Klein, robust und effizient. Im Dorf riss man sich um mich. Mit meiner Hilfe hat Pèpère Claude sein im Schwamm stecken gebliebenes Rind gerettet und die Lajoie-Familie ihr Haus renoviert. Ich zähle nicht mehr, wie viele Felder ich gepflügt habe. Erde, Schnee, Sand, Kot. Welches

Material hat mein Pflug nicht beherzt transportiert? Dennoch wurde meine Anwesenheit immer am Erntedankfest geschätzt, funkelnd, wenn ich jährlich den Karren voller betrunkenen Dorfbewohner zog.

Mein letzter Besitzer, der mir einen Teil seiner Rente verdankt, hat mich zu einem guten Preis verkauft, fast mit Bedauern. Ich habe den Ozean überquert und hier bin ich nun, bereit für ein neues Kapitel.

Dieses Mal komme ich mit einer Tasche Kartoffel, den man beim Zoll beschlagnahmt hat.

Mein Aussehen täuscht Herrn Strauß und seinen Nachbarn, die mit verschränkten Armen vor mir rauchen. Trotz meiner grünen Lackfarbe und meiner berühmten Marke „Oliver“, für die ich einige Komplimente bekomme, wissen sie nicht, was sie mit mir machen sollen.

„Er sieht wie ein Spielzeug aus.“

Sie parken mich vor dem riesigen Feld, wie einen Flamingo aus Plastik vor einem Haus in der Vorstadt. Ohne Schutz, ohne Arbeit, verbringe ich meine ersten Monate in völligem Unverständnis. Der Regen tropft mir in die Augen und wird eventuell mein elektrisches System beeinträchtigen.

Der Herbst kommt schnell, dann realisiere ich, dass sich mein neues Schicksal hermetisch vor mir abschließt. Jede Form von Hoffnung ist verschwunden, als das Ballett von missgestalteten Landmaschinen aufgehört hat, durch das Dorf zu ziehen. Das erstes Mal in meinem Leben, dass ich nicht Teil der Parade war. Die Vögel, die ich noch nie gesehen habe, setzen sich auf mein Steuerrad, pfeifen, und fliegen weiter dorthin, wo es wärmer ist. Ich wünschte, ich könnte meine Hilflosigkeit laut und deutlich hupen.

Die Tage folgen einander und unterscheiden sich nur durch die Intensität des Regens oder des Windes. Ich verliere den Halt und alles, was ich für selbstverständlich gehalten habe. Die Bedeutung des Wortes „Arbeitstag“ oder „Wochenende“ verschwindet im Weltraum, was viel Platz für Stille lässt. Ich muss aufklären, dass sich der Begriff „still“ in der Natur mit einem neuen Sinn einprägt. Mein Motor läuft nicht mehr, aber die Welt dreht sich weiter und der Schrei des Raben zerreißt jeden Tag den Himmel über meinem Kopf.

Am Anfang dachte ich, dass sich mein Herz komplett abgestellt hätte. Das Benzin und das Motoröl fließen nicht mehr in meinen Venen, was meine Panik monatelang nährte. Besser gesagt eine Ewigkeit. Niemand kam, um mich zu beruhigen, um mir den Blutdruck zu messen. Ich wartete auf Herrn Strauß, der vielleicht krank war, der vielleicht eine plausible Ausrede hatte, um sich für seine Nachlässigkeit zu entschuldigen.

Wie viel Zeit ist vergangen, ohne dass ich einen Hintern auf meinem Sitz gespürt habe? Dass jemand einen Schlüssel in mein Zündschloss gesteckt hat? Ich möblierte die Zeit, indem ich mich in Erinnerungen flüchtete. Die Hitze meines Motors, der in der eisigen Januarluft qualmte, das Geräusch meiner Gangschaltung, der Fuß, der meinen Gashebel drückte.

Das Gedächtnis hat seine Grenzen und ich habe die gleichen Bilder so oft abgerufen, dass sie unscharf und fade geworden sind. Mein Geist hat sich langsam auf Standby-Modus geschaltet. Ich empfand die Ablehnung meiner Person als Katastrophe und war gezwungen, meine fleischlichen Bedürfnisse zu unterdrücken und meine Einsamkeit zu heiraten. Widerstand war zwecklos.

Ein Schmücken, ein Dekoartikel, vor dem man lächelt, besonders wegen seiner Nutzlosigkeit. Ich hörte in der Ferne die landwirtschaftliche Tätigkeit, während ich einfach einen Windwiderstand erreichte, was ein unnötiges Pfeifen erzeugte. Nagetiere schützten sich ab und zu vor dem Regen unter meinen Rädern.

Was bedeuteten meine Existenz, meine vergangenen Erfolge und Misserfolge? Insekten überfielen mich, bauten Nester und Netze. Ich war eine Schande, ein Witz, und nun verschmutzte ich ihr Land mit meiner Anwesenheit.

Der Motor meines Geistes lief auf Hochtouren, hinderte mich daran, die Tiere zu hören, die ihre Vorräte und ihren Schutz für den Winter vorbereiteten. Nur der Todesschrei einer Feldmaus riss mich manchmal aus meiner Reflexion. Diese grausame Katze. Ihr anmutiges Kommen und Gehen zwischen der Milchfarm und dem Feld. Sie tötete nur aus Spaß und spielte mit den Leichen ihrer Opfer. Sie aß sie nie.

Ich ließ mich von der wilden und gewalttätigen Natur überwältigen.

Während ich kreperte, kam mein Hass auf Herrn Strauß in immer heftigeren Wellen zurück. Die Zeit schärfte meine Vorstellungskraft. Die endlose Zeit. Ich hätte meinen Besitzer mit den scharfen Spitzen meines Gabelstaplers an die Wand seiner Scheune genagelt. Ich, der nie einen Hund überfahren hatte, hätte ihn umgefahren, das heißt ihn unter meine Räder zum Erliegen gebracht. Zur unerträglichen Paralyse.

Ich starb in der Anonymität eines deutschen Felds, weit vom ersten November-Schnee. Die gleichen Steine, die gleichen Bäume, die ihre Blätter verloren, das endlose Feld und das dumme Reh. Sein Lauf stoppte oft in meiner Nähe. Ich hasste es. Sein Kauen, seine Ohren wie zwei aufgeregte Fächer. Es urinierte und lief weiter.

Der ständige Regen machte mich noch kränker. Er sickerte in mich, machte den Boden weich. Meine Räder sanken im kalten Schlamm ein, obwohl ich mich nicht einen Zentimeter bewegte. Ich versank, wo es kälter war als meine Metallstücke. Das Gras und das Unkraut, die wirklich vor mir starben, machten mich neidisch, widerten mich an. Ich hoffte, mich in der tiefen Schwärze des Universums aufzulösen, und hörte auf, gegen den Rost zu kämpfen, der sich über mich legte.

Wäre es das, was man „Melancholie“ nennt?

Die dumme und natürliche Bewegung der Dinge des Lebens zu beneiden. Die Langsamkeit der kriechenden Wesen, der statische Tanz der Baumzweige. Es wäre mir lieber gewesen, unter den Klauen und Zähnen eines der zahlreichen Raubtiere zu enden, als weiterhin den täglichen Limbus und die brennende Erinnerung an die Arbeit zu ertragen. Das Glück, das ich nicht voll ausgekostet habe, weil ich nicht wusste, dass die schlimmste Aufgabe besser sein würde als dieser schreckliche Ruhestand.

Zwei Raben jagen sich. Es sieht so aus, als ob sie gleichzeitig spielen und sich gegenseitig umbringen. Dann schließlich, entgegen aller Erwartungen, beruhigt sich das aufgewühlte Meer in mir und wird glatt wie ein Spiegel. Ein Spiegel ohne Reflexion.

Seit ein paar Tagen beobachte ich resigniert das Kino meiner Umwelt, das zwischen einem Stück Wald, einer kurvigen Landstraße und natürlich dem Feld spielt. Ich gehe nach und nach aus mir heraus und wende mich nach außen. Mein Geist keimt und schlägt Wurzeln in dieser neuen Realität. Der Frühling meines neuen Lebens.

Die Sonne verhält sich wie eine auf *defrost* eingestellte Mikrowelle, die den Winter auf ihrer Glasplatte dreht. Das Grün kommt wieder zu Kräften, wie ich es noch nie gesehen habe, breitet sich aus. Der Boden wimmelt laut von Lebewesen und die traurige Feuchtigkeit trocknet endlich. Ich werde im Rhythmus des Löwenzahns wiedergeboren.

Die Vögel dringen in den Himmel. Klein, groß, mit spitzem Schwanz oder langem Hals. Alle tragen zum Chaos dieses hungerigen Zuges bei. Ich habe die Hoffnung, mich wieder bewegen zu können, aufzugeben. Die Steine inspirieren mich, geben mir in meditativer Stille ihre Weisheit weiter.

Mein Körper ist auf die schleimige Paarung der Schnecken ausgerichtet, auf das verliebte Schnüffeln der Säugetiere und auf das untreue Fliegen der Bienen vom Blume zu Blume. Wilde Orgie der Bestäubung. Ich beobachte dankbar die Wollust, die mich umgibt, und höre in der Nacht unersättlich die heißen Liebesklagen, die von einem Ende des Feldes zum anderen ertönen.

In meinem Kopf weht eine schwache Brise, wo dünne Zweige knacken. Die Maschinerie hat sich an die Arbeit gemacht, aber ich beneide sie nicht mehr. Nun stört sie einfach meine Kontemplation. Zum Glück bietet mir der Boden ein fantastisches Schauspiel an, sodass ich die Traktoren, die dumm auf und ab auf der Fläche des Feldes fahren, vergessen kann.

Hierarchische Gruppen beschäftigen mich besonders. Die sehr gut organisierte Mafia der Ameisen kontrolliert ihr kleines Gebiet und wenn sie sich entscheiden, Pflanzen zu rasieren, kann keine den Angriff abwehren. Sie schneiden ihr Opfer in Stückchen, um es besser verschwinden zu lassen.

Je mehr Zeit vergeht, desto mehr höre ich auf, wie früher zu denken. Meine Gedanken kommen jetzt wortlos zu mir. Nur Bilder und Gefühle drängen sich mir auf. Aber auch die verblassen. Ich bin die Gegenwart. Ohne Angst, ohne Wunsch, ohne Erwartung.

Herr Strauß geht an mir vorbei. Es ist lange her, dass ich ihn so nah gesehen habe. Sein Gesicht, seine Falten, seine starken, roten Hände. Meine Feindseligkeit hat mich längst verlassen und ich beobachte ihn leer, wie jedes andere Naturphänomen auch. Sein Dreitagebart, sein Schweiß, der seine weißen Haare nass macht, seine gegerbte Haut.

Es sieht so aus, als fühle er sich unwohl, wenn er mich ansieht. Sein Gesicht ist gepeinigt, seine Augenbrauen gerunzelt. Seine Hand zittert auf seiner Stirn, die Sonne macht ihn blind. Er ist einfach nur schnell älter geworden. Ich könnte denken, dass mein Verfall sein trauriges Spiegelbild reflektiert, dass wir aus demselben Material gebaut sind, aber nichts. Nichts kommt. Das Leben gleitet über meinen Rücken.

Ich bin die wilde Indifferenz der Brombeerranken, des Pollens, der wegfiegt, der Himbeeren, die verderben.

Er geht mit einem leichten Humpeln weiter. Die Marienkäfer laufen völlig erratisch über den Boden, über meinen Körper. Wespen durchschneiden die Luft. Herr Strauß verjagt sie mit der Hand, versteckt seine Augen vor der blendenden Sonne.

Eine besonders energische Balz findet auf meinen Schenkeln statt. Ein endloses Gurren. Ein seltsamer Tanz voller Ja und Nein und Ja und Nein endet mit einem knappen Erfolg. Ein Flügelschlag. Das Männchen fliegt sofort weg.

Ich bin schwanger.

In meinem Bauch trage ich vier Eier. Wie die Mutter erfülle ich meine Rolle und brüte das Nest aus. Tatsächlich mache ich gar nichts. Ich bin bewohnt, aber diese Neuigkeit ändert nichts an meinem Gemütszustand. Das Legen der Eier, der eingefallene Hals, die Federn und diese neue Wärme sind Dinge wie andere. Der Sturm tobt, die dunklen Wolken drängen sich und ich habe nicht einmal das Gefühl, dass ich meine Schutzpflicht erfülle. Man benutzt mich wie früher, wie ein Werkzeug, wie einen Stein.

Dieses Mal bin ich ein Haus und es ist mir egal.

Das verletzliche Wesen bohrt ein Loch in die Schale. Ein rosafarbener Kopf bewegt sich von rechts nach links, ganz blind, aber ich bin noch blinder. Obwohl ich jede Minute der Beobachtung widme, sind die Leitungen in mir kaputt. Die Glühbirne meiner Netzhaut ist durchgebrannt und das, was Emotionen verdaut, hat eine Panne. Ich empfinde es als eine Erleichterung. Eine Erleichterung, die ich nicht spüre.

Das Piepsen des Hungers, die sich häufenden Schmutzspuren, die Neugier der Raubtiere lassen mich kalt wie der Nordwind. Der Tau lässt die grausame Katze nass, als sie schwer schwanger

nach Hause zurückkommt. Ihr verstopfter Atmen geht durch die Gräser, während ihr Bauch dicht über dem Boden schwingt. Ich könnte sie bedauern oder mich nach ihren gewalttätigen Akten über ihre Situation und ihr Leid freuen. Nichts.

Das Wetter erwärmt sich. Eine seltsame Welle aus Wärme strahlt aus dem Boden, zittert über dem Feld. Die Erde wird rissig, verkrustet in Spalten unter den Strahlen der Sonne. Die Kakophonie der Heuschrecken ist die einzige Spur des Lebens in der Dürre. Was grün war, wird gelb.

Die Landschaft durstet. Meine Karosserie wird heiß wie eine Kochmulde. Ich habe Fieber. In der Ferne sieht man eine Rauchsäule, die hinter dem Wald aufsteigt. Die Luft riecht nach getrocknetem Stroh und Staub.

Der Himmel bedeckt sich mit dunklen Wolken. Die Verheißung des Wassers. Ein Vogelschwarm saust durch die Luft, feiert den Regen im Voraus. Sie verfliegen sich chaotisch am Horizont. Dicke, schwarze Wolken hängen über dem Feld und sind bereit, eine heftige Dusche abzugeben. Mein Körper brennt. Das Wasser lässt auf sich warten.

Ich bin ein Fieber, das die Zeit verlangsamt.

Der Rauch wird zum Qualm und nimmt an Intensität zu. Das Feuer könnte die Quelle sein, die den Himmel schwarz färbt. Eine kleine Herde Rehe kommt genauso schnell aus dem Wald, als würde sie einen Gewehrschuss hören. Die altgewohnte Ruhe der Natur füllt sich langsam mit Gefahr, was bei gewittrigem Wetter normal ist. Eine elektrische Intensität macht die Luft fest, fast irrespirabel. Es kommt Wind auf, aber die Landschaft fällt vor einer Art Müdigkeit um und kommt zum Erliegen.

Ich bin die Geburt eines Waldbrands.

Ich beobachte den Fluchtversuch. Autos beeilen sich auf der Landstraße und hupen wie Tiere in Panik. Die Feldhamster entkommen dem Wald mit mehr Selbstbeherrschung. Die grausame Katze legt sich vor mir. Ein Wrack. Ihr schwerer Körper hebt und senkt sich im Rhythmus ihres Atems. Sie gebärt. Die Hitze drückt sie zu Boden. Sie erbricht sich.

Das Prasseln nähert sich und der Regen will nicht fallen. Das geistige Bild meiner früheren Besitzer steigt in meinem alten Gedächtnis auf. Eine Art Schluckauf der Gedanken. Manche

würden glauben, dass dieses Feuer eine Abscheulichkeit ist, wenn man an die Ernte, den PH-Wert der Erde und die zukünftigen Folgen denkt.

Die vielen Toten.

Diese Energie dringt durch mich hindurch. Ich beobachte diese Form von Nostalgie, die sich sofort in Luft auflöst, sobald sie auftaucht. Ungreifbar. Die Leere in mir kehrt zurück und das Fieber explodiert.

Ein erstes Kätzchen betritt die Welt. In seiner Plazenta gefangen, ungeschickt und blind, es bewegt sich. Seine Mutter wäscht es nicht einmal, weil ihr Körper wie totes Holz ist. Das Geräusch von knackenden und brechenden Stämmen. Das Feuer verbrennt gierig Heu und Holz und verzehrt die Stille.

Schnell glüht der Himmel rot, undurchsichtig von Rauch, während die Flammen den Waldrand in Brand setzen. Fieberhaft wird mir mein Ende bewusst. Das Ende, auf das ich so lange gewartet hatte, bevor ich vergessen habe, was Warten ist.

Die Flammen lecken an meinen Rädern. Ich schmelze. Die Farbe blubbert. Ich schlamme. Da die Zeit und die Langeweile mein ursprüngliches Aussehen verändert haben, geht meine Metamorphose weiter.

Mein Körper zischt, als ich eine zuvor ungekannte Temperatur erreiche. Der Druck wird in mir größer, aber ich habe das Gefühl, dass es die Außenwelt ist, die mich einsaugt. Ich fühle mich wie eine Kette, die an beiden Enden gezogen und bald reißen wird. Der Geruch von Benzin und Öl. Das Glas meiner Zifferblätter hat schon nachgegeben.

Meine Glieder gehen in die Brüche wie eine reife Frucht, die man mit Kraft auf den Boden wirft. Ich expandiere. Meine Geschwindigkeit beschleunigt sich und erreicht den Gipfel der Bäume. Bei meinem Aufstieg nehme ich Erde mit und pulverisiere die Katzenknochen. Wir vereinigen uns mit einem Knall, um uns gleich wieder zu trennen.

Meine Vision vervielfältigt sich und löst sich von meinen Metallteilen. Gleichzeitig nirgends und überall. Kilometerweit brennt es. Mein Atem nimmt den gesamten Sauerstoff auf und dezimiert Felder und Häuser immer schneller.

Ich bin ein Flammenmeer.

Die Bewegung erregt mich. Noch nie war ich so riesig. Ich lege mich hin und wickle die Welt ein. Indem ich mich ausstrecke, verändere ich die Form von allem, unsere Energien vermischen sich. Meine Erzählung ist schon vor langer Zeit abgebrochen. Ein menschlicher Fehler, eine Zigarettenkippe in einem Laubhaufen, eine alte Scheune, Stroh- und Heuvorräte, ein winziges Vogelnest oder ein Waldstück.

Dieses betrunkene Fieber empfangen ich mit Gelassenheit. Alles ist vergänglich. Aus dem, was zu Asche verbrannt wird, werden stärkere Pflanzen entstehen. Ist das besser als die furiose Performance, die ich gerade gegeben habe?

Der Regen fällt schließlich heftig und löscht mich aus. Die Anstrengung der Feuerwehrleute war nichts im Vergleich zu dieser mächtigen Dusche. Ich spalte mich in sieben separate Feuer, resorbiere mich.

Meine Metamorphose geht weiter. Ich habe keinen Anfang und kein Ende. Jede Phase bestimmt die nächste. Sie verschmelzen miteinander. Oder haben sie alle ihren eigenen Wert, in diesem fragilen, extrem veränderlichen, vielleicht nutzlosen System? Was für ein unverständliches Kunstwerk.

Wasser dringt in die Erde ein und löscht die Glut der Baumwurzeln. Schwarzer, heißer Schlamm bildet Rinnen. Mit einem Seufzer verdunstet das Wasser des Feuers und besänftigt den Brand. Der Blick ist frei, um den Horizont zu bewundern.

Ich bin ein kaltes Buffet.

Insekten werden von meinem Duft nach totem Holz angezogen und kommen in großer Zahl zurück, um sich zu ernähren. Man kann hören, wie sie am Holz nagen. Vögel sind die nächsten, die das Festmahl genießen. Die Samen durchbrechen ihre Hülle und saugen die Nährstoffe aus der Asche ihrer Artgenossen.

Ich bin die Natur, die sich gegenseitig verschlingt.

Schön und hässlich zugleich. Die Beständigkeit des Regenwurms, die Überschwemmung im Frühling, die Blüte des giftigen Efeu, die unbeständigen Ängste des Hasen.

J'y vais

Wir trafen uns nach drei Monaten Trennung in Berlin wieder. Es war mein Studium, das mich nach Deutschland gebracht hatte, und ich hätte für immer dort bleiben können, aber ich war verheiratet und die Beziehung war für mich wirklich von Vorteil. Ich hatte die Freiheit, ich selbst zu sein, und mehr noch, ich lernte durch meinen Partner. Aber mein Mann mochte Deutschland und seine unverständliche Sprache nicht. Die Rückkehr war für September geplant. Ich musste Deutschland verlassen.

Nach drei Monaten, in denen er auf einem Bauernhof in Slowenien gearbeitet hatte, kam mein Mann zurück. Unser Wiedersehen war weniger fröhlich als erwartet. Es gab keinen Sex und keine großen Freudenausbrüche. Wir waren einfach nur froh, uns wiederzusehen. Am Abend ließ ich ihn allein, um mich von meinen deutschsprachigen Freunden zu verabschieden, die er nicht kannte. Er war krank, fühlte sich fremd in meinem Eineinhalb-Zimmer-Apartment, das ich in der Nähe des Tempelhofer Feldes mietete, und langweilte sich zu Tode, als er beobachtete, wie der Sommer die Bäume im Hof austrocknete sowie die verlassenen Döner im Eingang unseres Nachbarn, eines Swingerclubs für 50-Jährige, die Leder- und Rollenspiele lieben.

„Was wäre, wenn ich noch einen Monat bleiben würde?“

Finanziell bedeutete das, dass wir zwei Mieten zahlen mussten, und wir mussten uns die Stornierungspolitik für Flugtickets ansehen. Die Versicherungen mussten erneuert werden und mein Stipendium lief aus. Ansonsten hatte er nichts dagegen.

Ich verkaufte mein Fahrrad und verschenkte das Wenige, das ich besaß, auf Ebay-Kleinanzeigen. Meine Reisetasche war gepackt. Es blieben uns noch zwei Wochen in Europa und wir würden sie zwischen Österreich und Slowenien verbringen.

„Du wirst sehen, Slowenien ist wirklich schön. Es ist super wild.“

In Österreich trafen wir uns mit alten Freunden in einer wunderschönen Villa am See. Sechs aufgeregte Erwachsene kamen durch die Eingangstür und rannten von Raum zu Raum.

„Auf dem Dachboden gibt es ein verfluchtes Künstleratelier!“

Jede Schublade und jede Tür wurde geöffnet. Von der Küche über den Keller bis zum Garten. Wir versprachen uns, vor dem Ende der Woche ein Versteckspiel zu spielen, und ließen uns erschöpft von der Schönheit des Ortes auf die Sofas fallen.

„Eine Notiz sagt, dass man auf die Viper achten soll, die unter der Treppe der Terrasse lebt.“

Sehr schnell ging jeder seinen Geschäften nach. Mein Mann las im Garten, ein anderer spielte auf dem Flügel, seine Freundin rauchte und machte Fotos von allem, was ihr vor die Nase kam. Ich nutzte die Gelegenheit, um ein Bad zu nehmen. Mein Handy ließ mich nicht los. Ich schrieb mit meinen Deutschen.

Das Bad war hohl und geräumig, und meine Brüste, die unter Wasser waren, schwammen. Ich konnte hören, wie die anderen in den Nebenräumen lebten und meine Muttersprache sprachen, die ich perfekt verstand, obwohl die Wände ihre Stimmen erstickten. Ich schrieb auf Deutsch an meine Deutschen.

Mein Mann kam und klopfte an die Tür.

„Was machst du da?“

- „Ich lese in der Badewanne.“

- „Zu viele Leute?“

- „Das ist okay. Hol ein paar Bier und komm zu mir.“

Ich erwärmte das Wasser und er stieg in die Wanne.

„Da ist eine in der Gruppe, die denkt, sie sei die Betreuerin eines Ferienlagers.“

Ich fand meinen Mann wieder. Sein Lachen hallte im Echo des Badezimmers wider. Wir sprachen über sein Unwohlsein in Deutschland, Untreue, Eishockey, die neue Küche meiner Eltern und seinen kleinen futuristisch-rustikalen Look.

„Denkst du, sie sind glücklich?“

- „Pff, ich weiß nicht. I guess.“

Nachdem wir eine Weile das Bild der beiden Rentner in ihrer Küche, die halb aus Holz und halb aus rostfreiem Stahl war, genossen hatten, leerte mein Mann sein Bier und fragte mich, was ich

als Erstes tun würde, wenn ich nach Hause komme. Ich tauchte den unteren Teil meines Gesichts ins Wasser und ließ meine Flasche zu ihm schwimmen.

„Du, wie geht es deinen Hämorrhoiden?“

Er sagte mir, dass es viel besser geworden sei, aber dass er nicht wisse, ob er genug Creme benutzt.

„Ich traue mich nicht, zum Beispiel meinen Finger reinzustecken.“

Dann, ich weiß nicht mehr, wie es dazu kam, aber er gab zu, dass er sich beim Anblick eines Anus unwohl fühlte. Schließlich überzeugte ich ihn, seiner Angst ins Auge zu sehen und einen Blick auf meinen Anus zu werfen. Ich stieg aus der Badewanne, um mich zu exekutieren. Er gab zu, dass er meinen Anus weniger schockierend fand, als er gedacht hatte. Er hätte ihn nicht als schön bezeichnet, aber er fand ihn auch nicht abstoßend. Er mochte meinen Anus.

Ich mochte unsere Intimität.

Am Abend aßen wir eine riesige Lasagne. Eine Freundin fragte mich, wie ich Deutschland gefunden habe. Mit hängenden Gabeln wurde ich angeschaut.

„Es war ... sehr gut.“

Damit hatte ich mein Jahr zusammengefasst. Eine von uns holte eine Flasche Tequila hervor. Wir spielten ein paar Brettspiele. Einige waren kompetitiver als andere. Manche waren gesprächiger als andere. Mein Mann hat die Platten auf dem Plattenspieler gewechselt.

Die Woche verging mit dem Lösen eines Puzzles mit 1.000 Stücken, Nickerchen am Nachmittag, einem BBQ, Wandern und abends Tom Jones am Klavier singen.

„Ich hoffe, dass es kein Schock wird, aber, wo wir hingehen, ist es ziemlich rustikal.“

Der Bauernhof, auf dem er gearbeitet hatte. Der Begriff „rustikal“ war zu schwach, um zu beschreiben, was uns erwartete. Der Übergang von Österreich nach Slowenien war an der Architektur und den veralteten Zügen zu erkennen. Wir schätzten jedoch den niedrigen Preis der Fahrkarten.

Unsere Gastgeber, eine Freundin von Freunden und ihre Familie, holten uns mit dem Auto in Kanal ab. Eine laute und chaotische Familie, in der alle Mitglieder gleichzeitig sprachen, und

die, die den Sprachgebrauch noch nicht beherrschten, schrien einfach. Lange, hohe Schreie, der Chor einer unerträglichen Oper.

Das Auto stank und mein Bourek lag mir auf dem Herzen, nahe an meinen Lippen.

Das Haus war ein Spiegelbild der Familie. Schmutzig, unordentlich, laut. Die Wände fingen ihre Schreie ein und warfen sie uns wie verstärkt zurück. Ein Konzentrat aus Schreien. Aber die Landschaft um das Haus war es wert. Die Aussicht.

„Auf der anderen Seite der Berge sieht man Italien, aber hier findest du wahrscheinlich das beste Land, um Wein zu machen. Um den besten Wein der Welt zu machen, meine ich.“

Wir fanden, dass sie übertrieb, aber der Obstgarten und der Garten neigten sich in ihre Richtung.

Gegen 16:00 Uhr entkamen einige Ziegen aus dem Gehege. Der Familienvater rannte mit einem Besen als Hirtenstab den Ziegen hinterher. „Fucking goats!“ Sein italienischer Akzent machte das "R" in "Motherfucker" wirklich dramatisch.

Die vierjährige Tochter zeigte mir ihren Bauchnabel und fragte mich, ob ich auch einen Bauchnabel hätte. Ich hatte einen Bauchnabel.

Ende des Abenteuers für die entkommenen Ziegen. Wir aßen Pflaumen und beobachteten, wie sie zu ihren Gruppen zurückgingen. Es war die Zeit der Pflaumen. Die Äpfel waren noch zu sauer und die kleinen Früchte waren längst gegessen oder von der endlosen Hitzewelle, die seit Ende Juni andauerte, ausgetrocknet.

Selten, manchmal, fand man eine Brombeere. Sie wurde systematisch an die vierjährige Tochter verschenkt. Das Baby aß alles. Am liebsten mochte es jedoch Käse und Brot. Die Mutter bereitete den Teig abends vor, während ich mit dem Geschirrspülen fertig war.

Ihr Sauerteigbrot.

Eines Abends hörten wir ihr zu, als sie uns erzählte, wie sie beim Backen ihres Brotes vorging und wie sie es schaffte, im Gegensatz zu den anderen Dorfbewohnern, die das gleiche Mehl verwendeten, schöne, voluminöse Laibe zu backen. Eine Fledermaus flog durch das Küchenfenster.

„Ich glaube, das liegt daran, dass ich den Teig anders verarbeite, aber es ist mein Sauerteig, der wirklich den Unterschied macht.“

Die Fledermaus flog zwischen dem Schlafzimmer und der Küche hin und her.

„Außerdem füge ich Körner hinzu und das macht den Teig schwerer.“

Ich sah meinen Mann an, der sich wie ich fragte, ob sie die Fledermaus gesehen hatte oder ob sie sie absichtlich ignorierte.

„Es ist zwar mehr Arbeit, Sauerteigbrot zu backen, aber ich könnte es nicht anders machen.“

Wir gingen zu Bett, ohne zu wissen, welches Schicksal den Eindringling erwartete.

Die Badewanne war mit Erde verschmutzt und diente hauptsächlich dazu, eine Schüssel mit Wasser zu füllen, die wiederum dazu diente, die Toilettenschüssel zu entleeren. Die Toilettenspülung war defekt. Das Waschbecken ließ das Wasser nicht mehr abfließen. Es gab keinen Spiegel. Der Boden war mit einem Teppich bedeckt, der Löcher und hohle Holzlatten verdeckte. Ein Vorhang diente als Tür. Nach drei Tagen wurde uns klar, dass wir an Obstipation litten, weil wir Angst hatten, dass die vierjährige Tochter uns beim Tätigsein überraschen würde. Sie überraschte uns gerne und kannte keine Intimität.

Wir flüchteten vor ihrem mit Pflaumen und Erde bedeckten Gesicht in den hinteren Teil des Obstgartens. Dort schienen sich die Spitzen der Berge in den Himmel zu beißen. Die Trockenheit verbrannte die Landschaft, änderte aber nichts an ihrer wilden Tiefe und den schwindelerregenden Höhenunterschieden. Hier konnte man sich noch verlieren und sterben.

„Woran denkst du?“

Beim Abendessen und beim Mittagessen habe ich kaum etwas gegessen. Mein Magen war sauer. Ich machte mir ein paar Stücke geschnittenes Brot, hartgekochte Eier und Obst und packte es in einen Rucksack. Heute gehen wir zum Wasserfall.

„Hey, ich habe mich gefragt, ob ich gestern Autos mit großen weißen Scheinwerfern gesehen habe. Was war das? Haben sie eine Ziege verloren?“ Niemand kam in der Nähe vorbei, es war zu abgelegen.

Es handelte sich um alte Jäger, die die Bergstraßen entlangfahren, um nach Wild zu suchen. Es scheint, als würden sie mit offenen Fenstern fahren und aus ihren fahrenden Autos schießen. Sie werden als ungebildete alte Männer beschrieben, die mit Grappa zu Mittag essen und nie etwas fangen.

„Was macht ihr heute?“

- „Wir gehen zum Wasserfall.“

Ich habe keinen Hut dabei und trage Straßenschuhe. Wir machen uns gegen 10:00 Uhr auf den Weg zum Wasserfall, obwohl es bereits 30 Grad warm ist. Trotz der Gefahr, von Zecken gebissen zu werden, tragen wir sehr kurze Hosen. Ich trage tatsächlich einen Rock.

Das Gras ist lang, aber je tiefer wir in den Wald gehen, desto freier wird der Weg. In der Rinde der Bäume sieht man Gesichter. Zwei Augen und einen Mund. Wir interpretieren ihre Emotionen. „Er ist definitiv erschrocken.“

Wir müssen einen scharfen Abhang hinuntergehen, der in einer Art Schlucht endet. Das Wasser fließt nicht mehr und die Blätter sind vertrocknet.

Nach einer Weile sagt mein Mann: „Gesicht aus Holz“. Ich spreche ihm nach: „Gesicht aus Holz.“ Das ist ein Spiel. Wir wiederholen: „Gesicht aus Holz“, bis wir einen bestimmten Rhythmus gefunden haben. „In einem Baumstamm sah ich ...“ und mein Mann ergänzt „... ein Gesicht aus Holz“. Ich setze nach „Gesicht aus Holz“. Nach 20 Minuten glauben wir, dass wir das Leitmotiv unseres Tages erreicht haben.

Bevor wir an dem Fluss ankommen, müssen wir die Ruinen passieren, die früher einmal eine Mühle waren. „Hier war während des Zweiten Weltkriegs ein Frontgebiet.“

Wir befinden uns an der Grenze zu Italien, aber ich kann mir kaum vorstellen, dass Männer gekämpft haben, um dieses zerklüftete Gelände zu verteidigen. Gleichzeitig kann ich mir vorstellen, dass, wenn es hier eine Mühle gab, die Menschen sich so weit vorwagen konnten, um ihr Getreide zu mahlen oder zu kämpfen.

Der Wasserfall ist wunderschön. Sein Becken ist klar und blau.

„Sie haben heute Morgen gesagt, dass während der Woche niemand hierherkommt.“

Das Wasser ist einladend. Ich ziehe meine Kleidung aus. Meine Haut muss das Wasser spüren. Der Boden des Beckens ist aus Sand und Steinen, die von der Strömung des Flusses flach geformt wurden. Ein Panzer von einem Flusskrebs, wie ein Schatz.

„Darf man angeln?“

Unsere Gastgeber sind Vegetarier und haben keine Angeln.

„Das ist okay, ich kann auch einfach nur lesen.“

In den nächsten Tagen wiederkommen, lesen, baden und schlafen. Ich denke an meine Deutschen.

Auf der Oberfläche des Beckens sind zahlreiche Wasserwanzen zu sehen. Ich versuche, sie zur Seite zu schieben, mache Wellen, aber sie verteilen sich sofort wieder in dem Raum, in den ich eintauchen möchte. Mein Mann beobachtet mich und zieht sein T-Shirt aus. Sein Körper hat sich in den letzten zehn Jahren verändert, aber da ich seine langsame Metamorphose gesehen habe, habe ich den Eindruck, dass sich sein Körper nicht verändert hat. Dennoch weiß ich es. Zehn Jahre. Sein Körper, den ich krank oder verletzt gesehen habe. Sein Körper, den ich besser kenne als meinen eigenen.

Dieser Gedanke langweilt mich.

Ein Reiher fliegt über den Fluss. Sein Hals ist eingezogen. Der Vogel bleibt riesig. Mein Mann ist auch sehr groß, etwa sechs Fuß und drei Zoll. Die Strandtücher sind immer zu klein für ihn. Die Felsen scheinen seine Haltung zu brechen.

„Bequem?“

Die Kappe verdeckt seine Augen. Er wartet, bis ihm richtig warm wird, bevor er ins Wasser geht. Seine Wangen röten sich und glänzen. Sein Kopf liegt auf seiner Tasche und sein Körper ist beschäftigt, die Wärme zu speichern, ohne dass er lesen kann. Sein E-Reader liegt auf seinem Bauch und ich sehe Fingerabdrücke leuchten, seine Abdrücke wie schmierig auf dem schwarzen Plastikeinband.

Das Wasser fließt mit einem kleinen, angenehmen, ruhigen Geräusch. Aus dem Becken kommt eine kalte Welle, wie eine kühle Strahlung. Ich denke an eine kalte Bierflasche aus Glas, die so

kalt ist, dass das Wasser kondensiert und das Etikett befeuchtet. Das Etikett löst sich und gleitet durch die Finger.

Ich denke an den Spätie in meiner Nähe und seine Super-Kühlschränke, die immer sauber und auch während der Hitzewelle extrem leistungsstark waren. Während das Fassbier aus der Nachbarkneipe schon warm auf die Tische kam, gab es im Spätie fast eiskaltes Bier. Die Flüssigkeit floss die Kehle hinunter wie das Wasser, das von der Felswand fällt, mit einem angenehmen, ruhigen Geräusch, das eine kalte Welle bis in den Magen emanierete.

„Hast du Bier mitgebracht?“

Er macht eine Art Grimasse, es scheint, als würde ihn die Frage ekeln, aber es ist nur der Schweiß, der in seine Augen läuft. Sein Gesicht lässt Schmerz sehen. Ich stelle mir vor, wie er verletzt ist, mit einem gebrochenen Bein. Die Rettung wäre so weit entfernt. Man müsste ihn mit einem Geländewagen abholen. Vielleicht sogar mit einem Hubschrauber.

„Nein, die Dosen waren warm.“

Er steht von seinem Handtuch auf und ihm ist offensichtlich von der Sonne schwindelig. „Aber es wäre schön.“ Seine Hose rutscht auf den Boden und er wirft seinen Körper ins Wasser, wie man einen Felsen ins Wasser wirft. Es spritzt sehr, obwohl sein Körper viel Gewicht verloren hat. Ich habe das Gefühl, dass sein Körper schon immer so dünn war, und doch.

Zuerst dachten wir, dass es an den Zecken liegt. Das war unsere beste Theorie. Nach vier Bissen war die Wahrscheinlichkeit, dass er an Lyme-Borreliose leiden könnte, sehr hoch. Die Bluttests sagten nein. Es wäre Anämie.

„Willst du ein Sandwich?“

Sein Körper ist im Wasser ungeschickt. Er bewegt seine Arme heftig. Die Wellen verzerren das Aussehen seiner Gliedmaßen. Seine Beine strecken sich. Es dauert einen Moment, bis er aus dem Becken steigt, dann leert sich seine Lunge und er verbirgt sein Gesicht in einem Handtuch. Obwohl er zufrieden seufzt und die Kälte ihn energetisiert hat, hat er seinen normalen Rhythmus noch nicht wiederaufgenommen. Seine Bewegungen scheinen noch immer auf Widerstand zu treffen.

Ein Hunger durchdringt seine Augen und frisst sein Gesicht.

Der Nachmittag vergeht langsam. Um uns herum laufen weiße Schatten über das Moos und die Steine. Spiegelungen, die bis zu den Bäumen reichen. Blätter fallen wie im Herbst, sinken in die natürliche Schüssel. Eine Schüssel, eine riesige, tiefe Schüssel. Die geologische Formation ist anziehend. Ich möchte das Potenzial des Ortes entdecken, aber ich bin in einer warmen Schläffheit gefangen, einer Apathie wie am Schwimmbad. Der Ort, wie ein unmögliches Foto.

Ich ignoriere seine Frage und lese weiter. Ein Roman von Roberto Bolano. 2666. Zu viele Seiten, ein Unwohlsein, das zwischen Lachen und Seltsamkeit, halluzinatorischem Horror in einem schmutzigen Mexiko spielt.

Ich habe bereits 150 Seiten gelesen und versinke. Eine Dreiecksbeziehung zwischen Universitätsprofessoren. Unheimliche Träume und diese unwirtliche Grenzstadt. Ich bin mit ihnen, auf dem Markt, mit Espinoza, wenn er Teppiche kauft, zu viele Teppiche. Sie werden Archiboldi nicht finden. Obwohl ich weiß, hoffe ich wie sie, den berühmten deutschen Autor zu treffen, das Objekt ihrer Besessenheit. Existiert er wirklich? Versteckt er sich in dieser Stadt von Sonora? Die drei Professoren verschwenden ihre Zeit. Diese Stadt bringt sie langsam um. Liz kehrt nach Europa zurück.

Als ich den Blick von meinem E-Reader hebe, hat das Licht den Wasserfall verlassen. Die Sonne ist in diesem Teil des Waldes untergegangen. Ich glaube, ich habe geschlafen und zwischen zwei Nickerchen meine Lektüre wiederaufgenommen, den Körper gegen die Felswand gepresst. Auge in Auge mit dem Moos.

Mein Mann ist verschwunden.

Sein Handtuch und seine Tasche liegen neben mir. Sie sehen aus wie die Reste eines Abendessens. Oder Teller, die man auf einem Tisch gelassen hat. Die Gäste sind weg. Oder vielleicht sind sie nie gekommen. Oder sie sind nach Hause gegangen und haben mich hier vergessen.

Mein Mann ist verschwunden.

Seine Abwesenheit liegt in seinem offensichtlich noch feuchten Handtuch und in seiner offenen Tasche. Ich sage mir, dass er vielleicht weiter am Fluss liest, wo es noch sonnig ist, oder dass er irgendwo in der Natur sein Geschäft macht.

Der Wald ist still und ich denke an die betrunkenen Jäger.

Der Wind bläst dumm, ohne dass ich etwas dagegen tun kann. Ich lese weiter, aber die Stimmung des Romans färbt die Ruhe des Falls. Ich drehe mir eine Zigarette. Der Rauch brennt in meiner Kehle, aber ich rauche sie bis zum Filter. Es ist schwer zu sagen, wie spät es ist. Wir sollten uns auf den Weg machen. In der Nähe des Wassers fange ich an zu frieren. Mein Rock und meine Socken sind überall verteilt und voller Sand. Hat mein Mann das Licht bemerkt, dass die Sonne zurückgegangen ist?

Ich stelle mir vor, dass er tot ist.

Ich stelle mir vor, dass er tot ist oder in Agonie liegt. Weiter hinten werde ich seinen leblosen Körper finden. Vermutlich in einer unwahrscheinlichen Position, völlig ungenau. Wenn ich ihn sehen werde, werde ich abrupt stehen bleiben, erstarrt von der Vision meines toten Mannes.

Ich stelle mir vor, dass ich ihn überhaupt nicht finden kann. Ich stelle mir vor, dass er für immer verschwunden ist. Ich würde seinen Namen rufen und meine eigene Stimme würde mich erschrecken. Eine Stunde und 15 Minuten allein durch den Wald laufen. Das Adrenalin als einzige Stütze.

Ich stelle mir vor, wie er fiel und sich den Kopf aufschlug. Bewusstlos zwischen zwei Felsen. Vielleicht hat er sich in einem Teich ertränkt. Er hätte einen Schwächeanfall erlitten und wäre untergegangen. Die Lungen voller Wasser.

Ich denke an betrunkenen Jäger.

Meine Sachen zusammensuchen und meine Tasche schließen. Meine Schuhe binden. Das Moos auf dem Boden hat eine dunkle Farbe angenommen, wie der Boden des Beckens, der nicht mehr durchsichtig ist. Ich denke daran, dass mein Mann in diesem Moment, genau jetzt, weder tot noch lebendig ist.

Solange ich hier sitze, ist unser Leben noch dasselbe, aber wenn ich mich erheben werde, wenn ich über den Pfad hinausgehen werde, wird mein Mann tot oder lebendig sein.

Unwiderruflich tot oder lebendig.

RETOUR SUR MON EXPÉRIENCE

Si j'aborde de front la question qui m'intéresse, à savoir si écrire en dehors de ma langue maternelle m'a permis de m'émanciper, la réponse serait non. L'écriture fait partie d'un tout, d'un ensemble de facteurs, qui comme on a pu le voir chez Nancy Huston et Yoko Tawada, peuvent ensemble contribuer à une émancipation identitaire. Mes attentes et mes convictions de départ ont rencontré de nombreux revirements depuis deux ans et je vais à cet effet développer en 4 différents points pourquoi l'émancipation s'étend bien au-delà d'une simple pratique littéraire. Apprendre une langue et vivre dans un autre pays avec d'autres valeurs sont des aspects importants qui doivent être soulignés, puisqu'ils ont eu, à même titre que l'écriture, une influence sur le développement de mon identité.

L'allemand

D'abord, j'aimerais exposer quelle est la nature de ma relation avec la langue allemande. Depuis environ six ou sept ans, je suis des cours d'allemand ici et là, au départ pour le plaisir et maintenant de façon plus sérieuse. Jusqu'à tout récemment, j'idéalisais cette langue et croyais partager un lien fort, presque mystique, avec elle. Je sais maintenant qu'elle était plus exotique à mes yeux que l'anglais ou l'espagnol, puisqu'elle vient d'aussi loin que l'Europe, soit un autre continent. Elle me dépaysait et en l'apprenant, je m'offrais le rêve d'un grand voyage, quelque chose d'exceptionnel et d'inaccessible. Mais en fait, contre cette impression de relation unique et d'aventure, je réalise que j'avais simplement succombé au programme de rayonnement de la culture allemande, au fait que, d'un point de vue pratique, la langue est offerte partout, au cégep comme à l'université, sans parler des bourses du DAAD et des événements organisés par le Goethe Institut.

Peu importe, j'ai appris l'allemand, mais je pense finalement que ça aurait bien pu être n'importe quelle langue, le mandarin peut-être (quoique l'alphabet m'apparaissait trop intimidant) ou, je ne sais pas, le polonais. Avec du recul, une chose me paraît évidente; l'allemand répondait à un besoin. Il fallait que ce soit une langue suffisamment étrangère pour que la plupart de mes amis et de ma famille, tout spécialement mon mari, ne la connaissent pas. La raison est simple, mon

entourage ne devait pas m'aider. J'avais besoin d'autonomie. L'allemand ne permettait heureusement à personne dans mon entourage de mettre son grain de sel.

Avant l'allemand, j'étudiais la littérature et mon mari lisait mes textes, par curiosité ou pour m'aider. Ses commentaires, même si parfois j'étais en désaccord, faisaient leur chemin en moi, au point où je corrigeais selon sa vision des choses plutôt que de respecter mon sens du jugement.

Il faut préciser ici que je manque beaucoup de confiance en moi et un des réflexes fondateurs de ma personnalité est de me laisser dicter quoi faire ou de fonctionner par imitation. J'ai peur de l'échec et du jugement. Les gens qui ont une éducation m'impressionnent, m'influencent. Je me compare à eux. Prendre une décision par moi-même est pénible, parfois impossible.

C'est là que l'allemand entre en jeu.

L'allemand a été d'abord une décision inoffensive, mais qui s'est renouvelé chaque année, pour prendre de plus en plus de place, une place que je lui ai accordée. J'étais d'abord heureuse de m'y inscrire au cégep, de suivre un cours par semaine, même si je n'étais pas très bonne. J'étais motivée. Cette langue-là était incompréhensiblement attirante, mais aussi formidablement inutile. Inconsciemment, c'est ce qui m'a plu, son inutilité. Qui parle allemand au Québec ? Il y avait tellement d'autres langues plus « pratiques », utiles, dans un quotidien immédiat. L'allemand était inutile, difficile et ne préparait pas mon futur. Il le laissait en suspens. Je choisisais de vivre le moment présent et le plaisir un peu bête de pratiquer mes « H » expirées. C'est pourtant ce choix dans mon parcours scolaire, mon choix, que je considère symboliquement comme un des plus déterminants.

Je poursuis donc toujours un peu plus mon apprentissage inutile. Mes parents étaient sceptiques. Moi-même, je ne me sentais pas capable d'apprendre cette langue. Mon mari pragmatique m'encourageait, mais connaissant sa nature pragmatique, mon choix me laissait une sensation d'absurde, comme si j'étais inscrite à un cours d'art plastique 12-16 ans.

Mon excuse était que je le faisais pour le plaisir. La semaine, avant d'aller à mon vrai travail, celui de serveuse, je poursuivais un certificat en études allemandes à l'UQAM, où j'ai finalement atteint un niveau A2-B1.

C'est là que la possibilité d'un beau grand voyage unique et inaccessible s'est présentée. Un peu par hasard, j'ai appliqué pour une bourse d'études d'un mois à Leipzig que j'ai finalement gagnée, et j'en ai profité pour m'inscrire au programme d'assistantat Azimut d'une durée d'un an. Du sérieux. Partir pour les vieux pays. Mon choix se confirmait. Je tirais quelque chose de ce qui se présentait au départ comme un passe-temps inoffensif. Un « hobby » parce que je n'osais pas avouer que c'est ce que je voulais faire. Probablement parce que je me trouvais moins talentueuse que d'autres élèves.

Fort de mon premier échange, j'ai commencé cette maîtrise en études allemandes, toujours en doutant de mes capacités. La question de mon mémoire s'est donc imposée assez facilement, parce que j'avais le pressentiment qu'apprendre une nouvelle langue offrait un espace pour s'exprimer différemment. L'allemand était une porte ouverte sur autre chose. Apprendre l'allemand me distinguait soudainement de ma famille monolingue de la région monoculturelle de Québec, d'un environnement où l'anglais était méprisé ou bien soulevait trop de rancœurs pour qu'on se donne la peine de l'apprendre convenablement. À mes yeux, j'étais forte de faire quelque chose à contre-courant qui me donnait l'occasion de parler, de parler autrement.

Je suis donc allée confronter ce sentiment à Berlin lors d'un échange d'un an. Je voulais voir comment l'immersion et le fait d'écrire en allemand pourraient possiblement accentuer mon sentiment d'émancipation. Je parlais avec l'écho de Nancy Huston qui a écrit : « De pouvoir tout se permettre, oui. Je me souviens très bien de ce sentiment d'impunité que j'avais en écrivant mon premier livre, parce que théoriquement, mes parents ne pouvaient pas le lire. »²¹³

L'allemand : entre les attentes et la réalité

J'imaginai que d'ici la fin de mon séjour en Allemagne, j'aurais atteint un niveau d'allemand équivalent à ma maîtrise de l'anglais, puis je m'imaginai écrire mes quatre nouvelles assez facilement. Finalement, ma progression était beaucoup plus lente et l'écriture se butait à de nombreuses recherches dans le dictionnaire. Mes attentes étaient frustrées. C'était désolant par moment, parce que je me disais éprouver l'inverse d'un sentiment d'épanouissement, ce qui

²¹³ Kroh, Aleksandra. *L'aventure du bilinguisme*, 36 p.

rendait mon projet contreproductif. J'invalidais mon intérêt pour l'allemand parce que je mettais trop de temps à maîtriser les règles de grammaire et à acquérir du vocabulaire.

Cette pression venait en fait de moi, de moi dans le regard des autres, dans un rapport de compétition et de performance.

Les recherches que j'ai faites en lien avec mon sujet de maîtrise m'ont beaucoup calmée. D'être tombée sur l'essai de Yasemin Yildiz, celui de Pascale Casanova ou l'article de Linda Koiran a particulièrement bouleversé ma vision du monde et m'a poussé à ouvrir l'œil lorsque j'ai affaire à des « évidences », m'incitant à être plus critique. Je suis plus sensible à l'aspect performatif du langage. Étudier Yoko Tawada m'a permis de réfléchir aux choses que l'on tient pour acquises et à être beaucoup plus indulgente envers moi-même dans mon rapport aux langues. Se comparer, imiter fait partie de la vie humaine et j'accorde maintenant de l'importance à observer ces mécanismes. J'ai pu ainsi remettre en perspective mes attentes et tirer une fierté de ce que j'accomplissais. Je réajustais mes attentes en fonction de la réalité, en prenant en compte mes origines et le but de ma démarche. L'émancipation ne passe pas par l'atteinte d'objectifs fixés par le monde extérieur, mais le fait d'entreprendre un travail réflexif par rapport à mon propre cheminement.

Finalement, ces prises de conscience sont des aboutissants de l'allemand, parce que l'allemand m'avait amenée à faire des études supérieures.

Contexte d'écriture

Mes études m'ont aussi amenée à revisiter et douter de conceptions par rapport à notamment la sexualité, conceptions dans lesquelles j'étais malheureuse.

J'ai choisi d'écrire quatre nouvelles en allemand pour tester l'écriture exophone et explorer des thèmes intimes. Après avoir lu les témoignages de Nancy Huston et de Yoko Tawada, j'ai cru qu'il fallait profiter de cette occasion pour parler de choses intimes, qui pouvaient me gêner ou générer en moi du ressentiment. J'ai donc voulu parler de ma sexualité, un point qui depuis l'adolescence prend beaucoup de place et soulève beaucoup de questionnements.

Lorsque j'ai écrit les quatre précédentes nouvelles, je me trouvais à Berlin en Allemagne. Le fait d'être en immersion dans cette gigantesque métropole a, bien entendu, énormément influencé mon expérience, comparativement à si j'étais restée à Montréal. Montréal est certes une ville progressive, mais qui n'a rien à voir avec Berlin, où j'ai été confronté à une plus grande ouverture et une plus grande liberté sexuelle, ouvrant ainsi la porte aux discussions.

Berlin est une ville « sex-positive », ce qui signifie « [...] que le sexe et les sujets qui l'entourent ne sont pas considérés comme honteux, qu'ils ne sont pas ignorés et qu'ils sont au contraire acceptés et abordés. »²¹⁴ Entre le nudisme FKK [Frei Körper Kultur] ou les nombreux événements LGBTQ+ et féministes, Berlin offre un climat de confiance, de liberté et de respect.

Ça m'a donné envie d'exprimer dans une première nouvelle quelque chose que j'avais toujours gardé pour moi, soit le fait que je n'avais jamais eu d'orgasme avec mes partenaires.

Yasemin Yildiz traite dans *Beyond the Mother Tongue* du paradigme monolinguisque m'a fait prendre conscience d'autres paradigmes dans lesquels je vivais. Un flou énorme ou de nombreux tabous entoure le plaisir féminin, comme l'explique Catherine Malabou dans *Le plaisir effacé : clitoris et pensée*. Le discours ambiant reste dominé par le plaisir masculin ou la pénétration et j'avais inconsciemment intégré cette dynamique, cette notion, qui l'emportait sur tout le reste. On parle encore très peu de la jouissance au féminin et on connaît mal l'anatomie féminine, composant encore avec la méconnaissance et le désintérêt du passé. Comme l'explique Malabou : « [L]ongtemps caché, privé de nom, de représentations artistiques, absent des traités de médecine, souvent ignoré des femmes elles-mêmes, le clitoris n'a eu durant des siècles qu'une existence de scrupule, au sens primitif du terme, ce grain qui gêne la marche et taraude l'esprit. »²¹⁵ En France, il faudra attendre 2017 pour voir une représentation adéquate du clitoris apparaître dans un manuel scolaire, et encore seules Les Éditions Magnard l'ont adopté.²¹⁶ Marie Allard de Lapresse faisait état qu'en 2017 au Québec, il n'y avait pas de changement à l'horizon et que le clitoris est, ou bien absent des manuels scolaires, ou bien représenté partiellement.²¹⁷ Il

²¹⁴ TTC223. *Berlin: A Sex Positive City*.

«Being sex positive means that sex and its surrounding topics are not considered shameful, are not ignored and are instead embraced and spoken about. » (traduction de moi)

²¹⁵ Malabou, Catherine, Adèle Van Reeth et al. *Philosophie du clitoris : épisode 1/4 du podcast Le corps féminin*.

²¹⁶ Allard, Marie. *Le clitoris, l'organe que l'on cache*.

²¹⁷ *Ibid.*

est donc difficile ensuite, une fois adulte, de parler de jouissance féminine quand l'anatomie des femmes reste un mystère, quand l'accent est mis sur l'appareil reproducteur et passe sous silence l'organe du plaisir.

J'observais toutefois qu'à Berlin, un changement de ton s'opérait et j'ai été surprise. On pouvait observer une volonté de représenter la vulve et le clitoris dans l'espace public. J'observais des graffitis, des tracts, de la publicité, des vitrines de café ou de librairie, des pancartes électorales qui représentaient le clitoris ou faisaient la promotion du plaisir au féminin.

Le contexte de Berlin m'a inspirée, puis le fait d'écrire et de faire des recherches en lien avec ce sujet m'a permis d'une certaine façon de neutraliser ma gêne. Je découvrais que je n'étais pas seule dans ma situation, car j'en discutais avec d'autres femmes, au hasard des soirées. Nos échanges étaient très décontractés, très libres. On m'écoutait et on m'encourageait. J'ai réussi à verbaliser mes besoins ou à identifier les automatismes qui parfois m'empêchent de le faire. Il s'agissait d'une première et le fait de pouvoir parler de ma sexualité de cette façon, entre amis, dans un contexte non-érotique, m'a vraiment ouvert les yeux. En ce sens, je crois que le passage d'une langue à l'autre m'a été bénéfique.

Exprimer certaines choses d'abord dans une langue étrangère permet de minimiser la gravité des mots. Une amie qui vient du Danemark me disait par exemple que les gens de sa génération disent plus fréquemment « I love you » en anglais avant de dire « je t'aime » [jeg elsker dig] directement en danois et j'avais l'impression d'avoir fait un peu le même cheminement en parlant de mes besoins. Bien que les mots aient le même sens, ils sont moins lourds à porter. C'est en quelque sorte un banc d'essai.

Donc, si le milieu féministe français a soutenu Nancy Huston dans ses ambitions littéraires, je dirais que l'ouverture d'esprit de Berlin m'a permis de faire le point sur ma sexualité et de venir à bout de constructions ou d'idées reçues que j'entretenais.

C'est ce que j'ai cherché à exprimer dans la nouvelle « j'apprends l'allemand ». Je voulais aborder le thème de la sexualité et le fait que notre éducation et notre socialisation ne garantissent pas que l'on accède à une sexualité épanouie, parce que, comme pour la langue maternelle, on assimile des normes et des règles par cœur, on s'y habitue, puis on les répète et on s'y accroche, sans y réfléchir, de peur de faire des fautes. Adolescente, j'ai appris qu'une femme

fait forcément l'amour comme une Kate Blanchette, une Demi Moore ou une Kelly McGillis, aussi vrai que partout dans le monde, le soleil est exclusivement masculin et la lune exclusivement féminine. Je m'accrochais à la façon dont on me présentait les choses, oubliant leur essence même : féminin ou masculin, le soleil est une étoile dont le rayonnement rend la vie sur terre possible et je suis un être humain qui, comme ses semblables, a envie de jouir. Pourquoi on ne se donne pas les moyens ? C'est comme si toute ma vie, on m'avait montré que la seule façon pour laver des fenêtres, c'était d'utiliser du vinaigre et du papier journal. Le Windex et les linges propres seraient tabous. En faire usage serait immature, voir malhonnête.

Après « j'apprends l'allemand », je m'intéressais de plus en plus à l'idée de jouer un rôle, de se faire attribuer un rôle, de respecter ou de trahir son rôle, d'accepter ou de refuser son rôle, de se métamorphoser, de se transformer, de répondre ou non aux attentes des autres. Pour être accepté dans un environnement, certains comportements sont attendus. Dans « dents de sagesse », je voulais parler de ma capacité à épouser certains rôles, familiaux ou culturels par exemple, et le fait que parfois ils viennent avec leur lot de problèmes, de regrets ou de douleurs bien réelles.

Dans « équanimité », une nouvelle qui se veut une sorte d'hommage au romantisme allemand par ses « descriptions de paysages dans lesquels la nature tient une place primordiale »²¹⁸, j'ai voulu exprimer la sensation que j'éprouve vis-à-vis de mon rôle, lorsque je ne réponds pas aux attentes extérieures. Ces attentes deviennent miennes. J'ai beau connaître mes forces, me souvenir de mes bons coups, je vis le rejet très difficilement, comme ce tracteur qui pourrit au fond d'un champ. Si ce tracteur est en apparence fait pour labourer la terre et déplacer des charges, on en décide autrement, car il est trop petit. Son isolement forcé le plonge dans un isolement psychique, dans une douloureuse mélancolie, très romantique. Seule la nature ici presque magique lui permet de trouver un sens à cette situation. Il devient un élément important de son environnement. Il devient ce rocher qui, plutôt que de façonner la nature, la contemple. Cette histoire est une façon de dire qu'on peut changer, apprendre autre chose, passer du mouvement à la lenteur par exemple, mais surtout apprendre à aimer sa personne, quelle qu'elle soit, même si elle déçoit. Finalement, dans « J'y vais », je m'imagine en équilibre entre le plaisir de se découvrir autre, nouvelle et le confort du connu et du familier. Les nouvelles rencontres suscitent beaucoup

²¹⁸ Maignon, Claire. *Le romantisme en 3 minutes*. BeauxArts, L'ENCYCLO. 2 avril 2018.

d'excitation dans les premiers temps et je leur accorde dans cette nouvelle une grande valeur, au détriment de la relation avec mon mari. Pourtant, je reconnais que l'intimité et la complicité, fruit de nombreuses années de vie commune, sont précieuses. En terminant le texte sur une potentielle scène d'horreur, je cherche à représenter l'impasse entourant le changement. En choisissant le familier, une frustration demeure, un manque subsiste et l'idée de passer à côté de quelque chose persiste. En choisissant le nouveau, un monde menace de s'écrouler. Quelque chose meurt. Peut-être.

Il y a cette idée de dualité, de choix qui repose uniquement sur deux possibilités. Un ou l'autre. Je me questionne à savoir s'il ne s'agit pas simplement d'une idée reçue. S'il n'est pas possible de choisir à la fois le nouveau et le familier. Avec cette nouvelle, je reste en quelque sorte entre les deux. Je laisse la nouvelle en suspens, où mon mari est à la fois mort et vivant.

L'anglais

Le milieu d'où je viens a grandement contribué à la construction de mes idées reçues. Les sujets entourant le thème de la sexualité par exemple, quand on ne les passe pas carrément sous silence, sont abordés avec pudeur, où on a fréquemment recours à des clichés et des généralisations.

La même attitude était à observer vis-à-vis de l'anglais. En lisant le chapitre *Principes d'une histoire mondiale de la littérature* dans *La République mondiale des lettres* de Pascale Casanova, je comprenais davantage certains mécanismes psychologiques de mon entourage, particulièrement ceux de mon frère, qui se cantonne toujours un peu plus dans un nationalisme agressif. Comme pour cette fameuse pudeur paralysante, j'avais absorbé ces insécurités par rapport à la domination de l'anglais au Canada et j'avais perdu de vue le fait que cette langue demeure avant tout un outil de communication.

Lors de mon séjour en Allemagne, mon rapport avec l'anglais est sorti de la dynamique toxique dominant-dominé. La langue devenait un moyen d'entrer en contact avec mon nouvel entourage et comprenait de nombreux avantages. Je prenais plaisir à parler en anglais sans avoir ce sentiment de culpabilité initiale de pacte avec l'ennemi. Parfois, il y avait des journées où les conversations se scindaient entre le français, l'anglais et l'allemand. Le passage d'une langue à l'autre était particulièrement ludique et créatif, par exemple quand les phrases se construisaient dans une espèce d'amalgame des trois langues. Il m'apparaissait comme formidable de pouvoir

vivre ainsi chaque jour « entre les langues », d'observer qu'il ne s'agissait pas d'abandonner le français et de le vivre comme une perte d'identité contre laquelle mon frère m'avait toujours mis en garde.

J'ai donc pu revenir sur les préjugés que j'entretenais vis-à-vis de l'anglais et apprendre à sincèrement l'aimer, à vouloir lui accorder plus d'espace dans ma vie. Cette langue ne tient plus le rôle de « mal nécessaire ». Il s'agit plutôt d'un avantage, ou comme on l'a vu avec Tawada, d'un supplément à ma langue maternelle.

En conclusion, j'aimerais dire que mon émancipation coïncide avec l'apprentissage de l'allemand, pas parce que la langue en soi m'a donné les outils pour m'émanciper, mais parce qu'elle m'a amené à les trouver, parce qu'elle m'a dirigée sur de nouveaux chemins de réflexions.

« *Je est un autre* » disait Rimbaud. Le sens qu'il prend est façonné par le regard extérieur ; d'autres voix résonnent en lui, le chargent, comme un héritage, à un point tel qu'on se demande, qui parle exactement quand je dis *je*²¹⁹. Le français est pour moi irrémédiablement lié à ma famille, à Stoneham en banlieue de Québec, aux radios poubelles, aux étudiants qui vont à l'école privée ou à l'école publique. Il est aussi lié au pavillon de bois près de l'église que les adolescents s'amusaient à mettre en feu. J'ai un français habité différemment que le français d'un résident de Bordeaux ou de Nord-Pas-de-Calais. Chacun est habité de différentes réalités et l'allemand me permettait de m'en rendre compte.

En entrevue, Huston dit que lorsqu'elle est arrivée en France à 20 ans, elle était typiquement un produit de la société américaine individualiste, formée par sa famille, par sa culture, par l'histoire²²⁰. C'est une fois confrontée à une nouvelle culture qu'elle prend réellement conscience de cette influence sur son autonomie, sur ce qu'elle croit être son identité²²¹.

Même si je ne maîtrise pas encore parfaitement la langue allemande, le *ich* qu'elle m'offre est en quelque sorte une page blanche, où je peux inscrire mes propres désirs. Il fait le pont entre ce que je suis et ce que j'aspire être. L'écho de Berlin et son ouverture résonnent en lui. Je l'imagine

²¹⁹ Tesson, Sylvain, et Pestuggia, Xavier. *La règle de l'autre : comment comprendre «Je est un autre» chez Rimbaud ?*

²²⁰ Lyonney, Thierry. *Nancy Huston: la quête de l'identité*.

²²¹ *Ibid.*

contribuant à ce fameux nouveau soi [new self] que suggère Karen Kelsky. Cette nouvelle subjectivité basée sur une nouvelle affiliation culturelle.²²²

Finalement, exprimer en allemand des choses que je pense, que je veux ou que j'espère me rend plus apte à le faire par la suite en français. Cette nouvelle assurance s'imisce en dehors de l'allemand. C'est certainement la démonstration d'une forme d'émancipation, mais, je le répète, c'est une coïncidence qu'elle soit liée à l'allemand. Mon émancipation à proprement parler n'est pas uniquement tributaire de la langue allemande.

EN GUISE DE CONCLUSION

Comme on a pu l'observer autant dans la partie théorique que dans la partie création de ce mémoire, l'écriture en dehors de la langue maternelle crée un éveil et permet d'acquérir une certaine sensibilité vis-à-vis du langage, de son caractère performatif et des différentes formes que prend dans chacune des langues la construction symbolique des choses sociales. C'est pourquoi j'envisage la littérature post-monolingue comme un exercice tourné vers le développement de la communication. Faire l'expérience d'autres langues permet de trouver des façons et des formulations plus précises qui sont mieux à même d'exprimer certaines réalités. Préférer utiliser *ich* plutôt que *watashi* en est un exemple. En ayant du recul, en pouvant comparer différents systèmes de pensées entre eux, on devient mieux à même de débusquer et de désamorcer les mécanismes de domination ou de hiérarchisation qui foisonnent dans le langage. Huston et Tawada en font la démonstration et n'hésitent pas à partager leurs expériences afin de sensibiliser leur lectorat.

En ce sens, puisque langue et linguistique demeurent le matériau de la littérature, la littérature aussi est performative : « la littérature ne consiste pas en des déclarations oiseuses et frivoles ; elle se classe parmi les actes de langage qui transforment le monde en produisant les conditions qu'ils déterminent. »²²³ Si la littérature comme on la connaît a participé à la fondation des États-nations, on peut envisager alors la littérature post-monolingue comme agent de la mondialisation.

²²² Kelsky. *Women on the Verge*, 121 p.

²²³ Culler. *Le langage performatif*.

Il n'est plus question de se camper dans une identité fixée par la langue maternelle et le pays d'origine, mais plutôt de s'envisager comme des êtres toujours capables d'apprendre de nouvelles langues et de créer des ponts. Les œuvres post-monolingues participent donc à l'innovation. Elles reflètent à leur façon les relations et les communications de demain, ouvrent la porte à d'autres modèles qui reconnaissent « l'entre-deux » et font de la place aux interstices et à l'hybridité.

BIBLIOGRAPHIE

- Albert, Christiane. 2. *Émergence des littératures de l'immigration à partir des années 1980*. L'immigration dans le roman francophone contemporain. Karthala, 2005.
- Allard, Marie. *Le clitoris, l'organe que l'on cache*. La Presse, (4 novembre 2017) [<https://www.lapresse.ca/vivre/sexualite/201711/03/01-5142301-le-clitoris-lorgane-que-lon-cache.php>] (page consultée le 22 novembre 2022)
- Arndt, Susan, Dirk Naguschewski, Robert Stockhammer et al. *Exophonie: Anders-Sprachigkeit (in) der Literatur*. LiteraturForschung 3. Berlin : Kulturverl. Kadmos, 2007.
- Arroyas, Frédérique. *Les variations Goldberg de Nancy Huston ou la désacralisation de l'œuvre musicale*, Études françaises 43, n° 2, 2007.
- Baggioni, Daniel. *Langues et nations en Europe*, Bibliothèque scientifique Payot, Paris, Payot & Rivages, 1997.
- Balint-Babos, Adina. *Nancy Huston : penser l'identité multiple*. Cahiers franco-canadiens de l'Ouest, n. 24(1-2), (2012), 41–55 p. [<https://doi.org/10.7202/1021929ar>] (page consultée le 6 août 2022)
- Banoun, Bernard. *Notes sur l'oreiller occidental-oriental de Yoko Tawada*, Études Germaniques, vol. 259, no. 3, 2010, 415-429 p.
- Bard, Christine. *Le féminisme est pour l'abolition de la prostitution*. Idées reçues 2, (25 août 2020), 231-237 p.
- Beaujour, Elizabeth Klosty. *Alien tongues: bilingual Russian writers of the « first » emigration*. Studies of the Harriman Institute, Ithaca: Cornell University Press, 1989.
- Bemong, Nele, Mirjam Truwant, et Pieter Vermeulen. *Re-Thinking Europe: Literature and (Trans)National Identity*. Amsterdam, Hermes International Seminar, Leuven, (June 2006), 2008.
- Bird, Stephanie. *Women Writers and National Identity: Bachmann, Duden, Özdamar*. Cambridge, UK; New York: Cambridge University Press, 2003.
- Bourdieu, Pierre. *Ce que parler veut dire*. L'économie des échanges linguistiques. Fayard, 1982.
- Brandt, Bettina, et Yoko Tawada. *Ein Wort, ein Ort, or How Words Create Places: Interview with Yoko Tawada*. Women in German Yearbook, 2005. 1-15 p.
- Britannica. *Nancy Huston*. Biography, Books, & Facts. Britannica. [<https://www.britannica.com/biography/Nancy-Huston>.] (page consultée le 20 septembre 2022)
- Casanova, Pascale. *La république mondiale des lettres*. Paris : Editions du Seuil, 1999.
- Cima, Rosie. *The Gender Balance of The New York Times Best Seller List*. The Pudding [<https://pudding.cool/2017/06/best-sellers/index.html>.] (page consultée le 20 septembre 2022.)
- Cordingley, Anthony. *Beckett and the masters' language*. Litterature 167, n° 3 (4 octobre 2012), 90-103 p.

- Courrier international. *Bilinguisme : L'avenir appartient aux polyglottes*, (23 mai 2017) [https://www.courrierinternational.com/article/bilinguisme-lavenir-appartient-aux-polyglottes.]
- Culler, Jonathan. *Le langage performatif*. Théorie littéraire. Libre cours. Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2016. [https://www.cairn.info/theorie-litteraire--9782842925383-p-135.htm.] (page consultée le 8 octobre 2022)
- Cuq, Jean-Pierre. *Français langue seconde : essai de conceptualisation*. L'Information Grammaticale, (1989) n.43, 36 p.
- Dueck, Evelyn. *L'étranger intime : Les traductions Françaises de l'œuvre de Paul Celan*. Gruyter, 2014.
- Fetterley, Judith. *The resisting reader: a feminist approach to American fiction*. Bloomington: Indiana University Press, 1978.
- Malabou, Catherine, Adèle Van Reeth et al. *Philosophie du clitoris : épisode 1/4 du podcast Le corps féminin*. France Culture, (1 mars 2021) [https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-chemins-de-la-philosophie/philosophie-du-clitoris-2790595.] (page consultée le 10 octobre 2022)
- Goethe Institut Toronto. *Yoko Tawada Interview*. [https://www.youtube.com/watch?v=H21iPL9k1jg.](page consultée le 21 juin 2021)
- Huston, Nancy. *Âmes et corps : textes choisis 1981-2003*. Actes Sud, 2009.
- Huston, Nancy. *Jouer au papa et à l'amant : de l'amour des petites filles*. Collection Le Bariolé. Paris : Ramsay, 1979.
- Huston, Nancy. *Journal de la création*. Arles, Montréal, Actes Sud/Leméac, 1990.
- Huston, Nancy. *Nord perdu*. Arles, Montréal, Actes Sud/Leméac, 1999.
- Huston, Nancy. *Plainsong*. McArthur&Compagny, 1999.
- Huston, Nancy. *Pour un patriotisme de l'ambiguïté : notes autour d'un voyage aux sources*. Les grandes conférences, Montréal, Fides Centre d'études québécoises, Université de Montréal, 1995.
- Huston, Nancy et Leïla Sebbar. *Lettres parisiennes : autopsie de l'exil*, Paris, Barrault, 1986.
- Japon : données historiques sur la langue*. Université Laval, [https://www.axl.cefan.ulaval.ca/asia/japon-3historique.htm.] (page consultée le 20 juillet 2021)
- Japon : situation générale*. Université Laval, [http://www.axl.cefan.ulaval.ca/asia/japon-1general.htm.] (page consultée le 13 juillet 2021)
- Kelsky, Karen. *Women on the verge: Japanese women, Western dreams*. Asia-Pacific Durham [N.C.], Duke University Press, 2001.
- Kittredge, Cherry. *What Japanese Words say about Women*. Kodansha International, 1991.
- Klein-Lataud, Christine. *Les voix parallèles de Nancy Huston*. TTR : traduction, terminologie, rédaction 9, n° 1 (1996), 211-31 p. [https://doi.org/10.7202/037245ar.] (page consultée le 23 juillet 2022)

Koiran, Linda. *Jeux de mots et de regards croisés entre Orient et Occident*. TRANS-. *Revue de littérature générale et comparée*, n° 5 (31 janvier 2008). [<https://doi.org/10.4000/trans.223>.] (page consultée le 23 juillet 2022)

Kroh, Aleksandra. *L'aventure du bilinguisme*. Paris, Harmattan, 2000.

Larousse. *Samuel Beckett*. https://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Samuel_Beckett/108121. (page consultée le 1 octobre 2022.)

Lassalle, Didier, Dirk Weissmann, Abdelfattah Kilito et al. *Ex(Tra)Territorial: Reassessing Territory in Literature, Culture and Languages = Ex(Tra)Territorial: Les Territoires Littéraires, Culturels et Linguistiques En Question*. Internationale Forschungen Zur Allgemeinen Und Vergleichenden Literaturwissenschaft, Amsterdam, Rodopi, 2014.

Laurin, Danielle. *Nancy Huston, Source Sûre*. Voir, vol. 7, no 42 (16 septembre 1993)

Louisiana Chanel. *Yoko Tawada Interview : Writing Without Borders*. 2019 [<https://www.youtube.com/watch?v=nEXEqCcl1LA>.] (page consultée le 22 juin 2021)

Lyonney, Thierry. *Nancy Huston : la quête de l'identité*. RCF Radio, 2021. [<https://www.youtube.com/watch?v=BTKKzg-pS6w>.] (page consultée le 28 juin 2021)

Maignon, Claire. *Le romantisme en 3 minutes*. BeauxArts, L'ENCYCLO. 2 avril 2018. [<https://www.beauxarts.com/grand-format/le-romantisme-en-3-minutes/>] (page consultée le 28 janvier 2023)

Marteau, Frédéric. *Contra-diction. Paul Celan et l'art du contrepoint*. *Littérature*, v° 180, n° 4 (2015), 56-69 p.

Mizubayashi, Akira. *Une langue venue d'ailleurs*. Gallimard, Paris, Grand format, 2011.

Moghaddam, Fiona. *26 août 1970 : C'était la première fois que l'on apparaissait publiquement en tant que féministes*. Radio France, (26 août 2020) [<https://www.radiofrance.fr/franceculture/26-aout-1970-c-etait-la-premiere-fois-que-l-on-apparaissait-publiquement-en-tant-que-feministes-5781832>.] (page consultée le 27 septembre 2022)

Nations, United. *Migrations | Nations Unies* [<https://www.un.org/fr/global-issues/migration>.] (page consultée le 19 octobre 2022)

Paquin, Louis-Claude. *Méthodologie de la recherche-crédation*. PDF. 2017 [http://lcpaquin.com/MethoRC_notes_de_cours.pdf] (page consultée le 3 novembre 2022)

Peirce, Bonny Norton. *Social Identity, Investment, and Language Learning*. *TESOL Quarterly*, n° 1 (1995)[<https://doi.org/10.2307/3587803>] (page consultée le 29 octobre 2022)

Piccione, Marie-Lyne, Marc Arino et al. *1985-2005 : vingt années d'écriture migrante au Québec : Les voies d'une herméneutique*. Eidôlon, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2020. [<http://books.openedition.org/pub/26051>] (page consultée le 20 septembre 2022)

Planté, Christine. *La place des femmes dans l'histoire littéraire : annexe, ou point de départ d'une relecture critique ?* *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 103, no. 3, (2003)

[<https://www.cairn.info/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2003-3-page-655.htm>] (page consultée le 22 novembre 2022)

Ploquin, Françoise. *Entretien avec Nancy Huston*. Le français dans le monde, 2001.

Poirier, Fanny. *Applications binaires des savoirs et réalités plurielles. Comprendre l'identité de genre par la non-binarité*. Recherches en psychanalyse, n° 1 (2020), 39-46 p.

[<https://doi.org/10.3917/rep2.029.0039>] (page consultée le 16 octobre 2022)

Preciado, Paul B. *L'assemblée des traducteurs*. Libération, (8 mars 2019)

[https://www.liberation.fr/debats/2019/03/08/l-assemblee-des-traducteurs_1713896/] (page consultée le 21 mars 2022)

Revillard, Anne, et Laure de Verdalle. *Dynamiques du genre*. Terrains & travaux, v.10, n° 1 (2006), 3-17 p.

[<https://doi.org/10.3917/tt.010.0003>] (page consultée le 28 octobre 2022)

Rigault, Tom. *L'original n'existe pas : Yoko Tawada entre allemand et japonais*. TRANS-. Revue de littérature générale et comparée, (2 octobre 2017) [<https://doi.org/10.4000/trans.1670>] (page consultée le 20 juillet 2022)

Rinne, Noelle. *La tierce langue de Nancy Huston*. Ontario, Lakehead University, 2008.

Rivoire, Michèle. *Virginia Woolf : une « chambre à soi », une chambre d'échos*. Sens-Dessous, v.13, n° 1 (2014), 133-40 p.

Robert, Paul, Josette Rey-Debove, et Alain Rey, éd. *Le petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Nouv. éd. millésime 2013 du Petit Robert de Paul Robert. Paris : Le Robert, 2013.

Saint-Martin, Lori. *Pour qui je me prends : récit*. Montréal, Boréal, 2020.

Saint-Martin, Lori, Rosemarie Fournier-Guillemette, Moana Ladouceur, et al. *Les pensées « post- » : féminismes, genres et narration*. Collection Figura, no 26. Montréal, UQÀM, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, 2011.

Signon, Florence. *Paul Celan, le poète aux vraies mains*. L'en-je lacanien, v.21, n° 2 (2013), 111-34 p.

[<https://doi.org/10.3917/enje.021.0111>] (page consultée le 15 août 2022)

Slaymaker, Douglas. *Yōko Tawada: Voices from Everywhere*. AsiaWorld, Lanham, Lexington Books, 2007.

SLRR. *Pourquoi un traducteur professionnel doit-il traduire vers sa langue maternelle ?* Traduction SLRR (21 février 2019) [[https://traductionslrr.ca/pourquoi-un-traducteur-professionnel-doit-il-traduire-vers-sa-langue-maternelle/.](https://traductionslrr.ca/pourquoi-un-traducteur-professionnel-doit-il-traduire-vers-sa-langue-maternelle/)] (page consultée le 27 octobre 2022)

Tawada, Yoko. *Akzentfrei*. Tübingen, Konkursbuch, 2016.

Tawada Yoko. *Ekusofonī, bogo no soto he deru tabi*. Tokyo, Iwanami shoten, 2003

Tawada, Yoko. *Magische Schrift : Körper der Literatur oder Tarnmantel der Politik ?* Uwe Pörksen, Bernd Busch. Eingezogen in die Sprache, angekommen in der Literatur, note 4, 85 p.

Tawada, Yoko. *Talisman*. Tübingen, Konkursbuch, 1996.

- Tawada, Yoko. *Überseetzungen*. Tübingen, Konkursbuch, 2002.
- Tawada, Yoko, Susan Bernofsky, et Yumi Selden. *Where Europe Begins*. New York, New Directions, 2002.
- Tawada, Yōko, et Peter Pörtner. *Das Bad*. Verand. Tübingen, Konkursbuch, 2015.
- Tesson, Sylvain et Xavier Pestuggia. *La règle de l'autre : comment comprendre « Je est un autre » chez Rimbaud ?* Radio France, (10 août 2021) [<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/un-ete-avec-rimbaud/la-regle-de-l-autre-comment-comprendre-je-est-un-autre-chez-rimbaud-4116830>] (page consultée le 14 octobre 2022)
- The Official Homepage. *Information about Yoko Tawada's life, books, events, projects and news*. [<http://yokotawada.de/english/>] (page consultée le 21 septembre 2022)
- Thébaud, Françoise. *Le privé est politique. Féminismes des années 1970*. La Découverte, (2014) [<https://www.cairn.info/histoire-des-mouvements-sociaux-en-france--9782707169853-page-509.htm>] (page consulté le 4 octobre 2022)
- Thomas, Paul-Louis. *Frontières linguistiques, frontières politiques*. Histoire Épistémologie Langage, v. 21, n° 1 (1999), 63-82 p. (page consultée le 4 septembre 2022)
- TTC223. *Berlin: A Sex Positive City*. Tracing Geopolitics in the Urban Landscape, (29 avril 2019) [<https://leicesterberlinfieldtrip.wordpress.com/2019/04/29/berlin-a-sex-positive-city/>] (page consultée le 23 octobre 2022)
- Turbiau, Aurore. « *Le privé est politique* » comme paradoxe littéraire : révolution et intimité chez les Québécoises Louky Bersianik et France Théoret. Textes et contextes, n° 15-2 (15 décembre 2020). [<http://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes/index.php?id=3022>] (page consultée le 15 août 2022)
- UNEQ. *Littérature québécoise : où en est l'égalité hommes-femmes ?* (22 novembre 2019) [<https://www.uneq.qc.ca/2019/11/22/egalite-hommes-femmes/>] (page consultée le 18 août 2022)
- Vlasta, Sandra. *Littérature migrante en Autriche : La transformation d'un champ littéraire*. Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2021.
- Weissmann, Dirk. *Monolinguisme, plurilinguisme et translinguisme chez Paul Celan*. Genesis, Manuscrits – Recherche – Invention, n° 46 (4 juin 2018), 35-50 p. [<https://doi.org/10.4000/genesis.2606>] (page consultée le 19 août 2022)
- Wilhelm, Jane Elisabeth. *Autour de Limbes/Limbo : un hommage à Samuel Beckett de Nancy Huston*. Palimpsestes, Revue de traduction, n° 18 (15 juin 2006), 59-85 p. [<https://doi.org/10.4000/palimpsestes.547>] (page consultée le 20 août 2022)
- Woolf, Virginia. *Une chambre à soi*. Denöel. Empreinte. 1992.
- Yildiz, Yasemin. *Beyond the mother tongue: the postmonolingual condition*. New York, Fordham University Press, 2012.